

L'ÉDUCATEUR PROLÉTARIEN

REVUE MENSUELLE

DANS CE NUMÉRO :

C. FREINET : L'avenir de notre technique	295
MAWET : L'enseignement du calcul à l'école primaire (suite)	302
Bertoix, Martin, Vovelle : Pour un matériel d'expérimentation	306
HOUSSIN : Plan table d'école active (suite)	310
J. LAGIER-BRUNO : La correspondance interscolaire avec les petits	314
H. BOURGUIGNON : L'Espéranto à l'école	317
C. F. : Un congrès international du cinéma éducateur	323
GLEIZE : Améliorez vos réceptions	326
WROCHO : La théorie des globules blancs	331
DOCUMENTATION INTERNATIONALE : L'enseignement des fondements des sciences. — Le manuel stable pour la conquête du savoir	337
Journaux - Revues et Livres	343

MARS 1934

Éditions de
l'Imprimerie à l'École
..... SAINT-PAUL
(Alpes-Maritimes)

6

Nos Editions - Nos Réalisations

La Gerbe paraît tous les 15 jours sur 16 pages de textes et dessins d'enfants, le numéro : 0 fr., 35 ; un an : 7 francs.

Voici ce qu'on en pense : « Profitant de l'occasion qui m'est offerte, je veux vous dire combien « La Gerbe » me plaît par sa présentation, le charme de ses histoires et sa fraîcheur. Je lui souhaite longue vie et prospérité ». — Mlle Marcy, école maternelle, La Chapelle-d'Armentières.

Enfantines : brochures mensuelles de 16 pages. — 5 fr. 57 numéros parus, tous en vente à raison de 0 fr. 50 l'un. Enchantent toujours les enfants.

Abonnez-vous ! Commandez les numéros parus !

La chronologie mobile d'Histoire de France. — 6 francs. — Très utile pour un apprentissage rationnel de l'histoire ; sera utilisée avec profit pour les révisions de fin d'année. Faites-la connaître à vos voisins.

Le Fichier scolaire coopératif s'enrichira bientôt de nouvelles séries. Si vous ne le possédez pas encore, commandez-le immédiatement (500 fiches dont 400 imprimées, contenant les belles séries de l'histoire du livre : histoire du pain, chronologie, etc...).

sur papier 30 francs

sur carton 70 francs

Dans un beau classeur métal : 110 francs.

Bibliothèque de Travail. — Le numéro 6 : Les anciennes mesures de France, va paraître incessamment.

Déjà sortis :

1. *Chariots et carrosses* 2 50

2. *Diligences et malle-postes* 2 50

3. *Derniers progrès* 2 50

4. *Dans les Alpes* 2 50

5. *Chronologie mobile* 3 »

L'abonnement aux 10 premiers numéros 20 fr.

L'Éducateur Prolétarien vous intéresse. Recrutez-lui des abonnés. Les abonnements peuvent partir de n'importe quel mois de l'année.

Un an 25 fr.

L'Imprimerie à l'École

C. FREINET, SAINT-PAUL (Alpes-Marit.) - C.C. Marseille 115.03

Commandez enfin le livre de Ferrière :

Cultiver l'énergie 6 »

(Pour nos lecteurs, franco) 5 »

Pour que la C. E. L. continue puissamment son action

Emission de 800 Actions de 50 Francs
avec intérêt à 5 %.

Notre appel, paru au numéro précédent de *l'Éducateur prolétarien* a été entendu par un nombre important de camarades dévoués. D'autres, momentanément empêchés pour des causes diverses, nous ont promis leur concours financier très prochain.

Cela n'est pas encore suffisant. Il faut absolument que notre souscription soit couverte les mois à venir. Dans le cas contraire, le Conseil d'Administration serait dans l'obligation d'étudier la possibilité d'un emprunt à une banque.

Nous voulons répéter ici les raisons données dans tous nos Congrès et qui nous ont toujours fait reculer devant cette éventualité : l'emprunt, même à la Banque des Coopératives nécessite un contrôle. Il n'y a là rien de très naturel et très normal, et la Banque des Coopératives aurait évidemment tort de prêter l'argent des coopérateurs à une société qui pourrait le dilapider pour se déclarer ensuite insolvable.

Nous ne craignons pas ce contrôle si nous étions une vulgaire coopérative de consommation ou de production : nos fonds gérés avec la plus entière loyauté et avec un minimum de frais généraux qui surprendraient quiconque examinerait notre activité. Mais nous sommes plus qu'une coopérative de production et de répartition ; nous sommes une sorte d'organisme d'avant-garde au point de vue culturel ; notre rôle est de partir à l'aventure parfois, de tenter des essais, de défricher les chemins par où d'autres passeront avec profit ensuite.

Nous allions, certes, et au maximum, ce souci avec celui de donner à notre coop de bonnes finances ; nous opérons très prudemment et nous ne nous lançons dans des affaires de quelque importance qu'après nous être assurés de nous en tirer très honorablement.



La composition d'un texte en commun à l'école de La Portanière (Var)

Nous avons pendant quelque temps fait des sacrifices financiers à *La Gerbe* parce que nous savions l'intérêt que cette publication suscitait parmi nos jeunes lecteurs et que nous avions l'assurance de parvenir assez vite au chiffre d'abonnés susceptible de couvrir nos frais.

Nous avons lancé le Fichier scolaire coopératif avec un chiffre dérisoire de souscripteurs ; mais nous étions certains que cette édition répondait à un besoin et que les acheteurs viendraient nombreux lorsqu'ils comprendraient la portée de notre effort.

Il en est de même de notre collection *Bibliothèque de Travail* : Parti de zéro, le nombre de souscripteurs s'accroît chaque jour parce qu'on comprend l'intérêt et la portée de ces publications.

Il faut donc que nos camarades sachent que la situation commerciale de la Coopérative est excellente, mais que, en cette période difficile de crise du crédit, nous avons, comme tous les commerçants, un urgent besoin de fonds de roulement, une majeure partie de notre fonds social étant immobilisé par l'indispensable stockage de matériel ; qu'ils comprennent d'autre part le danger pour ainsi dire moral que nous courons à nous laisser contrôler par des banques, même coopératives.

Et nous leur disons à nouveau :

Si vous appréciez les services de votre coopérative, si vous pensez qu'elle doit non seulement continuer son action, mais l'amplifier, si vous ne voulez pas que soit restreinte sa liberté, soyez les propres banquiers de votre coopérative et participez immédiatement à la souscription en prenant une ou plusieurs actions.

La Coopérative est votre œuvre ; elle est à vous ; tous nos livres, toutes nos factures sont à votre disposition. Nous ne demanderions pas mieux que de voir de nombreux camarades s'intéresser activement à la gestion. Vous êtes enfin souverains en Assemblée générale.

Nous comptons sur vous !

Pour encourager les souscripteurs nous avons décidé de doubler la première année d'intérêt en adressant à chaque souscripteur de 2 actions de 50 francs, 8 fr. de livres à choisir dans nos éditions.

Bulletin de souscription à l'emprunt

(à envoyer à CAPS, à Villenave-d'Ornon (Gironde) - C.C.P. Bordeaux 339.49)

Je soussigné institut
à département
déclare souscrire à actions de 50 francs avec intérêt à 5 %.

(La somme de francs vous est adressée par chèque postal ci-joint ou par versement au compte courant d'autre part).

COUPON-PRIME à transmettre à FREINET par CAPS

Montant total des primes auxquelles donnent droit les actions ci-dessus :

Titre des éditions désirées :

Nom et adresse

Date et signature,

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE

L'avenir de notre technique

Notre article : « Une technique nouvelle d'éducation populaire », paru au n° 4 de *L'Éducateur Prolétarien*, nous a valu un certain nombre d'observations et de critiques qui appellent aujourd'hui une mise au point.

Encore l'éducation soviétique, penseront peut-être quelques camarades ? Hélas ! de quelle éducation populaire parler dans notre revue au moment où le fascisme étend sur la vieille Europe son ombre tragique ? A quelle nation demander l'introduction de nos techniques au moment où l'éducation nouvelle dans les pays capitalistes est impitoyablement bafouée au bénéfice du plus réactionnaire traditionnalisme au service des dictatures nationalistes ?

Il y a quelques années seulement, J. Lagier-Bruno puisait dans les revues anglo-saxonnes des études progressistes qui ont intéressé nos lecteurs. Elle ne trouve plus maintenant à nous soumettre que le spectacle d'une détresse qui, en certaine régions, fait figure d'incroyable effondrement : misère des écoles, surcharge des effectifs, retards considérables dans le paiement des instituteurs, chômage important surtout chez les jeunes, manque total de crédits pour les organismes éducatifs qui faisaient la fierté des Américains.

L'Amérique du Sud ne répond plus et les éducateurs qui là-bas s'intéressent à notre effort ne peuvent plus sortir les devises nécessaires aux divers échanges pédagogiques.

Il y a un an à peine, nous tirions des travaux de nos camarades allemands des études fréquentes que nous publions avec intérêt. Nous avions, dans les pays germaniques un réseau de correspondants dévoués qui étaient le légitime orgueil de notre ami Bourguignon. Et Ruch nous donnait régulièrement un aperçu détaillé de la presse pédagogique allemande.

Les ponts ont été tragiquement coupés et nos collaborateurs cherchent en vain, dans les publications pédagogiques mises au pas des nouvelles qui méritent d'occuper les pages de cette revue.

Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Autriche se débat dans les dernières phases de la fascisation. Vienne, la vieille citadelle social-démocrate, Vienne-la-Rouge, Vienne qu'on avait qualifiée de capitale de la nouvelle éducation en occident, Vienne a dû capituler. Nous l'avons dit bien des fois : l'essor et la vie de la pédagogie nouvelle autrichienne sont liés au sort des forces révolutionnaires dans ce pays. La Social-Démocratie vaincue, la nouvelle éducation aura aussi fini son règne.

On ne peut pas parler ouvertement de fascisme en Espagne et certes, nos bons camarades de province peuvent toujours s'intéresser librement à une technique qui les passionne au plus haut point. Mais les droites ont vaincu aux dernières élections et nous savons comment les progrès de l'obscurantisme sont partout la rançon de la montée réactionnaire.

La Suisse elle-même semble devenir plus timide en fait d'éducation : le Bureau International d'Éducation et l'Institut J.-J. Rousseau lui-même voient se resserrer le cercle de méfiance et d'hostilité. Est-ce une impression trop subjective : il semblerait qu'un peu de la faillite lamentable de la Société des Nations rejaillit sur le mouvement d'éducation nouvelle dont Genève était depuis la guerre le centre et le flambeau.

La France ? Nous ne voulons point en médire car on nous accuserait de noircir la situation scolaire dans notre pays. Mais les collaborateurs de l'of-

ficients *Manuel Général* eux-mêmes jettent le cri d'alarme devant les massives réductions de crédit qui risquent de compromettre irrémédiablement l'œuvre éducatrice de la III^e République.

Ce tour d'horizon n'est certes pas rassurant; il laisse aux chercheurs comme une impression d'accablement en face de l'inutilité apparente et de l'échec de tant d'efforts désintéressés pour pousser l'éducation sur les voies nouvelles.

Une seule lueur d'espoir: l'Union Soviétique ! Dans un immense pays qui organise seulement sa production et sa vie, l'éducation monte régulièrement, la part de budget affectée à ces services croît d'année en année. Elle est maintenant, aux dires mêmes d'un auteur peu sympathique à la Russie (1) les 20 p. cent du budget général contre 6 p. cent seulement à l'armée. Et les révolutionnaires soviétiques ne sont pas encore satisfaits : ils affirment la nécessité d'intensifier encore l'effort culturel seul véritable générateur de vie.

N'allons pas plus avant, pour l'instant ; n'examinons point si certaines méthodes semblent venir en réaction d'une liberté frisant parfois l'anarchie. Enregistrons ce fait : dans tous les pays du monde, l'éducation recule avec la montée de la réaction ; les crédits qui lui sont destinés se réduisent chaque année au profit des dépenses militaires ou du service des dettes ; seule l'U.R.S.S. marche de l'avant et quiconque ne reconnaît pas loyalement ce fait indiscutable fait œuvre de bas parti-pris politique. Notre but ici n'est pas de défendre l'U.R.S.S. mais de défendre l'éducation dont l'U.R.S.S. reste le dernier champion. Et nous disons avec quelque émotion à tous les pédagogues d'Occident: Vienne la Rouge vient de s'éteindre ; si l'U.R.S.S. n'existait pas ; si la patrie prolétarienne ne continuait pas son œuvre éducative, où puiseriez-vous désormais le courage et la force pour parler encore et malgré tout, de l'éducation nouvelle émancipatrice.

Nous avons critiqué une tendance de la pédagogie soviétique. Nous n'avons peut-être pas dit avec assez de précision que nous comprenions cependant, et que nous approuvions dans une large mesure cette orientation.

Pendant de longues années l'U.R.S.S. a libéralement cherché sa voie ; nulle part au monde les expériences les plus osées d'éducation nouvelle n'ont été faites dans une ambiance plus sympathique et à une aussi vaste échelle qu'en U.R.S.S. En 1925, au début de la construction révolutionnaire nous avons pu visiter en U.R.S.S. des écoles aux tendances les plus diverses, depuis celles à discipline rigide jusqu'aux Associations de culture anarchiste. On sentait à ce moment-là que la pédagogie soviétique cherchait sa voie et elle encourageait loyalement tous ceux qui voulaient mettre leurs idées au service de l'éducation prolétarienne.

L'ère des grands tâtonnements est aujourd'hui close : l'école soviétique ne sera ni anarchiste ni autoritaire ; en liaison complète avec les ouvriers et les paysans, fertilisée dans son esprit par le ferment actif que constituent Pionniers et Jeunesses Communistes, elle a fixé ses normes pédagogiques, défini ses principes, précisé les nouvelles tâches. Si elle ne l'avait pas fait, si elle avait, quinze ans après la Révolution, laissé balloter ses méthodes entre les pôles divers de la pensée bourgeoise, les ennemis de l'U.R.S.S. crieraient volontiers à la faillite. Après avoir expérimenté le libéralisme scolaire dans des milliers d'écoles, après avoir fait du Plan Dalton notamment, un usage presque général, les pédagogues de l'U.R.S.S. condamnent ces essais et nous approuvons entièrement leur décision puisque nous avons nous-mêmes dans nos classes cherché d'autres voies pour pallier à l'insuffisance de ces mêmes méthodes.

(1) Henry Thiéry : Derrière le Décor Soviétique.

On aurait tort cependant de considérer comme close l'ère des expériences pédagogiques en U.R.S.S. Dans des milliers d'écoles expérimentales on cherche à adapter l'école aux besoins de la société prolétarienne. Mais ce travail se fait sur un plan si nouveau pour nous qu'il nous est difficile d'en comprendre la portée et le sens. Ce n'est que si nous parvenions à nous faire de la nouvelle école révolutionnaire une idée exacte que nous pourrions critiquer les efforts novateurs de nos camarades.

Les Russes font appel aux manuels scolaires dont nous avons maintes fois dénoncé la malfeasance en régime capitaliste. Nous croyons, hélas ! que, en l'absence d'une technique de travail répondant aux besoins nouveaux de la pédagogie, les Russes n'avaient pas d'autre issue que ce retour aux manuels scolaires. On peut certes, dans une petite communauté d'enfants sélectionnés guidés par des éducateurs aux aptitudes exceptionnelles, se contenter avec succès des techniques diverses de travail libre expérimentées dans les écoles nouvelles d'Occident. Nous avons reconnu depuis longtemps l'insuffisance de ces techniques dans des écoles populaires hétérogènes, confiées à des instituteurs auxquels il ne faut pas demander, dans l'ensemble, des qualités surhumaines ; et nous en avons conclu nous-mêmes à la nécessité de prévoir un matériel, d'écrire des livres, d'indiquer une technique qui permettent dans tous les cas des progrès normaux.

Or, comme nous l'écrivit une camarade française qui ayant maintes fois voyagé en U.R.S.S. et connaissant la langue russe, peut être bien renseignée, « les Soviets manquent actuellement d'éducateurs, de professeurs, de gens instruits, de techniciens de toute espèce. C'est pour cela sans doute qu'ils ont la marotte de l'instruction, qu'ils se jettent sur les manuels, qu'ils en arrivent à vouloir gaver leurs élèves et cela au plus tôt.

« Ce qui me frappait le plus durant mes voyages c'était cette fièvre de savoir, cette course à l'instruction, à la culture. En train, en tram, dans la rue, à table, partout la jeunesse lisait, bouquinait (et pas comme chez nous des romans bêtes et des revues plus ou moins lestes) mais des traités sur la mécanique, la chimie et autres sciences ».

Que, devant cette nécessité de l'instruction les pédagogues soviétiques aient demandé secours aux manuels ; cela nous paraît plus que naturel ; il n'y avait pas pour eux d'autre solution, étant donné le rapide et puissant accroissement du réseau des écoles, la préparation hâtive des éducateurs et ce besoin pressant des individus et de la société d'élever d'urgence la qualification, garantie des prochaines victoires socialistes.

Si nous avons fait ces critiques, c'est que nous avons conscience d'apporter par notre technique la seule solution qui permette à la pédagogie soviétique de mettre des outils nouveaux au service d'une activité scolaire conforme aux besoins de la société prolétarienne.

Les manuels scolaires, même strictement prolétariens, ne répondent qu'imparfaitement à ces besoins, et c'est pourquoi sans doute on les a délaissés pendant de si longues années. On y revient maintenant comme à un pis-aller, comme à une nécessité de l'heure, comme on signe des pactes de non agression pour avoir la paix et des crédits. Notre technique telle que nous l'avons exposée après l'avoir expérimentée dans de nombreuses écoles populaires, est susceptible de répondre aux nécessités de l'heure ; permettre à l'école de remplir puissamment et totalement ses tâches de formation et d'instruction sans pour cela courir les risques graves d'un nouveau dogmatisme scolaire, de pratiques plus ou moins rituelles qui ont tendance à s'abstraire de la vie complexe et mouvante ; profiter de cet élan, de cet enthousiasme si difficiles à éveiller dans nos pays capitalistes et auxquels la Révolution a donné un puissant aliment.

Ce ne sont pas des théories que nous apportons, mais une technique de

travail éprouvée qui trouverait en U.R.S.S. le terrain le plus favorable pour s'épanouir au service du prolétariat.

« Il y a, nous dit notre correspondante, des sciences, des connaissances précises qu'il faut acquérir très vite, qu'on peut et doit acquérir si possible grâce à vos nouvelles méthodes (aussi vite surtout, hein !). Alors, faites-le savoir, mettez-vous à leur disposition, allez au besoin là-bas ; mais n'oubliez jamais non plus que la guerre les menace, qu'ils ont encore fort à faire, que les retards, les tâtonnements peuvent leur être fatals ».

Cette offre, nous l'avons faite plusieurs fois déjà et c'est pour en préciser le sens et la portée que nous avons publié dans les numéros précédents la longue mise au point que vous avez lue.

Alors, disent des camarades inquiets ou secrètement triomphants, les Soviets trouvent-ils votre expérience trop libératrice, trop révolutionnaire, qu'ils se refusent à l'introduire chez eux ?

Il y a du vrai dans cette crainte. Les pédagogues russes ont longtemps considéré nos réalisations comme une de ces expériences gauchistes qu'ils ont aujourd'hui condamnées chez eux. Mal informés, ils ont cru, comme la plupart de nos collègues français, que nous étions farouchement libertaires, que nous prônions une pédagogie basée tout entière sur la libre activité de l'enfant en dehors de toute influence adulte, que nous voulions totalement proscrire les livres d'adultes, négliger systématiquement le formidable apport de la civilisation pour laisser les enfants conquérir le monde par leurs seules forces.

Tous ceux qui ont suivi attentivement nos précédents articles comprendront l'erreur d'une telle conception. Nous n'avons jamais dit que les livres rédigés et imprimés par les enfants devaient constituer leur seule littérature. Au contraire : nous avons voulu, par des techniques qui maintiennent intacte la curiosité enfantine, aider les jeunes personnalités à se saisir intimement et puissamment du monde qui les entoure.

Mais nous disons que, pour cela, il ne faut partir arbitrairement de l'adulte, mais asseoir sur les pensées véritables, sur les sentiments, sur les besoins des enfants tout notre système éducatif. L'expression libre est donc nécessairement le fondement pratique de notre technique ; les livres d'enfants sont la littérature de base, le pont jeté entre la pensée enfantine et la pensée adulte.

Cette expression libre, seule l'imprimerie à l'Ecole complétée par les échanges interscolaires, peut la réaliser *pratiquement* dans nos classes populaires.

Mais cette base, une fois jetée, nul plus que nous ne prise l'apport éducatif de l'expérience adulte ou des livres.

Si nous condamnons l'emploi des manuels c'est justement que nous le considérons comme d'un rendement tout à fait insuffisant parce qu'ils sont impuissants à répondre aux multiples besoins nés de cette curiosité enfantine, de cet appétit de savoir que nous avons su susciter, entretenir et renforcer.

Nous ne nous contentons pas de critiquer et de condamner. Cette technique des manuels, nous la remplaçons par une autre technique, considérablement plus souple, plus productive, plus en harmonie avec les modes adultes d'activité. Si nous avons édité sur fiches les plus suggestifs parmi les documents adultes dont l'enfant peut se saisir ; si nous préconisons l'enrichissement de ce fichier qui dépasse en ampleur tous les manuels connus et utilisés ; si nous préconisons la constitution d'une Bibliothèque de Travail vraiment à la portée des enfants et dont nous éditons les éléments essentiels ; si, débordant le cadre aujourd'hui trop formel des livres, nous adaptons à notre technique l'emploi original du cinéma et des disques.

c'est que nous voulons systématiquement, méthodiquement, placer nos élèves au sein même de tous les apports de la civilisation, c'est que nous voulons les mettre en mesure de s'en saisir, de se les approprier, avec notre aide active — non pas anarchiquement mais grâce à une organisation minutieuse du travail qui simplifiera les futurs problèmes théoriques de la Liberté en éducation.

Les Russes ne connaissaient pas votre technique, et ils avaient donc raison de s'en méfier. Mais maintenant, nous dira-t-on, maintenant qu'ils la connaissent, l'Imprimerie va-t-elle rapidement s'introduire et s'étendre en U.R.S.S. ?

C'est là raisonner avec un égocentrisme enfantin et accorder à nos réalisations un pouvoir d'expansion peu conforme aux réalités actuelles. Je dirais seulement à mes camarades : depuis dix ans, nous poursuivons dans tous les coins de France, des expériences probantes qui devraient ouvrir les yeux aux plus sceptiques. Nos adhérents enthousiastes ont toujours été des propagandistes émérites ; nos publications ont été répandues dans tous les cantons de France, dans de nombreuses communes.

Interrogez les instituteurs sur notre technique. Ils hausseront les épaules : « Prétendre que les enfants peuvent faire leurs livres et s'instruire sans l'aide des adultes ! Bien sûr, les résultats sont intéressants, mais cette technique n'est pas possible dans ma classe !... »

Et ce n'est habituellement que lorsque ces mêmes collègues ont visité une classe travaillant à l'imprimerie, qu'ils ont vu l'instituteur souriant au milieu de difficultés matérielles qui valent bien celles qu'ils regrettent ; ce n'est que lorsqu'ils ont compris, à même le travail, la portée véritable de notre technique qu'ils s'écrient : « Je ne croyais pas que ce soit ça ! »

Et ils se joignent à nous.

Nous n'avons pas encore pu convaincre une infime partie de nos voisins, et nous nous étonnerions que les Russes prononcent parfois contre notre technique des jugements à-prioristes dont nous seuls sentons les faiblesses ?

Des milliers de kilomètres nous séparent, et plusieurs frontières capitalistes dressent entre nos pays des barrières dont on sous-estime bien souvent l'importance ; rares sont les Russes qui peuvent lire le français (Hélas ! nous sommes moins nombreux encore à lire le Russe), et ceux-là sont, naturellement, dans l'époque actuelle, surchargés de besogne. Alors, quelques opinions erronées sur notre travail dominent la pédagogie soviétique et nous sommes pratiquement presque impuissants à nous justifier.

Alors, direz-vous encore.

Nous ne cherchons ici ni excuses ni justifications, mais seulement l'explication normale d'un état de fait.

Où, nous avons la prétention de présenter à nos camarades soviétiques une technique de travail qui doit apporter dans la pédagogie révolutionnaire de puissants éléments de vie et d'action.

Mais nous n'avons pas l'outrecuidance de croire que l'U.R.S.S. doit avoir les yeux fixés sur notre modeste travail ; notre foi révolutionnaire ne sera en rien diminuée parce que nous ne sommes pas encore parvenus à nous faire comprendre. Nous considérons les idées et les événements avec une conception plus normale de leur lente évolution. Et nous ne désespérons pas. L'idée fera lentement son chemin. L'essentiel est qu'elle puisse marcher et que, au milieu du chaos réactionnaire, nous puissions considérer avec fierté l'évolution de nos idées pédagogiques dans le seul pays qui peut aujourd'hui se poser avec ampleur, et avec une placide sérénité, les plus graves problèmes pour lesquels nous apportons notre pierre, avec la même certitude et la même sérénité.

C. FREINET.

L'Imprimerie à l'école en Norvège

D'un professeur norvégien :

« J'ai fait une conférence sur vos idées et vos réalisations devant le Congrès de la Fédération des instituteurs de Lofoten et de Vesteraalen en Norvège. Je n'ai pas besoin de vous dire combien l'accueil a été enthousiaste : la discussion a pourtant révélé une inquiétude concernant la possibilité d'adopter votre méthode en Norvège, du moins à l'école rurale. Chez nous, en effet, la loi stipule la division des effectifs scolaires des que le nombre des élèves dépasse 16. Cette loi est strictement appliquée. C'est vous dire combien nos classes rurales sont petites. Elles ne dépassent jamais 30 élèves. Nos classes n'ont pas non plus la grande hétérogénéité d'âges qui semble caractériser l'école rurale en France. Or, on se demande si la répartition du travail d'imprimerie serait possible dans les classes composées de débutants également inexpérimentés, ainsi que dans les classes moins homogènes mais ne dépassant pas 16 élèves. Je vous prie de remarquer à ce propos que, où la composition d'âges d'une classe est la même en France et en Norvège, la faiblesse des effectifs chez nous — moins de 17 élèves — élimine la plupart des inconvénients de la pédagogie officielle en rendant possible un enseignement quasi individualisé.

J'ai répété la même conférence à Oslo devant le jeune « Groupement des professeurs socialistes », création de l'organisation extrêmement active de « Mot Dag », communiste brandlérien. Un de ses membres les plus en vue, M. Olar Storstein, qui a déjà fait des expériences remarquées de pédagogie nouvelle dans son enseignement, serait curieux d'adapter vos idées à l'enseignement secondaire. M. Storstein a porté ses efforts vers le problème de l'actualisation de l'enseignement. Il a publié un livre — « Barn 1932 » (Enfants 1932) — fruit d'une expérience qu'il a faite. Dans l'ensei-

gnement du Norvégien et de l'histoire il a introduit l'actualité journalistique : la classe divisée en équipes spécialisées a rédigé un journal manuscrit. Il serait maintenant, à votre suite, enclin à intégrer à son système l'impression de ce journal.

Carl ARNESEN.

Notre technique dans les E. P. S.

Un camarade nous écrit :

« J'ai lu votre article sur l'Imprimerie à l'École au second degré.

J'avais essayé l'an dernier, avec machine à écrire, stencil, de tirer des travaux élaborés par les élèves. J'ai fait collectionner fiches, articles de journaux. *Je dois y renoncer*. Il faudrait passer ses nuits pour regrouper les résultats, préparer des études, etc. Ou bien, il faudrait avoir peu d'élèves (et n'être pas chargé des *lettres*, de *l'histoire et géographie*, à la fois en première année (55 élèves), deuxième année (30 élèves) et troisième année (40 élèves) (voyez compositions françaises !), et disposer de fonds pour acheter une Ronéo. Mais cela suppose une réorganisation non seulement scolaire, mais sociale. »

Nous avons, dans des articles précédents, posé le problème éducatif avec une telle solidité que ces observations nous paraissent naturelles et pleines de bon sens. Dans une école primaire supérieure, pauvre et surchargée, pas plus que dans une école primaire délabrée et pleine à craquer, il ne peut s'agir de *travail pédagogique*. L'instituteur ne peut être qu'un garde mobile du genre spécial préposé au dressage des enfants. Soutenir le contraire serait mentir hypocritement et dégoûter à jamais les éducateurs des techniques nouvelles. Problème social et politique d'abord : créer des écoles, construire des locaux, trouver l'argent pour la vie et l'avenir.

Il est certain de plus que, même dans une E.P.S. favorisée au point de vue peuplement, l'introduction de nos techniques ne sera pas chose sim-

ple au début. Il y aura des tâtonnements, des erreurs, des suppléments de travail obsédants du fait qu'on manque du matériel approprié aux nouvelles techniques : fiches, livres de travail, qu'il sera difficile de modifier dans ces écoles, organisation, discipline, horaire, surtout si l'expérience n'est que fragmentaire.

Tout cela ne prouve rien, certes, contre notre technique, sinon la mal-faisance d'un régime qui impose les méthodes que nous condamnons. Nous ne nous sommes jamais fait d'illusion d'ailleurs à ce sujet : les E.P.S. sont destinées à former le cadre subalterne des administrateurs et de l'industrie. D'où nécessité de connaissances un peu plus étendues, mais nécessité aussi d'un esprit conformiste, susceptible de s'intégrer au régime qu'il doit servir.

Nos techniques libératrices ne pourront être introduites dans ces écoles que le jour où celles-ci devront former des lutteurs pour la vie nouvelle. Mais en attendant il serait souhaitable que des expériences se poursuivent ça et là pour prouver justement et l'excellence relative des techniques proposées, et la nocivité pédagogique et sociale des techniques actuelles au service du régime.

C. F.

Initiateur Camescasse

L'initiateur Camescasse est livré avec une brochure donnant toutes indications sur son maniement et sur les ressources éducatives qu'il recèle.

Nous nous rendons compte cependant que la technique de son emploi n'est pas indiqué avec assez de détail et nous comprenons le vœu de plusieurs instituteurs ou institutrices qui nous demandent de publier dans l'E. P. des renseignements précis sur la façon dont on utilise l'initiateur dans les classes.

Nous transmettons ce vœu à nos adhérents. Nous serions heureux qu'ils nous adressent le compte-rendu de leur utilisation du Camescasse. D'une telle publication et des discussions qui suivraient sortiraient des indications

précieuses sur l'emploi optimum de ce matériel.

Camarades travaillant avec le Camescasse les colonnes de l'E.P. vous sont ouvertes.

NOS FICHIERS

Le Fichier de Calcul

Bien que nous n'en ayons pas parlé très longuement ces mois-ci, le projet avance sérieusement. Comme cette mise au point demande un échange presque permanent de correspondances, nous travaillons par circulaires que nous faisons parvenir à une cinquantaine de camarades de notre groupe.

Il n'est nullement dans notre esprit de jeter l'exclusive sur les travailleurs dévoués quels qu'ils soient. Nous avons fait au mieux. Mais tous ceux, parmi nos lecteurs, que la question intéresse et qui aimeraient collaborer à la préparation du Fichier de calcul, sont priés de nous écrire : nous les ferons participer activement à notre travail dont nous ferons connaître les grandes lignes dans notre prochain numéro.

Nous reproduisons avec plaisir cet appel indirect que notre ami Maysonave (Gironde) fait à nos camarades :

Il ne faut pas « attendre » mieux. Il faut travailler. Chacun le fait dans sa classe. Je pense que trop peu de camarades écrivent au sujet du fichier. Toutes suggestions, toutes indications peuvent être utiles, même les plus modestes. Certains attendent-ils seulement le moment d'envoyer un mandat-carte pour recevoir les fiches ? Pensent-ils qu'avec « de l'argent » adressé à la Coopé ils feront besogne coopérative ? Ils ont plus précieux à fournir : « du travail ». Si les camarades qui mettront le fichier au point s'adressaient pour l'Édition à une entreprise commerciale, ils réaliseraient peut-être un assez beau bénéfice ; pas en travaillant pour la Coopé. Je voudrais que tous versent dans le creuset où s'élabore le Fichier, non de l'argent, mais de l'enthousiasme et du travail.

La besogne ne manque pas. Aidez-nous !

Considérations sur l'Enseignement du calcul à l'École Primaire (suite)

L'école actuelle suppose des quantités, des fractions de ces quantités ; elle suppose un capital ou un taux qu'elle augmente ou qu'elle diminue à sa fantaisie.

Ce qu'on appelle encore « bonnes écoles » ce sont celles — qu'on y emploie des jeux ou des fiches — où les enfants jonglent avec des chiffres, où ils manient les $\frac{1}{4}$ et les $\frac{1}{5}$, où ils résolvent des problèmes — des livres ou des fiches, peu importe. L'intelligence est cloîtrée et elle agit là, entre les quatre murs, en face d'un exercice ; elle n'agit pas dans la vie, mais il est permis de se demander ce que les esprits « mécanisés » et si étroitement spécialisés donneront dans la vie et quelles jouissances ils en auront.

L'école actuelle envisage la vie fiévreuse et ses malheureuses exigences ; elle prépare fébrilement, hâtivement, les générations à la servir sans l'améliorer quoi qu'on dise ; par ses précédés de mécanisation, elle s'efforce d'entraîner nos générations d'enfants dans le rouage de la société moderne faite d'égoïsme, d'accaparement et d'injustices ; elle mécanise les esprits. Esprit fermé, âme fermée. A peine nos enfants commencent-ils à entrevoir la nature saine et vivifiante qu'on s'efforce de leur donner une vie artificielle ; les années passent, fiévreuses, puis examens ou protections, bureaucraties et ronds de cuir, comédie, machines !

Répétons-le : les conceptions régénératrices, scientifiques ou psychologiques naissances de l'école n'évolueront que lentement vers des réalisations aussi longtemps qu'on envisagera trop exclusivement, pour les satisfaire, les exigences de la vie moderne, aussi longtemps qu'à la fin des études primaires on nous demandera des examens et des concours tels qu'ils sont conçus actuellement.

L'on croit trop que pour résoudre dans la vie d'adulte une question de fraction, d'intérêt ou de surface, il faut avoir fait énormément à l'école de semblables exercices de fraction, de problèmes d'intérêt ou de surface.

Il faut voir la vie : certains cas font réfléchir. Je connais un illettré — il n'a donc pas appris à résoudre des problèmes d'intérêt à l'école ! — qui place des capitaux de plusieurs milliers de francs en banque, en hypothèques, dans toutes sortes d'entreprises et avec beaucoup de sécurité. Qu'il a appris à calculer ses intérêts, à trouver des combinaisons, à agir avec intelligence ? L'école ? non, la vie, la nécessité. Et il n'est pas le seul, je pourrais m'attarder à citer d'autres cas.

Pour nous en enir à cette question d'argent placé à l'intérêt, ce n'est certes pas non plus, comme le veut l'école la question de devoir rechercher l'intérêt ou le capital ou le taux qui importe le plus dans la vie ; ces choses se recherchent facilement, mais ce qui importe, c'est de tirer parti des conditions, des arrangements présentés par les banques, les prêteurs, les emprunteurs, etc... Or, ceci ne s'enseigne pas à l'école ; ce seront les esprits les plus ouverts, les plus clairvoyants, les intelligences les plus adaptées ou les plus capables de s'adapter qui en bénéficieront.

Ce qu'il faut pour résoudre des problèmes dans la vie — qu'ils soient d'arithmétique ou autres — ce ne sont pas précisément des quantités d'exercices fastidieux ou des problèmes qui pourraient éventuellement se présenter (nous les résoudrons quand ils viendront réellement — derrière les suppositions !) ce qu'il faut, dis-je, c'est avec la volonté un cerveau harmonieusement, complètement développé, c'est de la clarté d'esprit, de la curiosité, une possibilité d'adaptation rapide au milieu, aux circon-

tances, à la vie : c'est ce que je ne sais quoi qui fait qu'un homme n'est pas trop dépaycé devant une situation, devant la vie. Oh ! ces choses essentielles, primordiales que nous admettons tous, comme nous les oublions, comme nous nous en éloignons !

L'acquisition des connaissances en calcul ne serait pourtant qu'un jeu si on s'y prenait autrement. Je consulte le programme de calcul : est-il possible qu'il faille deux ou trois ans pour apprendre si peu de chose ! C'est que ces choses ne viennent pas *en leur temps* et sous la *forme qui convient*. Tout est là. A l'école actuelle, nous nous évertuons à semer sur des terrains non préparés, une semence qui ne convient pas à ces terrains. Nous avons hâte de voir notre récolte (les résultats) et nous semons en février ce qui ne devrait être confié à la terre qu'en avril.

Avant de se demander comment nous pourrions introduire l'enseignement ou plutôt l'apprentissage du calcul à l'école primaire il faudrait chercher à y introduire la vie.

Amener la vie à l'école, c'est permettre aux enfants de faire de l'élevage du jardinage, de la lecture silencieuse, de réaliser des expériences, de faire des constructions, du travail manuel, de dessiner, de manier de l'argent, d'acheter, de vendre de se peser, de s'habiller, de s'occuper de leur santé, de voyageur, de jouer, etc... ; amener la vie, c'est créer un milieu adéquat aux diverses tendances, aux diverses aspirations des enfants. Or, cette vie, ces travaux, ces diverses occupations engendrent une activité intellectuelle qui pousse à la lecture, à l'écriture, au calcul, etc..

Aussi intensément et aussi spontanément que l'imprimerie à l'école donne aux enfants l'occasion d'écrire, de s'exprimer, le milieu, l'organisation, les circonstances, que sa's-je enfin, devraient donc inciter les enfants à calculer. Nous n'avons encore que fort peu de chose. Faut-il des jeux, des combinaisons savamment étudiées ? Je le répète, ces choses visent l'acquisition d'un savoir prématuré, elle conduisent à un rattachement de la personnalité. Les combinaisons plus ou moins ingénieuses, beaucoup de jeux conçus par l'adulte sont, tout comme des leçons, des impositions d'adultes : les choses vont toujours, sous une forme plus agréable du dehors au dedans.

C'est donc dans la liberté, en vivant entouré de tout ce qui peut répondre aux tendances, aux besoins de chaque âge, que le calcul s'imposera aux activités des enfants. Il se présentera tout naturellement d'une façon globale : les additions viendront en même temps que les soustractions, les nombres entiers en même temps que les nombres décimaux. Qu'on ne s'effraie point : présenter une phrase avant la lettre paraissait plus grave, il y a quelque dix ans. N'est-il pas plus facile par exemple de trouver le total de 0 fr. 35 + 0 fr. 15 que de 624 fr. + 348 fr. ? L'important n'est pas d'avoir étudié le nombre 5 pour passer au nombre 6, ni l'addition pour passer à la soustraction, l'important serait — je l'ai dit — de connaître, de déterminer l'âge mental, le moment où l'enfant est apte à comprendre les divers raisonnements en calcul ou les diverses techniques. Pour la compréhension de ces dernières le matériel pourra parfois nous aider.

Je voudrais insister : la vie de l'école ainsi conçue nous amènera *chaque jour* des calculs, des problèmes, des exercices. Il faut s'y arrêter, les résoudre et les considérer comme l'essentiel, comme la base : les fiches sont secondaires. Elles seront d'ailleurs d'autant plus vite résolues que l'enfant se sera attardé aux problèmes présentés dans sa vie par les circonstances.

Je m'attarde beaucoup chez les petits aux opérations qui leur donnent la notion des nombres des quantités, ce qui nous mène des additions et des soustractions sous toutes leurs formes. Ils s'intéressent au calendrier composé par eux-mêmes et qui relate chaque jour par un croquis les faits qui les touchent soit à l'école, soit ailleurs : calcul des jours et des se-

maines ; nombre de jours avant tel événement ou telle fête, etc.. (ces questions se présentent dans la liberté par les conversations). L'horloge donne lieu à beaucoup de calculs et cela journellement : l'horloge sous les yeux, les enfants s'intéressent spontanément aux heures et aux minutes puisqu'un grand nombre de leurs occupations y sont liées : entrées, récréations, sorties, heures des repas, etc.... L'imprimerie exige que l'on compte les feuilles à imprimer, puis à expédier (on en prend parfois autant de trop ou autant trop peu - vérification) ; parfois il faut compter les composteurs ou les caractères. Par la Coopérative, les enfants sont appelés à manier de l'argent : ils paient leurs timbres (envois d'imprimés) remettent leur argent, vérifient, calculent. L'élevage des animaux appartenant aux enfants amène du calcul : nombre d'animaux de l'école, nombre de poussins, de pigeons, de lapins ; nombre d'animaux vendus, nombre qui restent, nombre de retenus, nombre qui resteront. Le jardinage : ce que X. a planté, nombre de fraisiers ou de glaïeuls que renferme le jardin de Y., nombre de jardinet, etc...

Ce qu'il faut surtout, c'est que la maîtresse s'efface, qu'elle laisse vivre et agir, qu'elle accompagne ; qu'à chaque minute, qu'à chaque occasion elle soit sur ses gardes et se dise : non, je ne calcule pas ceci ou cela moi-même, je ne compte ni une feuille ni un sou, ni un animal moi-même. La vie provoque beaucoup, que la maîtresse attentive, laisse libre, vérifie seulement..

Il faut imprimer 20 feuilles : prenez-en la moitié Maria et vous aussi Robert. Vous avez besoin d'un timbre à 0 fr. 35 et d'un à 0 fr. 10, prenez l'argent ou demandez-le au trésorier Jules.

Que fait ordinairement la maîtresse : elle prépare tout, elle mâche la besogne, elle « rate » les occasions et comme il faut savoir calculer, elle recourt aux préparations, aux leçons, au matériel, aux récompenses ou aux sanctions.

La préparation des denrées pour la soupe scolaire, les recettes et les dépenses de la Coopérative surtout ont amené journellement une quantité d'opérations en calcul chez nos enfants de 7-8 ans.

Avant d'analyser diverses opérations, je voudrais montrer quelques types de problèmes qui se sont présentés aux élèves de 9-10 ans :

a) Que paiera la Coopérative si elle achète : 50 timbres à 0 fr., 05 ; 20 à 0 fr. 25 ; 20 à 0 fr., 10 ; 20 à 1 fr. ; 10 à 1 fr. 75 ?

b) Nous avons reçu pour la Coopérative 50 kg. de pommes de terre qu'on nous rachète à 35 fr. les 100 kg. ; 12 kg. rachetés au même prix et 25 kg. d'oignons à 0 fr. 90 le kg. Que recevrons-nous ?

c) 17 élèves s'abonnent à *La Gerbe*. L'abonnement coûte 11 fr. français. Chaque élève interviendra pour 5 fr. belges. La coopérative paiera le reste. L'argent français vaut au change 1 fr. 41. Que doit-on payer en tout ? Que doit payer la Coopérative ?

d) Nous louons 14 bobines de films à 3 fr. la bobine. On nous accorde 25 % de remise. Combien la Coopérative va-t-elle devoir payer ?

e) Nous achetons 10 pinceaux à 5 fr. 25 pièce, 6 brosses à 2 fr. 25 ; 1 à 2 fr. 40 ; 4 à 2 fr. 30 ; 4 à 1 fr. 60 ; 1 à 4 fr., 25. Nous obtenons 20 % d'escompte.

Que doit payer la Coopérative ?

Elèves de 10-12 ans :

a) Nos planchettes pour le dessin coûtent 3 fr. 50 le mètre carré. Nous donnons 18 fr. de main-d'œuvre pour le découpage. Nous avons acheté :

50 planchettes de 25 cm. sur 16 cm.			
50	—	30	— 20
50	—	20	— 20

50	—	17	—	17
25	—	15	—	10
20	—	35	—	25
10	—	55	—	35
10	—	55	—	60

A combien revient une planchette de chaque sorte ? A combien reviennent toutes les planchettes ?

b) 24 élèves partent deux jours en excursions au Borinage. — Un billet coûte 3 fr. 70 pour l'aller et 4 fr. 90 pour le retour. Nous utilisons un tram qui nous coûte 20 fr. pour tout le groupe et un autre qui nous coûte 15 fr.. Le premier autobus utilisé coûtait 1 fr. 50 par élève et le deuxième 35 fr. pour tout le groupe. Nous donnons 5 fr. de pourboire au guide du musée. Nous avons consommé 4 lit. et demi de lait à 1 fr. 60 le litre, 8 pains à 1 fr. 40 et 1 kg. 500 de beurre à 23 fr. 50 le kg. 16 élèves ont acheté en outre 13 fr. 60 de jambon.

Que doit payer un élève ?

Que doit payer un élève qui a demandé du jambon ? (La Coopérative intervient dans les frais pour 15 p. cent).

c) Nous achetons des feuilles pour l'imprimerie. Les plus grandes mesurent 73 cm. de long et 55 cm. de large et coûtent 5 fr. le cent. Les secondes mesurent 27 cm. de long et 21,5 cm. de large et coûtent 9 fr. le mille. Quelles sont les plus avantageuses ?

Ces quelques exemples de problèmes s'imposant par les circonstances à la vie réelle de l'enfant montrent ici la conception que nous avons de l'école.

Examinons maintenant quelques faits bien simples et bien ordinaires.

Prenons par exemple la vente d'un lapin.

L'enfant s'informe des prix de vente : le jeune lapin se vend 9 fr. le kg. Il s'agit de peser l'animal : d'où maniement et par conséquent étude des poids couramment employés. Par ce maniement l'enfant doit forcément apprendre que le décigramme vaut 10 gr., l'hectogramme 100 gr., le kg. 1000 gr., etc... N'y a-t-il déjà pas ici toute une série d'évaluations et d'opérations de système métrique qui réclament la concentration de l'effort et de l'attention ? La connaissance des rapports qui existent entre les poids, les opérations que plus tard les élèves seraient amenés à résoudre sur les mesures de longueur et de capacité puisque toutes ces mesures ont pour base le système décimal.

Le poids de l'animal acquis (1 kg. 250), il s'agit d'en trouver le prix. On voit de suite que l'étude de la multiplication se présente. Une opération ne suffit pas, pensez-vous, mais pour nous en tenir aux lapins, il n'y a pas seulement un lapin à vendre, mais 5 ou 6 et cela 3 et 4 fois par an. Voyons plus loin : la vente d'un couple de lapins à la même personne nécessite un total d'où addition (addition de nombres décimaux). Le paiement amène la vérification d'une somme ou soustraction. Enfin le versement de la somme reçue dans la Caisse de la Coopérative amène une inscription et plusieurs opérations que nous envisagerons plus loin.

Il peut arriver à l'instituteur de proposer aux élèves une pesée des animaux en vue de l'étude des poids. Ceci me paraît une erreur. En effet, seul l'instituteur a un but, l'élève n'en a aucun et la chose doit lui apparaître de nouveau comme un exercice, comme une corvée, comme une bêtise. La chose serait différente si elle était proposée par des enfants — j'ai vu le cas — qui alors envisagent un but : C'est un jeu (qu'importe, s'il est spontané), c'est une curiosité ou c'est la question de se rendre compte de la somme qu'ils recevraient déjà à ce moment.

Pour un matériel d'expérimentation

Ci-dessous un article fort intéressant de Vovelle et la réponse de Martin à qui j'avais communiqué l'article. J'aurais voulu que d'autres camarades nous fassent part de leurs réflexions, de leurs critiques. Il est encore temps; qu'ils se décident.

A mon article du N° 4, il y a eu une erreur due sans doute à ma mauvaise écriture qui a cependant été formée à l'école traditionaliste ! Au chapitre « électricité », au n° 6, c'est *voltmètre simple* que j'ai voulu écrire.

En réponse à l'article du N° 4, Vovelle m'a adressé ses réflexions sur le chapitre « chimie et produits ». Je ne vois pas de grands désaccords à ce sujet. J'ai proposé un kg. de tubes de verre, pensant que tout le monde

J'ai lu avec intérêt l'article de Bertoix sur le matériel d'expérimentation nécessaire à l'école primaire. Il serait, en effet, souhaitable que la coopérative fournisse à bon compte un matériel choisi par ceux qui doivent s'en servir. Mais la liste que je proposerais serait légèrement différente de celle que j'ai trouvée dans l'E.P. Je simplifierais d'abord le chapitre électricité et cela allégerait la facture de quelques centaines de francs. En effet, que demandons-nous à un matériel « d'expérimentation » ? De nous servir à réaliser des expériences et non pas d'être destiné à être examiné comme une pièce de musée. A quoi nous servira l'accumulateur ? A allumer une lampe, à faire tourner le moteur, à décomposer l'eau. Pourquoi un appareil coûteux quand une pile de poche de 2 fr. 50 nous permettra les mêmes expériences ? Si nous voulons faire voir un accumulateur à nos élèves, le premier automobiliste, le premier garagiste venu nous en prêtera un. Je supprime donc sans remords l'accumulateur et le chargeur. Continuons le chapitre électricité: pourquoi deux voltmètres ? (N'est-ce pas une erreur d'impression et faut-il rétablir n° 6: ampèremètre).

Un voltmètre est grandement suffisant. Qu'aurons-nous à mesurer avec

pourrait couder, effiler, couper ces tubes facilement. Ce sera d'ailleurs un jeu pour nos élèves, il y aura un peu de casse ? C'est inévitable, ils ne sont pas si pondérés que des adultes !

Répondez nombreux à l'article du numéro 5. Donnez-nous votre liste de verrerie avec la capacité et au bulletin n° 7 nous pourrons passer une liste précise du matériel chimie que nous pourrions peut-être livrer en septembre 1934.

La machine à vapeur, type jouet, ne réunit aucun suffrage. Je ne pensais pas qu'elle soit indispensable et je croyais l'avoir fait suivre d'un point d'interrogation. Supprimons-là donc de la liste.

BERTOIX.

lui ? la force électro-motrice de notre accu ou de notre pile, le voltage du courant dont nous disposons 110 ou 220 volts. Si nous voulons qu'il nous soit véritablement utile, allons plus loin et achetons un rhéostat...

Autre suppression que je ferai volontiers dans un autre chapitre : la machine à vapeur-jouet. Ce qu'il importe de montrer aux enfants c'est la force élastique de la vapeur d'eau. Pour cela le moindre tube de fer fera bien notre affaire. D'ailleurs, presque toujours, le mode de distribution de la vapeur dans ces jouets diffère totalement du mode de distribution des machines usuelles, il offre donc peu d'intérêt.

Par contre, je n'hésiterai pas à adopter le tube de Toricelli et à acheter les deux kg. de mercure qui sont nécessaires. Cela permettra de nombreuses expériences et constatations.

La liste naturellement devrait être précisée pour le chapitre verrerie et complétée par une liste de produits chimiques.

Une question voisine de la précédente sera-t-elle la constitution d'une collection d'échantillons pour l'enseignement des sciences naturelles. Il me semble que la Coopérative qui a des

adhérents dans toute la France pourrait le faire à bon compte.

Exemples : les gardes d'une propriété voisine tuent tous les ans plusieurs centaines de vipères ; un liacon de verre, un bouchon, trois gouttes de formol ne serait guère onéreux. Il y a quelques années un collègue de St-Etienne m'a envoyé des quantités d'échantillons d'empreintes de fougères sur schiste. Pourquoi ne pas centraliser toutes les possibilités des adhérents pour établir une collection, incomplète, peut-être, mais intéressante et bon marché ? G. VOVELLE.

Beaumont-les-Autels.

Le matériel électrique.

L'enseignement de l'électricité me paraît devoir tenir à l'école une place énorme et je crois que les camarades ne m'accuseront pas de vouloir « communiser » cet article en citant comme référence Lénine qui considérait l'électricité comme l'un des éléments primordiaux de progrès et de socialisation.

Mais que faut-il pour enseigner l'électricité : d'abord des maîtres qui sachent ce que c'est qu'un volt et qu'un watt aussi bien qu'ils savent ce qu'est un mètre ou une seconde. Beaucoup l'ignorent *parce qu'on ne le leur a jamais appris*.

Ils doivent l'apprendre eux-mêmes et savoir aussi ce qui distingue au point de vue intrinsèque et applications le courant continu du courant alternatif. (Ils l'apprendront plus facilement que leur histoire et leur géographie dont ils ne connaissent pas grand-chose non plus en sortant de l'E.N. : j'étais de ceux-là !).

Ensuite, il faut du matériel :

1° Source de courant alternatif (pas compliqué, la prise de courant est là) ; 2° Source de courant continu.

La pile de lampe de poche est ici un pis-aller. Les applications fondamentales du courant électrique : électrolyse, électro-aimant, déviation de la boussole, moteur électrique, etc., ne peuvent se faire commodément et dans des conditions se *rapprochant de la réalité industrielle* qu'avec une source assez puissante. Or, jusqu'à

maintenant, il n'y a que deux sources commodes : la dynamo (trop chère pour nous) et l'accu.

N'oublions pas l'énorme importance industrielle de l'accu qui n'est pas qu'un instrument de laboratoire. On peut avoir un accu de 4 volts neuf suffisant pour 50 fr. (infiniment plus puissant qu'une pile) ou un accu d'occasion (en bon état et encore plus puissant) de 6 volts et ayant servi pour une auto.

Evidemment, il faut charger notre accu (pas souvent !) et la meilleure solution est d'avoir un chargeur. On en trouve de suffisants pour 50 fr. Sur ce chargeur, il sera intéressant de vérifier qu'il consomme du courant alternatif et donne du courant continu.

L'accu de 6 volts a de plus un avantage : on trouvera à très bon compte du matériel convenant pour cet accu (voltmètres, ampèremètres, lampes, moteurs, etc...) puisque tout ce matériel équipe de nombreuses automobiles.

Il est bien entendu que tout ce que je viens de dire s'applique aux écoles alimentées à l'alternatif (elles sont la majorité).

Sur l'accu, il sera toujours prudent de mettre en série un rhéostat (de 0 à 20 ohms, par exemple) pour limiter l'intensité en cas d'erreurs dans un montage d'expérience.

Il y aurait encore de nombreux détails à préciser, mais je ne voulais pour le moment qu'essayer de justifier l'emploi de l'accumulateur.

Chaleur, pesanteur, etc...

Je ne suis pas partisan de la machine à vapeur jouet, qui n'est qu'un jouet rappelant vaguement la réalité et si je considère le tube de Torricelli comme moins important que le matériel électrique, j'estime néanmoins qu'il sera très utile.

Un autre instrument (pas cher, celui-là !) c'est le pendule simple ; il me semble que l'on devrait donner aux élèves la notion de mesure du temps par le pendule et qu'il serait très facile de leur faire des expériences sur la variation de la durée d'oscillation avec la longueur du pendule.

Photo.

Il serait extrêmement utile, non seulement pour l'enseignement des sciences, mais *pour tous les enseignements que les élèves* puissent faire de la photo : il me semble que cela serait une véritable révolution si les élèves pouvaient employer eux-mêmes ce remarquable moyen de contrôle rigoureux et d'investigation qu'est la photo. Il me semble qu'il faudrait pouvoir mettre entre les mains des enfants un petit appareil ultra-simple (à plaques, car les pellicules obligent à tirer le rouleau entier avant de développer).

Que tous les camarades que la question intéresse donnent donc leur suggestions.

MARTIN.

Pour "motiver" le Calcul

Mawet, dans le N° de février de l'E.P., dit courageusement ce qu'il faut dire de la motivation des exercices de calcul. Dans un numéro précédent, L. Darche donnait un procédé qui lui avait réussi avec les petits.

Personnellement, j'ai appliqué le matériel Montessori, grâce à l'appui de mon inspecteur primaire. Puis, j'ai suivi pendant plus d'un an les opérations de Washburne dans ma classe. Enfin, je me suis inspiré du procédé de L. Darche.

Voici mes conclusions : *J'ai constaté toujours, chez les petits à partir de cinq ans, une grande joie de compter pour compter, sans motivation aucune.* Il y avait encore un certain attrait dans les opérations de Washburne, mais pas d'enthousiasme, *parce qu'elles n'étaient pas réalisées concrètement.* Enfin, mes petits sont heureux d'utiliser les jetons que j'ai confectionnés à l'instar de L. Darche et avec ses tableaux, mais leur joie n'est pas si grande qu'à palper des perles et à les arranger sur ma plaque aux cent trous.

Malgré ces constatations, et encouragé par les résultats qui ont toujours récompensé nos camarades de leurs longs efforts, je m'entête à vouloir continuer l'expérience de la « motivation ».

Je vais donc expliquer comment je me sers des jetons à l'école. Puis, j'indiquerai ce que j'ai réalisé comme « motivation » avec les grands.

Pour les petits, j'ai acheté un importe-pièce de cent sous, et j'ai découpé plus de 500 petits ronds de carton rouge, que nous appelons réellement « unités ». Le moindre travail réussi donne droit à une unité (dans le but d'en accumuler le plus possible). Il suffit de procéder ainsi pour qu'en dehors de tout désir d'obtenir des images ou des objets intéressants, les enfants y attachent une valeur réelle, une sorte de valeur conventionnelle de travail. Lorsqu'un enfant a 10 unités, il les met de côté, pour les redévoances, qui sont bien plus rares que les recettes. A partir de ce moment, lorsqu'il a 10 unités, il les change contre une centaine, et dans l'année il ne sera pas trop difficile d'obtenir même un billet de mille.

Ce n'est pas tout. L'enfant n'a pas besoin de nous pour compter ses unités chaque fois qu'il veut savoir combien il en a accumulé. Mais ce que nous lui demandons, c'est de marquer chaque jour *combien il en a gagné dans sa journée*, et de comparer ce chiffre avec celui de la veille et même des jours précédents. Il s'agit déjà, en termes consacrés, de soustraction, pour savoir combien on en a gagné en plus ou en moins. Car ce n'est pas au nombre total d'unités que nous attachons de l'importance, mais à l'accroissement du nombre d'unités gagné chaque jour.

Comme les tableaux de jetons de couleurs, s'ils ont plu aux enfants, ne les ont pas enthousiasmé comme l'usage des perles, je me propose d'associer le matériel avec perles aux calculs ainsi motivés. L'an prochain, j'imprimerai des billets pour rendre automatique les combinaisons de nombres et précisément les associer aux perles.

L'enfant pourra alors échanger ses deux centaines contre un billet de 200, ses 7 dizaines contre un billet de 70, ses 9 unités contre un billet de 9, pour compter ses unités. Il lui suffira alors de superposer les 3 billets obtenus pour écrire automatiquement 279.

Je ne dis pas que ce système soit très commode, car il nécessite trente-et-une sorte de billets pour aller à 1999, et une sorte de casse pour les placer. Mais je crois qu'il conciliera au maximum l'intérêt motivé et le calcul.

Pour les grands, j'ai déjà indiqué une ressource : le magasin scolaire coopératif, en indiquant tout ce qu'il peut contenir. Il faudrait que nous puissions ouvrir ainsi dans notre classe non seulement un magasin à nous, mais encore une véritable succursale d'une coopérative, avec tout ce qui intéresse les enfants et ne nuit pas à leur santé.

Je vais indiquer un autre système ; à l'aide seulement des fournitures scolaires :

1° *Les fournitures scolaires sont payantes.* — C'est mon cas cette année. J'ai fondé une coopérative d'achat dont voici le règlement :

1. Chacun peut souscrire une action de 10 fr. ou plusieurs ;

2. L'action peut servir à acheter les fournitures, mais si on les paie quand-même, elle sera remboursée intégralement.

3. La somme qui n'aura pas été dépensée sera remboursée le 31 juillet 1934 (à moins de départ de la commune).

4. Nous toucherons alors en plus 10 p. cent d'intérêt.

En cas de départ, l'intérêt sera calculé sur le temps écoulé.

6. Ceux qui ne prennent pas d'action ne touchent pas d'intérêts.

7. Les actionnaires touchent une ristourne supplémentaire de 5 p. cent sur les livres qu'ils peuvent acheter. La presque totalité des élèves ont pris une action. Un élève en a pris deux.

2° *Les fournitures sont gratuites.* — Dans ce cas, nous émettons une monnaie scolaire dont le montant correspond seulement à la quantité de fournitures strictement nécessaire aux enfants pendant l'année.

Nous en déduisons la part mensuelle de chacun, que nous lui versons.

L'élève achète alors ce qui est nécessaire. Il est facile, au bout du premier mois, d'évaluer si la part est trop limitée.

Je sais tout ce qu'on peut reprocher à ces procédés. Encore une fois, je donne raison à Mawet... et c'est pourquoi je trouve qu'il est préférable d'agir ainsi que de ne rien faire du tout

Roger LALLEMAND.

Des documents pour notre Fichier

On sait que, depuis le Congrès de Reims, les « Editions de la Jeunesse » ont fait place aux « Lectures de la Jeunesse ». Cinq numéros ont paru à ce jour ; une critique est maintenant possible. Je la ferai d'un point de vue très spécial. J'ai constaté avec plaisir que cette revue nous offre d'excellents documents, genre « bibliothèque de documents, genre *bibliothèque de travail*. Comment pouvons-nous les utiliser ? Il est facile de soulever l'agrafe, détacher les pages du milieu, de les relier soi-même ou de les faire relier par les élèves (ce qui est mieux). Peut être les éditeurs livreront-ils en fin d'année des couvertures appropriées ? S'ils ne le font pas, il sera facile d'en faire préparer et orner par les élèves. Nous retrouverons ainsi nos chères « Editions de la Jeunesse » et elles plairont d'autant mieux à nos élèves qu'ils les auront eux-mêmes reliées et couvertes. Par ce moyen, nous avons déjà pour nos petits « le chemin de Siab » et « Pierre Lapin », deux histoires délicieuses. Et dans notre fichier d'histoire, au xvi^e siècle, nous pourrions mettre « l'histoire d'un petit apprenti imprimeur ». Le récit en cours « Le Thé » est un beau documentaire, de la veine de « Ténémi ».

De ce côté-là nous n'avons que des félicitations à faire. Mais ce prélèvement fait, la brochure devient bien plate. Et, ce qui est grave, il reste de très bons documentaires non détachables, écrits recto-verso, et dont l'utilisation est difficile. Ce sont les belles études de Marcelle Richard : l'étonnante histoire de l'anguille, les fleurs de montagne, feuilles et fruits d'hiver. Ce sont aussi les vacances en Suisse, la conquête de l'air, l'assèchement du Zuyderzée. La question est posée : Comment pouvons-nous utiliser ces textes ?

GAUTHIER.



NOS RECHERCHES — TECHNIQUES —

Plan-Table d'école active

pour l'enseignement du calcul

(suite)

Quelques mots de plus au sujet de la balance dont il a été question précédemment.

Vous n'aurez peut-être pas la chance de découvrir une vieille balance au grenier. Et je vous suppose démuné de tout ce qui est l'ordinaire des classes. Je veux vous donner tout de suite le moyen de fabriquer ce qui vous est utile.

Le fléau de fer forgé sera très avantageusement remplacé par un fléau en bois contreplaqué qu'il est très facile de découper soi-même avec un canif à l'occasion.

Engagez à fond une lame de couteau dans une fente du fléau incisée au canif. Le coupant de la lame en dessous et un peu au-dessus du centre de gravité. Surmontez d'une aiguille à repriser. Suspendez le couteau avec un fil de fer recourbé (fig. 1).

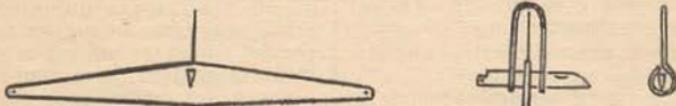


figure 1.

Une telle balance sera légère, donc sensible, et assez forte pour notre jeu de masses.

4. Surfaces. — Le mot surface est bien prétentieux.

Que veut-on enseigner sur ce sujet à des enfants de 7 à 9 ans ? Lorsque je pense que beaucoup d'élèves du

cours moyen ont de la peine à distinguer le périmètre de l'étendue, je trouve bon de s'en tenir ici, au cours élémentaire, à la notion plus simple de forme et de grandeur. Je ne joue pas sur les mots, je tiens à la nuance et je la précise au moyen des découpages en bois dessinés ci-dessous (fig. 2).

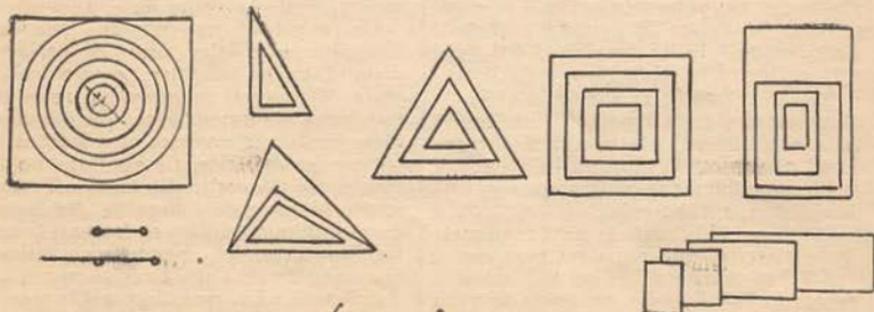


figure 2

On peut adjoindre à la série des cercles percés au foret d'un petit trou en leur centre, une planchette avec un clou fixe pour la correspondance des diamètres et rayons en fil de fer, munis d'œillets aux extrémités.

Tous ces découpages en bois solide (contreplaqué) sont rassemblés pêle-mêle dans l'unique boîte qui les renferme. A l'enfant de toucher, de comparer, d'aligner, de superposer, de vérifier, de tracer des contours pour découper ensuite des figures égales ou semblables, ce qui nécessite l'adjonction de carton, papier, ciseaux et volontiers d'équerre et de compas.

La couverture de la boîte présentera intérieurement 4 compartiments avec modèle et étiquette pour le classement momentané des diverses pièces.

5. *Idee des surfaces par quadrillage.* — Il n'est question, bien entendu, d'aucun usage des mesures ordinaires

de surface, mais seulement de l'évaluation exacte ou approchée de la surface d'un carré ou d'un rectangle par un nombre exact de petits carrés choisis comme unités.

Entre le centimètre carré trop petit et peu maniable et le décimètre carré un peu trop grand, j'utilise à défaut d'un matériel plus convenable et résistant, les petits carrés bleus foncés et bleus clairs des boîtes Lustucru de pâtes alimentaires. Ces carrés sont uniformes et de dimensions à peu près suffisantes : $2\text{ cm} \times 2\text{ cm}$.

J'ai découpé un certain nombre de cartons que l'enfant recouvrira de petits carrés bleus.

J'ai donc deux jeux : le jeu des carrés, carré de 2, de 3, de 4... (fig. 3) ; et le jeu des rectangles 2×5 ; 3×8 ; 4×6 ; 5×7 , etc.. J'ai, sans m'en douter, réalisé des jeux de multiplication.

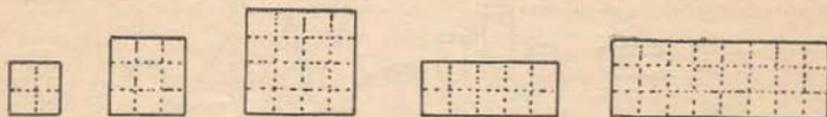


figure 3

Je trouverai bon d'y ajouter le jeu des triangles rectangles isocèles à recouvrir de petits carrés et demi-carrés coupés en diagonales. Aucun tracé sur ces cartons.

Je signale pour mémoire une boîte spéciale de triangles rectangles, isocèles également, que l'on pourrait encore réaliser avec des cartons de dimensions quelque peu différents, invitant à un autre genre de quadrillage. (Je m'excuse à l'instant, c'est le quadrillage du carré, le plus simple, par conséquent).

6. *Notion de l'angle.* — Plusieurs pièces de bois découpé présentant des angles de grandeurs diverses allant du très aigu au très obtus.

Outils : une fausse équerre et une équerre. L'élève manipule ces divers

objets, s'en sert aisément et pour avoir un but est invité à classer le tout dans le couvercle à trois compartiments (fig. 5).

Sans qu'il soit question de degrés, on peut utilement installer un demi-cadran à aiguille mobile dans le simple but de faire remarquer un rapprochement entre la grandeur de l'angle et celle des nombres de 0 à 180 (amorce de l'idée de graduation).

7. *Volumes.* — Dans une boîte à couvercle classeur, plusieurs volumes en bois pour manipulation, tracé de leurs contours et au besoin de leurs surfaces enveloppantes : cubes, parallélépipèdes, cylindres, cônes, boules.

Un jeu de construction serait utile, mais à défaut les élèves font jouer leur imagination. Je les vois en train

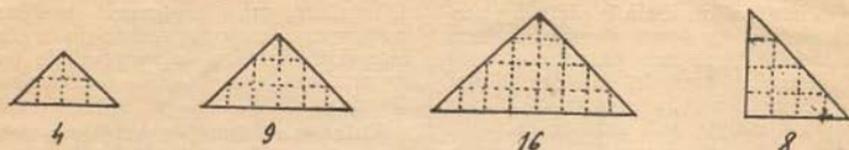


figure 4

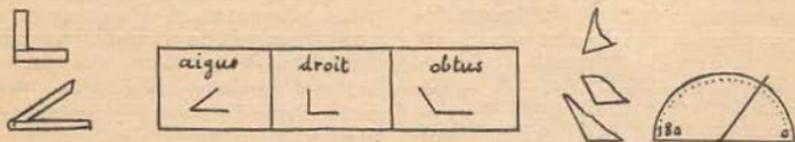


figure 5

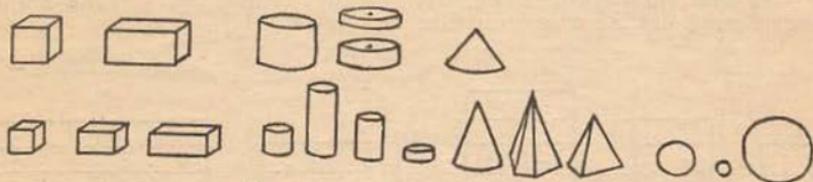


figure 6

de donner de la vie à ce matériel : le cylindre à vapeur a fait aujourd'hui son apparition, demain, ce sera peut-être autre chose.

J'invite à reproduire ces volumes par modelage. Et là, j'ouvre une parenthèse. Je désirerais conserver les meilleurs travaux. J'aimerais d'ailleurs le faire pour beaucoup d'autres essais. Quand un élève a réussi un travail quelconque, je voudrais pouvoir le lui conserver et lui redonner aussitôt une nouvelle part de pâte à modeler qui lui permette de continuer de si agréables et utiles occupations.

C'est un peu coûteux. Pourra-t-on, quelque jour, avoir de la pâte à modeler à profusion ? Ce serait désirable.

8. Monnaies — Eh ! bien, oui ! Albert et Georges ont 10 et 11 ans. Ce sont des arriérés du Cours élémentaire. J'ai constaté voilà deux mois, qu'ils

ne savaient pas distinguer la pièce de 1 franc de celle de 2 francs. Pourtant, c'étaient de vraies pièces.

Aujourd'hui, il savent compter 10 francs en monnaie.

Je ne me suis pas trompé. Un matériel fictif, ou mieux, réel, est indispensable à la compréhension des opérations multiples du calcul élémentaire d'achat, de vente, de gain, de dépense, d'économie.

Pour jouer aux petits marchands, à la petite ménagère ou au petit ouvrier, nous devons concrétiser toutes nos opérations.

Le calcul mental, sur qui nous devons tant insister parce qu'il est le véritable calcul à cet âge, sera rendu possible au point de vue comptabilité par la réunion de :

99 francs en pièces de 1 franc, 2 fr. avec quelques pièces fractionnaires,

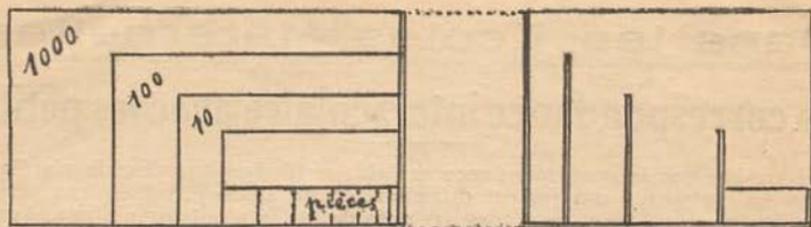


figure 7.

dont la connaissance aussi est très utile. Les sous, n'est-ce point la fortune des écoliers ?

(Voir figure 7).

Faites des heureux en invitant chaque jour à faire la caisse. La tablettée-centaine du cours préparatoire, pour le caissier, sera d'un grand secours et vous permettra une rapide vérification.

Les plus habiles, ne sont-ils pas tous habiles, seront heureux de dessiner ensuite une collection respectable de billets :

99 billets de 10 fr., bien qu'ils soient en train de disparaître ; 19 billets de 100 fr. et quelques billets de 1000 francs.

Il faut tout cela pour les partages et pour l'étude concrète de la division qui nous amène peu à peu à la pratique de l'opération écrite.

Vous vous apercevrez vite que les petits problèmes des manuels, très simples d'énoncé, se compliquent aussitôt dès qu'il s'agit de les réaliser.

Mais qu'est-ce qui importe à l'instant ? C'est le problème réel qu'il faut simplifier, s'il est trop difficile.

Le problème au cours élémentaire devient une petite saynète où tous les élèves jouent un rôle, un rôle actif ou un rôle de débutant qui ne saurait être sans effet.

L'aisance que l'enfant acquiert dans l'usage de la monnaie est un sûr garant de l'habileté qu'il conquiert pour la résolution des problèmes et la pratique des opérations.

Malgré cela, je ne me fais pas d'illusion sur la valeur de tout ce qui précède. J'ai bien le même sentiment

que le camarade Mawet et je me demande avec lui si nous pouvons croire à la réalité de l'élan mathématique. Là-dessus, je serais bien content d'avoir ses lumières.

Enfin, il y a un programme à l'instant peut-être quelque utilité à essayer de le rendre plus productif, puisqu'il faut savoir compter.

(à suivre)

R. HOUSSIN,

Marcey (Manche).

Les Collections

Pour l'Enseignement vivant

vous permettent l'illustration complète de votre cours de géographie sur

LA FRANCE ———

LES COLONIES FRANÇAISES

en 250 vues 18 × 24 cm. et nombreuses lectures choisies.

Demander prospectus et spécimens à

Laurent BEAU, instituteur,

LE VERSOUD par Domène (Isère)

Tarif Matériel d'Enseignement R.C.

ANIMAUX ET PERSONNAGES DE ROSSI
peints ou non peints en bois contreplaqué

Pour tous renseignements, s'adresser à M. G. CAZANAVE, instituteur à Bellegarde-en-Forez (Loire). C.C.P. 46.839 Lyon, ou à la Coopé.

Dans les Ecoles Maternelles

La correspondance interscolaire avec les petits

Il semble que la correspondance scolaire ne donne que peu de résultats avec les tout-petits qui sortent difficilement du cadre étroit de leur jeune expérience et qui imaginent mal des enfants qu'ils n'ont jamais vus. Aussi cet article ne se rapporte-t-il pas précisément aux Ecoles Maternelles, mais plutôt à un Cours élémentaire, ou en tous cas, à des enfants qui lisent couramment et qui peuvent déjà rédiger.

Tous les camarades pratiquant les échanges scolaires savent avec quelle joie sont accueillis les Livres de Vie qui nous arrivent de toutes parts, avec quel soin les recueille celui qui en a la charge, et comment on se les dispute. On compare la netteté de l'impression, la longueur des devoirs, la beauté des dessins. Il n'est pas jusqu'à la bizarrerie des noms propres qui fasse parfois naître une exclamation de surprise. Et que dire alors de la joie causée par l'arrivée d'un paquet de lettres manuscrites venant de nos correspondants particuliers ? C'est un régal sans pareil pour des enfants qui ne reçoivent jamais de lettres, et quel que soit le travail qui nous occupe, au passage du facteur, nous laissons tout pour dépouiller notre courrier. On lit avec enthousiasme les petits textes.

C'est par eux que nous acquérons nos premières notions géographiques. Des Provençaux récoltent leur olives au moment où notre pays dort sous la neige ; des petits bretons récoltent leurs petits pois quand les nôtres sortent tout juste de terre ; et c'est la question de l'influence du climat sur les cultures qu'il faut expliquer. Des Alsaciens nous parlent de leurs troupeaux d'oies, des correspondants beaucerons nous font des récits où il est question de mulots vivant parmi leurs champs de blé ; et c'est ici le milieu économique qui est évoqué. Des enfants du Havre nous parlent de leur port, des Parisiens décrivent la Seine, nous sommes obligés de faire de la géographie, plus en détail parfois que nous le voudrions.

Il faut pourtant se méfier des jugements enfantins. Les connaissances des enfants ne sont pas assez étendues, ils ne peuvent établir aucune comparaison, la question de relativité leur échappe. Marcelle (du Var) écrit un jour à Paulette :

— Qu'est-ce qu'on cultive dans ton pays ? (Question suggérée sans doute par une leçon sur les travaux de la saison). Et Paulette de répondre :



— Je cultive des choux, des salades, des poireaux et des céleris ». On se croirait vraiment, d'après cette réponse, dans un pays de cultures maraîchères alors que Paulette vit dans une haute vallée des Alpes où la culture des légumes est ce qu'il y a de plus réduit. Elle a dit vrai pourtant puisque dans son jardin d'un are ou deux, il y a de tout cela ! Un échange de cartes postales ou de photos sera tout indiqué pour corriger ces exagérations.

Mais ici encore, comme en français, comme en dessin, si nous voulons faire œuvre trop pédagogique, nous échouons pitoyablement. Que les échanges de textes viennent vivifier l'enseignement géographique et scientifique avec de grands élèves qui peuvent comparer, recourir à la rigueur des chiffres, c'est incontestable. Mais nous attendons de nos échanges un bien plus précieux encore.

Dans ses textes imprimés, comme dans ses lettres manuscrites, laissons l'enfant dire ce qui lui plaît, ce qui est véritablement le résultat de ses tendances intimes. Laissons-le parler de ses jeux, de ses rêves, de ses petits travaux, des spectacles qui s'offrent à ses yeux, avec la charmante naïveté et la sincérité qui lui sont propres. Laissons-le causer comme des enfants causent entr'eux.

— Que fait ton père ? demande l'ami de Joseph.

— Mon oncle est mineur. Le soir, il est tellement noir, quand il entre, qu'il me fait presque peur.

— Est-ce que tu t'es masquée pour le Mardi-Gras, demande Paulette.

— Non, répond la petite camarade, parce que j'étais en deuil...

Ou bien :

— Bientôt on ne pourra plus se luger, il n'y a presque plus de neige. Tous les jours on y allait après 4 heures. Un jour...

Ou encore :

— J'ai un chien bien rigolot ; il ne veut pas que mes chèvres le regardent, il grogne et se lance contre elles en aboyant furieusement. Quand il passe trop près de ma chèvre blanche, qui a de grandes cornes, elle prend bien son élan et lui lance un bon coup dans les reins...

Que l'on ne trouve pas tous ces propos trop puérils. Ils sont d'enfants de 7 à 8 ans, et ne laissent indifférent aucun enfant de cet âge, malgré leur simplicité. Ils créent entre des enfants qui ne se connaissent pas un courant de sympathie ; ils élargissent le petit horizon du village. Tout comme des enfants étrangers mis en contact, se comprennent tout de suite et s'unissent instinctivement pour le jeu ou pour le travail, chacun s'enrichissant de la connaissance des autres, de même nos petits correspondants se comprennent et s'imposent mutuellement de petits travaux qui causent un grand plaisir de part et d'autre ; leur échange m'apparaît comme un puissant apprentissage de fraternité humaine.

Ce que les enfants cherchent dans leur courrier c'est pour ainsi dire le prolongement d'eux-mêmes, un écho de leur propre personnalité, c'est ce jaillissement de vie qu'ils y mettent. Et plus nos textes seront spontanés, plus ils plairont à nos enfants parce qu'ils répondront à leurs besoins psychologiques : les jeux de poupée, de ménage plairont irrésistiblement aux petites filles ; les histoires de bêtes charmeront toujours les garçons. Lorsque nos élèves se ruent sur leur correspondance, c'est avec l'espoir de se retrouver un peu eux-mêmes, c'est avec l'intention de passer un moment agréable, tout comme nous lisons un beau livre pour y puiser des jouissances artistiques. Si, par surcroît, ils y puisent aussi des connaissances scientifiques, profitons-en, mais ne recherchons pas ce but trop prématurément, au risque de diminuer le souffle de vie.

Outre l'émotion que cette correspondance procure à nos petits élèves, elle est une source de profits. Elle motive la perfection de nos textes à tous les points de vue. Il faut en effet qu'ils soient bien imprimés ou bien écrits pour être lisibles, d'où application du tirage, ou de l'écriture ; et je pour.

rais citer des petites filles qui ont totalement changé leur écriture pour faire une jolie lettre à leur amie. Il faut ensuite que le texte soit intelligible pour des étrangers, aussi au moment de la rédaction avons-nous à préciser un détail, à compléter une idée. Et il faut encore, si l'on veut plaire à ses amis, que les enfants sentent bien qu'il y a des détails qui « font joli » le devoir et ils arrivent bien vite à choisir les incidents caractéristiques d'une veillée par exemple, ou d'une promenade en montagne.

Mais surtout l'enfant apprend par cette correspondance à sortir de lui-même, à penser à quelqu'un d'autre, et à faire quelque chose pour lui, avec la juste pensée de réciprocité. Il faut remarquer qu'il y a chez lui une franchise de critique que les adultes pourraient prendre en exemple.

— Je ne fais pas d'aussi jolies lettres que toi, écrit Madeleine, tu en fais de si jolies !

— Je ne suis pas contente de toi, Huguette, écrit Mimine, si tu ne m'envoies pas de lettre, c'est bien fini, je ne t'écrirai plus.

Que de sérieux vraiment dans toutes ces réflexions ! Recevoir une lettre, en écrire une, envoyer un livre, ce sont là des occupations importantes d'adultes ; il s'agit d'y mettre toute son application, tous ses moyens : et on l'illustre, et on la relit et on la corrige. Le lointain camarade devient quelqu'un de vivant, de qui l'on attend des nouvelles, à qui l'on pense souvent, à qui l'on s'identifie. Y aurait-il meilleur acheminement vers la compréhension d'œuvres adultes que cette compréhension d'enfants semblables à soi ?

J. LAGIER-BRUNO.

Matériel minimum d'imprimerie à l'école

1 presse à volet tout métal.....	100	•
15 composteurs	30	•
6 porte-composteurs	3	•
1 paquet interlignes bois	3	•
1 police spéciale	70	•
1 Blancs assortis	20	•
1 casse	25	•
1 plaque à écrire	3	•
1 rouleau encreur	15	•
1 tube encre noire	6	•
1 ornements	3	•
	278	•

Emballage et port environ	35	•
Première tranche d'action coopérative	25	•
1 Abonn. Bulletin et Extraits	20	•
	358	•

La Vie de notre Groupe

ADHESIONS NOUVELLES

— Mlle Renauld, Institutrice à Beaumont-en-Véron (Indre-et-Loire).

— Pascal, instituteur à Buisson (Vaucluse).

— Garinet, instituteur à Gigny-aux-Bois, par St-Rémy - en - Bouzémont (Marne).

— Dénarié, Instituteur, Billieme, par Yenne (Savoie).

— COMMANDEZ :

VOYAGES

1 beau vol. : 8 francs.

Couleurs couvrantes R. ROTHE, de Vienne

Cartons de 12 gros pains	3 50
Carton de 6 gros pains	7 »
Boîte métal de 6 couleurs	12 »

Correspondance I. I. par l'Espéranto



— Quand ils se comprendront, —
— les peuples s'uniront. —

Les camarades qui désirent approfondir l'étude de l'Espéranto pourront suivre le COURS PAR CORRESPONDANCE organisé par le

SERVICE PÉDAGOGIQUE
ESPERANTISTE

83, Rue de Vaucouleurs - Orléans (Loiret)

Cette organisation donne des adresses de correspondants, de revues et tous renseignements utiles pour l'application mondiale de l'Espéranto.

Pour tout ce qui concerne l'Espéranto et la correspondance interscolaire internationale, s'adresser à :

H. BOURGUIGNON
SAINT-MAXIMIN (V.F.)

L'Espéranto à l'École

Introduction à la Méthode naturelle d'Enseignement

Nos projets d'édition d'une littérature espérantiste enfantine prennent corps. Déjà, nos camarades de la Section soviétique des Educateurs espérantistes ont préparé, en liaison avec notre Coopérative « *Ekreto* », la publication en espéranto de deux ouvrages jouissant parmi les enfants russes d'une faveur toute particulière ; dans le même temps, trois de nos « Extraits de la Gerbe », sélectionnés et proposés par nos soins, étaient retenus par le Comité international d'Éditions pour une traduction semblable. On nous signale enfin la préparation par des camarades d'Odessa, d'une petite chrestomatie pour enfants.

Voilà donc posés les premiers jalons. Nous nous proposons de rendre compte longuement, d'ici quelques semaines, des résultats de l'expérience mondiale actuellement tentée. Aussi bien, tel n'est pas le but de notre entretien d'aujourd'hui. Mais nous jugeons nécessaire de préciser tout de suite notre position à l'endroit des réalisations futures dans le domaine de la littérature pour enfants. Nous voulons que l'on nous comprenne bien : pour nous, le livre devrait répondre à son véritable but, ici tout particulièrement. Nous verrions plus volontiers en lui un compagnon pour l'enfant, dans lequel ce dernier lirait comme dans la vie, silencieusement : outil parfaitement adapté à son propre stade de développement et à ses goûts personnels (qui ne sont point ceux de l'adulte), qui aurait cet énorme avantage de faire travailler la pensée en enrichissant et assouplissant l'expression, en la disciplinant machinalement, en la conformant toujours mieux, mais insensiblement, à l'idéal de correction, pour habituer l'élève à réfléchir de lui-même, automatiquement, sur les formes multipliées de la pensée, pour connaître enfin le mécanisme d'un outil qu'il a appris à manier tout d'abord, sans l'avoir en quelque sorte démonté.

Cu lernolibro ? Ne ! Cu legolibro ? Ho jes ! Instruilo ? Ebbe, sedg *ne lernilo* ! Livre de lecture donc, uniquement — et c'est déjà quelque chose ! Livre amusant, *instructif sans doute*, mais *non point livre d'étude*.

Cela suppose nécessairement une étude première de la langue logiquement conduite, par la seule méthode naturelle, qui rejette délibérément l'emploi du manuel. Pour nous en convaincre, observons attentivement la nature. C'est en elle que nous trouverons la machine merveilleuse dont nous avons besoin à l'origine, cette machine qui bâtit en un temps record la personnalité humaine avec la matière première du langage. La méthode fonctionne chaque jour sous nos yeux : l'enfant la pratique sans cesse et avec succès pour s'assimiler la langue maternelle. C'est donc dans les lois qui dirigent le rapide développement du langage dans le premier moment de la vie humaine, qu'il faut chercher une technique de travail, et non dans les manuels, pour si bien faits qu'ils soient.

On n'a pas sérieusement entrevu, semble-t-il, le développement régulier, mathématique pourrait-on dire, qui s'opère chez l'enfant par le langage et pour le langage. Dans la foule des actes, des fantaisies, des sensations de l'enfant, on n'a pas imaginé, sans doute, qu'il peut y avoir quelque chose qui ressemble à une méthode, c'est-à-dire un principe d'ordre. Et, cependant, comment expliquer que l'enfant qui, avant deux ans, ne produit que des sons sans lien précis, se trouve à trois ans en possession d'une langue complète ?

Certains ont basé sur l'instinct, d'autres sur un don particulier de la nature, cette merveilleuse aptitude de l'enfant à s'assimiler une langue. Nous sommes tout portés à penser, au contraire, que c'est parce que l'enfant a su établir le processus logique d'assimilation — qui est le procédé de la nature, où tout s'enchaîne, où rien n'est laissé à l'abstraction. C'est pour ne nous être représenté que des « mots » abstraits, et non des faits réels et réellement adaptés à notre individualité, devenus donc partie intégrante de notre être, que nous échouons, nous, adultes, dans nos voyages à travers la grammaire, les racines et le dictionnaire.

Qu'est-ce donc que l'apprentissage d'une langue, sinon la prise de possession des formes du langage simple que nous sommes en mesure d'employer dans le cours ordinaire de la vie, qui nous permettra d'exprimer nos pensées et celles des autres ? Apprendre une langue, c'est logiquement, traduire dans cette langue le livre si riche de notre propre personnalité, faire que cet idiome devienne insensiblement de plus en plus le véhicule de notre pensée profonde.

Quel manuel pourrait s'adapter à ces exigences et rendre l'enfant capable d'apprendre une langue comme il acquiert sa langue maternelle, mettant toute l'importance dans une formation logique des images mentales ?

Or, que sont ces images mentales, sinon la représentation des phénomènes, extrêmement complexes bien souvent, que constituent les actions ? En face de ces phénomènes, l'enfant se livre à un travail dont nous ne soupçonnons pas toujours l'importance. À côté de la perception initiale, nécessairement un effort plus ou moins développé, se place le travail de la réflexion et de la conception, susceptible d'altérer, de modifier quelquefois la perception primitive dans la représentation du phénomène.

De nombreuses expériences nous permettent d'affirmer que ce travail excessivement curieux de la réflexion et de la conception n'est point livré au hasard des impressions mobiles du moment. Mais bien que l'enfant suit, au contraire, une ligne merveilleusement droite, une logique tout à fait irréprochable, ordonnant chacune de ses perceptions en fonction des précédentes. Il glisse sur les connaissances déjà acquises, s'arrêtant au contraire devant les nouvelles, s'attardant curieusement auprès d'elles, les travaillant jusqu'à ce qu'il les ait ordonnées et transformées comme les précédentes en connaissances acquises désormais.

Ce que l'enfant est impuissant à établir, c'est l'ordre de succession de ses perceptions. Mais il maîtrise et ordonne chaque perception en elle-

même. A quelque heure de la vie que se présente à lui un phénomène nouveau, il le regarde, l'étudie, en ordonne mentalement tous les détails, le transforme enfin en connaissance.

Quelle est donc la règle suivie par l'enfant quand il organise, quand il ordonne mentalement une perception ? Un premier rapport, celui de la succession dans le temps, sert à agréger les éléments divers de la perception et de la conception. Un deuxième, permettant de grouper les faits, d'enserrer tous ces éléments d'action, de leur donner une unité sans laquelle il ne saurait y avoir conception : c'est celui du but au moyen.

On conçoit aisément par la suite le rôle du maître dans l'apprentissage de la langue. Faciliter chez l'enfant le travail d'assimilation, en notant pour lui les rapports de succession des perceptions, en lui fournissant, suivant ses besoins, le moyen de traduire en permanence des connaissances nouvelles, au moyen des locutions déjà acquises, lui procurer les moyens de reproduire lui-même la trame naturelle du langage en une langue nouvelle, par l'alliance constante de l'ancien et du nouveau, semblent constituer, selon nous, les tâches d'un éducateur pénétré de saine pédagogie dans ce domaine.

Et cette trame du langage ne procède pas du mot à mot, mais de proposition à proposition. A l'école de la nature, l'enfant n'épelle pas de mots isolés. Il ne connaît, ne comprend, n'énonce lui-même que des propositions complètes. Sa première parole, fût-elle monosyllabique, n'est pas un mot simple, mais une phrase, une proposition, l'énoncé imparfait certes, informe peut-être, d'un jugement cependant complet. C'est proposition à proposition que notre enfant de 3 ans s'est assimilé, a conquis sa langue maternelle.

Et c'est *par son oreille* uniquement — puisqu'il ne savait ni lire ni écrire — que les impressions, les locutions se sont transmises au sens interne. La conclusion de tout ceci, c'est que l'oreille est seule l'organe réceptif logique du langage, et que jamais un manuel, un livre ne pourra enseigner une langue. Le manuel est donc à proscrire à l'école dans l'étude de l'espéranto.

En l'état actuel des recherches, nous considérons volontiers le fichier d'étude comme un outil excessivement pratique dans notre processus d'enseignement de la langue à l'enfant. Mais un fichier qui s'assignerait pour tâche essentielle de mettre en valeur et d'accroître certes le fond naturel que possède déjà l'enfant, mais encore et surtout accélérerait la précision dans le langage en permettant à l'élève de se débrouiller rapidement seul. Il importe donc, selon nous, de ne jamais séparer le mot de la chose, le signe de l'idée, de peur d'ôter à l'effort toute sa valeur en orientant fausement l'enfant. Souvenons-nous qu'un terme ne prend toute sa valeur que dans le groupe de mots qui l'enserme. Privé de son contexte, le mot n'est plus qu'un squelette informe. Le mot a « une valeur évocatrice ». Respectons cette valeur. Evitons donc de multiplier les fiches et de noyer l'esprit dans une foule de notions isolées. Penchons plutôt vers le processus logique d'association qui tend à expliquer le mot par une expression équivalente en faisant intervenir l'analogie, méthode qui a l'avantage non négligeable de mettre en mouvement les facultés de réflexion de l'enfant et lui permet de meubler son esprit. C'est dans ce sens que nous concevons la réalisation d'un fichier d'étude.

Ensuite, faisons confiance à l'enfant. Mettons à sa disposition tous les éléments de travail mais laissons-lui le choix dans l'évolution, dans la construction patiente de la trame du langage, toujours travaillant sur le réel et le concret, en portant constamment son intérêt au maximum. Ainsi nous parviendrons sûrement au but : donner l'aisance dans l'emploi de la langue, avec un vocabulaire soigneusement approprié. Ainsi, nous laisserons bien loin derrière nous ces méthodes raisonnées et raisonneuses

qui prétendent faire comprendre les réalités linguistiques à l'aide de définitions fausses et de règles mécaniques.

On objectera peut-être que, ce faisant, nous n'enseignons pas la grammaire. Qu'est-ce donc qu'un apprentissage naturel du langage, sinon une gymnastique permanente des formes essentielles de la syntaxe, dans la réalité vécue des rapports unissant les mots. Ce sens de rapport, l'enfant le possède déjà à un degré important dans sa langue maternelle. Il nous suffira donc de le rendre conscient dans cette étude nouvelle ; pour cela, renonçons à faire pénétrer prématurément et de force, les règles traditionnelles dans des esprits mal préparés à les recevoir. Pour que l'enfant acquière la possession instinctive de la langue, pour qu'il raisonne et réfléchisse, faisons reposer notre technique sur la vérité par l'observation et sur la vérité du sentiment dans ses expressions. Ici, comme partout ailleurs n'étouffons pas la spontanéité de l'enfant : guerre donc aux manuels !

H. BOURGUIGNON.

Notre 2^e école Espérantiste d'Été (10 AOÛT - 3 SEPTEMBRE 1934)

Plusieurs revues pédagogiques, les bulletins de plusieurs syndicats de l'Enseignement ont rapporté avec plus ou moins de détails sur notre Ecole Espérantiste d'Été 1933, dont on a trouvé ici un compte-rendu circonstancié. Des circonstances particulièrement heureuses semblent vouloir donner dès maintenant à notre Ecole 1934 un lustre tout particulier. Une note lapidaire parue dans le dernier PE, a donné quelques indications sur les premières manifestations de l'activité de nos camarades du Finistère, région retenue cette année pour le rassemblement.

Un Comité régional d'Organisation fonctionne depuis janvier : il comprend des membres de l'Enseignement et des ouvriers ou pêcheurs. De ses premiers travaux, déjà fort encourageants, il est permis de déduire les renseignements essentiels, qui vont favoriser chez nos camarades les projets de vacances futurs.

Le centre choisi est Lesconil, petit port de pêche du Sud-Finistère, peuplé de 1.500 âmes environ. Population aimable, très intéressante du fait qu'elle sympathise pleinement aux idées avancées. Citons à l'appui de cette information, la présence à Lesconil de plusieurs groupements constitués : sections socialiste et communiste, Association de défense laïque, section des travailleurs sans dieu.

La ressource essentielle des habi-

tants est la pêche. Deux usines de conserves de poissons et de légumes, dont une seule en activité depuis la grève de 1927. Les ouvrières sont des femmes de marins.

Les plages de Lesconil sont très étendues : beau sable, grands rochers, faisant de l'endroit une station balnéaire très fréquentée.

Nous insistons en premier lieu sur la nécessité pour les camarades intéressés par nos projets, d'arrêter assez tôt leurs dispositions, pour fixer le plus vite possible le Comité local d'organisation. Ce dernier nous communique, en effet, l'obligation impérieuse de retenir les chambres, pensions, appartements ou maisons meublées au plus tôt, en tout cas *avant avril*. Les camarades de Lesconil désirent donc être fixés *d'ici les derniers jours de mars* (1) sur le nombre exact de camarades qui participeront aux Vacances Espérantistes.

Lesconil compte 5 hôtels-restaurants pouvant loger de 4 à 500 personnes. Le secrétaire du Comité local nous recommande tout spécialement trois d'entre eux. Les prix pratiqués ordinairement sont les suivants :

— Pour les deux premiers hôtels :
Pension complète (tout compris) :
une personne, 25-26 fr. par jour ;
deux personnes : 50 fr. ; Trois personnes, 75 fr., etc... ; un enfant de 7 à 12 ans, 12-15 fr. ; au-dessous de 7 ans, 10 fr., même n'ayant qu'un an.

(1) Il y a donc lieu de nous envoyer dans les huit jours les demandes d'inscription.

Dans certains cas, deux enfants, suivant l'âge, pourront être compris pour une grande personne. Pour les camarades ne prenant que leurs repas à l'hôtel, pension de 19-20 fr. pour les 3 repas.

— Pour le troisième hôtel :

Augmentation de 2 fr. par personne et par jour, pour un ménage ; de 3 fr. pour une personne seule.

Il y a en outre possibilité de prendre pension chez les habitants, dans certains cas : quelques e-des pêcheurs sont disposés à donner des chambres ou des appartements, ou même des maisons meublées.

Il est bien entendu que les prix de pension donnés plus haut ne sont qu'indicatifs. Ils sont susceptibles d'adaptation, suivant les cas : nombre de personnes d'une famille, nombre d'enfants, durée du séjour, etc... De même il faut noter que les prix indiqués baissent après le 25 août : moyenne, 22 fr. par personne à partir de cette date.

Sur la demande de certains camarades, il a été prévu des arrangements spéciaux pour les participants désirant faire du camping. Un bel emplacement sera aménagé à leur intention à l'abri des dunes et des rochers : nous pensons qu'il fera leur affaire.

Comme on le voit par ce petit exposé, tout a été prévu dès le premier jour pour satisfaire aux diverses exigences d'un séjour qui promet de réunir un nombre important de participants. Nous croyons pouvoir annoncer dès maintenant la participation d'une colonie de camarades étrangers : Anglais et Belges feront certainement le déplacement. Nous avons l'espoir de compter parmi nous des camarades hollandais et peut-être allemands, suivant les indications qui nous ont été fournies.

Une note ultérieure donnera des précisions à ce sujet, permettant ainsi à tous, participants ou non, de se faire une idée assez exacte de la physionomie de notre Deuxième Ecole d'Été.

Nous donnerons également toutes les précisions nécessaires sur le programme du séjour. Disons dès à présent qu'il a été prévu plusieurs excursions ou voyages documentaires, constituant en même temps une intéressante tournée de propagande éspérantiste et sociale, et qu'une grande

fête terminera les vacances, avec gala éspérantiste, fête des provinces françaises, exposition de matériel, lâcher de ballons et défilé. Nous arrêtons là pour aujourd'hui notre service d'informations.

En ce qui concerne les cours, nous avons réussi à nous assurer tout de suite le concours de deux dévoués camarades qui assureront en collaboration avec nous la direction des cours aux commençants. Deux sections ont été prévues pour cette année : *progresintoj*, où figureront tous les camarades ayant suivi les cours de l'an dernier et continué leur étude au cours de la présente année, de même que les camarades qui ayant suivi par correspondance un cours élémentaire, sont en mesure de profiter du Cours supérieur. À côté, s'ouvrira une deuxième section, comprenant tous les participants n'ayant jamais fait d'Espéranto, ou n'ayant que des notions très superficielle de la langue internationale.

La participation aux cours est fixée à 15 francs. Indépendamment de cette somme, les participants devront acquitter le prix du manuel de travail correspondant à leur section.

Nous croyons utile de rappeler, avant de terminer, que nos cours sont ouverts, non seulement aux membres de l'Enseignement, mais encore à tous les camarades sans exception, fonctionnaires, membres de diverses administrations, travailleurs des diverses professions qui ont la possibilité de disposer de plusieurs semaines de congé pour se trouver parmi nous.

Dès maintenant, il importe de prendre les dispositions nécessaires pour le succès complet des diverses manifestations. Nous prions donc les camarades intéressés de vouloir bien nous demander, le plus tôt possible, les formulaires-questionnaires pour inscription au cours et les demandes de pension ou logement. Joindre timbre pour la réponse. Tous renseignements complémentaires seront fournis par la même occasion.

La Organiza Komitato rajtas esperi pri via fervoro kaj sperto, por ke la Dua Somera Esperanto-Universitato Proleta estu impona estu brila, estu efika por niaj celoj !

H. BOURGUIGNON.

Espéranto-Angulo

LERNEJA STRIKO EN GERMANA
SAAR-LIMREGIONO

Jus ĉe saarlana limo, tie kie unuaj montoj levigas ĉielen, estas situata vilaĝeto Uberlosheim ; estis jam ĉiam unu el la plej malriĉaj vilaĝoj de la Hunsrück-montaro. Ĝiaj enloĝantoj devis sin nutradi per penada laboro de korbplektiĝo. Malsato estis gasto en ĉiuj kabanoj. Nombro de enloĝantoj devis, enkovritaj en friponoj, travagadi la landon kaj sin nutradi per almozpeto.

Hitler akiris potencon. Ankaŭ la enloĝantoj de Uberlosheim ekaŭdis kaj donis al cirkaŭvagantaj Hiller-agentoj, iliajn kredemajn orelojn. La okuloj lumis ĝoje, nun mizera estos forigota.

Milionoĵ estis trompitaĵ kaj la espero je pliboniĝo estis anstataŭita per obslina rezisto. La Weimara respubliko kaj registaraj instancoj ne zorgis pri iliaj deziroj, « nacia registaro » ne ŝanĝis tion. Kontraŭe ! oni malpermesis al ili, la malsatantoj, ĉe la almozpeton. Infanoj kuris en lernejon kun ĉifonitaj vestoj kaj ŝuoj, kaj malsata stomako. En rajtigita indigno pri demagogio de Hitler kaj kompanio, enloĝantoj postulis, ke oni minimume liveru al infanoj ŝuojn kaj vestaron, kaj donu en lernejo manĝaĵon. Kion faris la naci-socialista administracio? Ĝi faris la saman, kion faris la alia administracio, ĝi ne prizorgis la postulojn kaj ne respondis. Sed tiam okazis io, kion naci-socialista administracio ne atendis, kaj kio pruvas, ke konfido al nacistoj ne nur estas ŝancelinta, sed tute malaperinta : ĉiuj infanoj ne venis en la lernejon. Lerneja striko, kiu estas 100 %-a, jam daŭras longtempe. La administracio estis konfuza. Ĉiam direktis al pli altaj instancoj. Agado de « Uberlosheimanoj » ekigis granda diskuton en multaj vilaĝoj. Ĉiuj laboristoj kaj kampuloj konsentas ilin.

Ĉiuj laboristoj kaj kampuloj konsentas ilin. En ĉiuj vilaĝoj kreskas indigno kontraŭ la regantoj de la

tria regno. Brunĉemizaj taĉmentoĵ jam ribelas en Hunsrück.

Ankoraŭ tio estas subieraj ribeloj. Sed ĉi faro de bravaj Uberlosheimanoj estas sendubaj signoj, ke ne nur restas ribelaj paroloj, sed la ega indigno kontraŭ trompo de la ŝancelario ŝanĝigas en aktivan batalon. Nature silentas pri tio la faŝista registaro. Ĝi ne skribas pri tio, ke en la limurbojn de Saarlando venas malsatantoj el Hunsrück por kapti hundojn por sin nutri ! Eble prosperas naci-socialistaj bonzoj subpremi strikon per teroraĵ aŭ mensogaĵ promesoj. Sed ne prosperas al ili, forigi indignon kaj mal saton de la popolo de Hubrück-montaro.

EN LA BULGARAJ LERNEJOJ

Nek unu momenton ĉesis protestoj en la gazetaro, kontraŭ la politiko de obskurantismo, kian la bulgara registaro faras. La problemo pri la taksoj estas en la centuro de bataloj. En sia bazo ĝi havas klasan karakteron. Por havi pli precizajn kaj senperajn informojn pri la kaŭzoj naskantaj la indignon kaj protesti-ondon inter lernantoj, mi turnis min al lernantino de gimnazio kiu rakontis jenon :

En sia plimulto, gelernantoj en ĉiuj lernejoj estas filoj de proletfamilioj. Pro plialtigo de la taksoj ĉijare multaj ne povis daŭrigi la lernadon. Aliaj kiuĵ pagis nur parton de ĝi estas avertitaj finpaci. En mala okazo sekvas eksigo. Krom ĉi takso (1560 levoj) ĉi lernanto ĉijare, laŭ arango de la ministri devas krom pagi 10 lev. por asekuras. En ĉi momento de furiozanta ekonomia krizo, kiam multaj apenaŭ povas akiri la sekan panpecon, venas ankoraŭ pei nova ŝarĝo. Ne ĉiuj pagas ĝin. Lakeajindividoj, instruistoj faŝistoj en siaj klopodoj plenumi ordonojn de siaj mastroj, permesas al si brutecan konduton al la infanoj en la kolekti-procedo de ĉi asekursumoj. Pli alta instanco prisilentis la faktojn kaj ne sankciis la subulojn. Kion do ? Ĉi eblas esperi kontraŭon ? Nur en proleta socialista sociordo, infanoj ricevos eblecon studi l'bere kaj senzorge en lernejoj sovettipaj. Nun balato necesas !

(La informojn ni eltiris de « Torè de l'Edukistoj »).

LE CINÉMA

UN CONGRÈS INTERNATIONAL du Cinéma d'éducation et d'Enseignement

Il se tiendra à Rome dans la deuxième quinzaine d'avril sous les auspices de l'Institut International du Cinéma Educateur et réunira « les représentants officiels des administrations et des institutions intéressées des différents pays ».

Le N° de décembre de la Revue Internationale du Cinéma Educateur contient un certain nombre de rapports préparatoires aux discussions de ce Congrès.

De ces documents, dont quelques-uns sont d'une précision et d'une valeur remarquables nous allons tirer un aperçu de ce que seront les discussions du Congrès, pour ce qui concerne l'école primaire.

1° Les appareils de projection de format Standard sont de plus en plus abandonnés : prix, difficulté de maniement, impossibilité pratique d'avoir de bons films éducatifs, pellicules inflammables.

2° L'emploi du format réduit est entaché d'une sorte de péché originel. Les appareils employés pour la projection furent, au début, soit des jouets (Pathé-Baby), soit des appareils pour amateurs adultes (Ciné-Kodak). Ce sont les éducateurs qui, ne trouvant pas d'autres appareils pratiques sur le marché les ont adoptés.

Les films édités par les maisons intéressées souffrent étrangement de cette origine. De plus, malgré quelques efforts conciliateurs sur le plan international, il n'y a pas possibilité de s'entendre pour l'adoption généralisée d'un format unique de film réduit.

3° *La pédagogie du film* : Tout est à construire encore dans ce domaine et nous trouvons dans les divers rapports de nombreuses contradictions nées de ce que l'éducation elle-même n'est pas en possession d'une technique sûre et efficace.

On a beaucoup tâtonné par le passé :

a) Le cinéma a été pendant longtemps considéré comme un simple amusement. D'où utilisation de films sans aucune valeur éducative, projetés à l'origine dans des salles de théâtre. L'essentiel étant, semble-t-il, de susciter le rire, sans égard pour l'influence démoralisante de certaines scènes.

On commence à comprendre les graves dangers des projections cinématographiques commerciales et cette pratique est pour ainsi dire totalement condamnée.

b) Réaction inverse : Quand les pédagogues ont eu à s'occuper du cinéma, ils ont poussé à l'emploi de films exclusivement didactiques. Cette tendance nous a valu les plus mauvais films scolaires que nous possédions : leçons filmées imitées dans leur ensemble des leçons faites par les maîtres — tendance à remplacer tout simplement le verbiage scolaire, et parfois même des débuts d'activité, par la projection animée. Le film était mis totalement au service de la technique traditionnelle.

c) *Le film rompt ces cadres formels*. — Les uns parlent de le substituer presque totalement à l'éducateur pour de nombreux enseignements; d'autres voient la nécessité de n'employer le film que comme adjutant scolaire.

d) Mais dans quelle mesure le film sera-t-il adjuvant scolaire ; dans quelle mesure servira-t-il à l'éducation, à l'acquisition ; suivra-t-il servilement les programmes officiels ; quand et comment s'en éloignera-t-il ? Qui établira les scénarios, qui réalisera ; jusqu'à quel point les nécessités actuelles de l'éducation influenceront-elles la future pédagogie du disque ?

Autant de questions auxquelles la pédagogie traditionnelle ne saurait répondre que contradictoirement dans les divers pays.

Nous seuls, avec notre technique sérieusement fondée psychologiquement, serions en mesure d'apporter des solutions définitives dans leur esprit.

Nous ne négligeons ni le côté éducatif ni le côté instructif de notre tâche, mais nous avons pour ainsi dire changé les normes de l'action éducative. Notre rôle n'est pas d'éduquer systématiquement ni même d'instruire. Nous puisons à la source même de la vie et de l'enthousiasme enfantins les directives pour notre travail. Nous accordons une place primordiale à la stimulation de cette curiosité, de cet élan vital sans lesquels les interventions extérieures les plus génialement ordonnées resteraient inefficaces.

Première qualité à demander au film d'enseignement : qu'il stimule cette vie, cette curiosité. Toute bande qui vient renforcer ce courant créateur vaut de pénétrer à l'école. Les meilleurs films dans ce sens seraient sans doute les grandes réalisations des artistes qui ont su toucher l'âme et la faire vibrer.

Au point de vue instructif sur quoi se baser, quelles directives suivre ? C'est actuellement l'anarchie la plus complète et cela nous vaut, à côté de quelques rares films précieux, une masse d'autres que nous écarterions immédiatement s'il nous était possible de les remplacer.

La solution serait bien plus facile à trouver avec notre technique : Les intérêts enfantins nous ont été révélés par l'activité libre; nous connaissons les besoins éducatifs et il nous suffira de répondre aux demandes, aux désirs de nos élèves. Pas de leçons ; des documents vivants s'ajoutant à la vie éducatrice. Que le cinéma soit l'œil merveilleux qui voit pour nous là où nos organes ne peuvent point attendre ; mais qu'ils voient autant que possible selon des normes identiques, et harmoniques.

Le problème du film ne se sépare pas du problème du livre. Il le complète et il le déborde, en même temps, parce que n'importe quel instituteur, devenu insensible aux vices des manuels, comprend et sent les faiblesses du cinéma. Nous dirons, nous, que les films doivent répondre à nos besoins comme essaient de le faire nos brochures de la Bibliothèque de Travail, mais avec une puissance décuplée certes : *apporter des documents vivants au rythme normal de la vie pour satisfaire les besoins éducatifs tels qu'ils se sont révélés par les pratiques nouvelles du travail libre.*

Tant que l'adulte construira selon ses concepts à lui, avec les idées préconçues qu'il a sur la pensée enfantine et la vie scolaire, rien de définitif ne naîtra pour la pédagogie du disque.

4° *Projection fixe ou projection animée* : ce que nous venons de dire du film animé vaut également pour la projection fixe.

En raisonnant selon nos théories, la question ne nécessite pas de si longs développements : Toutes les fois que la projection animée satisfait davantage les besoins éducatifs des enfants, c'est elle qu'il faudrait préférer. Toutes les fois au contraire que le mouvement n'est pas indispensable, que la vue analytique doit primer, la projection fixe devrait être choisie.

Une éducation bien comprise devrait disposer conjointement de ces deux procédés d'enseignement qui ne se concurrencent point mais se complètent. Hélas ! la réalisation pratique seule vient compliquer le problème qui devient souvent celui-ci : étant donné que je ne puis acquérir les deux dispositifs ci-dessus lequel choisir. La réponse, on le comprend, est pédagogiquement impossible.

3° *Les problèmes de l'organisation.* — Trois solutions :

1° *Cinémathèques centrales*, comme naguère en France, créées pour un nombre important d'usagers. Il est impossible d'avoir les films demandés au moment voulu.

2° *Cinémathèques décentralisées*, ou créées pour un nombre réduit d'usagers (C.E.L.). C'est, on le sait, la solution qui est en train de prévaloir en France tant que la troisième solution, idéale, ne sera pas financièrement possible.

3° *Cinémathèques scolaires*, s'ajoutant à l'usage des cinémathèques décentralisées.

Il y a longtemps, on le sait, que nous prônons cette solution (valable également pour le disque). Impossible à réaliser avec du film standard, elle est par contre réalisable avec le format réduit, Pathé-Baby notamment.

6° Une question enfin que nul rapport n'effleure et pour la solution de laquelle nous avons depuis longtemps montré la voie : l'usage scolaire de la camera prise de vues, enregistrement de la vie même, du travail des enfants pour constituer les bases d'une cinémathèque scolaire, qui devient précieuse dans les cas d'échanges organisés entre classes. Nous l'avons noté maintes fois : de même que les textes d'enfants sont le plus précieux comme stimulateurs de la vie, les films tournés par les enfants eux-mêmes ont toujours un très grand succès. Si même leur valeur technique est très relative leur portée pédagogique est immense parce qu'ils sont parmi les plus puissants porteurs de vie que nous puissions trouver à l'école.

Les difficultés financières enrayent le développement de semblable expérience dans nos écoles populaires. Mais pour qui examine le problème dans l'absolu, cette possibilité créatrice devrait prendre une place d'honneur. ***

Par ces quelques critiques, par l'exposé succinct de ce que nous avons réaliisé, nous avons voulu montrer surtout comment le problème de la pédagogie du film gagnerait à être examiné sous l'angle de la pédagogie nouvelle fonctionnelle au lieu d'être subordonné au cadre étiqué de l'école traditionnelle. On ne met pas ainsi une aussi puissante technique de vie au service d'une scolastique moyennâgeuse. Il faut voir et créer hardiment, ou bien on échouera toujours lamentablement.

Qu'il nous soit permis enfin de souligner à quel point le capitalisme est responsable de la faillite de la pédagogie du disque : anarchie de la production d'appareils, commercialisation totale de la production du film d'enseignement, dans nos pays réactionnaires ; il sera impuissant à modérer la concurrence capitaliste nationale et internationale, base du régime ; il n'empêchera pas que se dressent toujours plus farouches entre les pays, les frontières infranchissables dont le but est justement de combattre les efforts d'internationalisation et de paix.

C. FREINET.

ACHETEZ UN PIC-UP

Nous informons les camarades possédant un appareil de T.S.F. muni d'une prise pour pick-up, que la Coopérative peut leur faire parvenir à titre d'essais et sans engagement de leur part, pour une durée de quinze jours, un coffret (tourne-disque, pik-up) électrique, vendu par notre service au prix net de 600 francs franco de port et d'emballage.

Mieux que tout réclame, un essai de notre matériel vous permettra de juger de sa qualité et de sa présentation, qui ne redoute aucune comparaison à prix égal.

GRANDES FACILITES DE PAIEMENT.

Pour demandes et conditions d'essais et de vente, s'adresser à :
GLEIZE, à Arsac (Gironde).

RADIO

Pour améliorer vos réceptions

Je m'adresse à tous les camarades qui, possédant un poste secteur, sont gênés dans leurs auditions par des parasites engendrés par le courant secteur qu'ils utilisent (ronflements, grésillements, etc....)

Le meilleur poste du monde donnera des auditions médiocres s'il n'est pas protégé par certains dispositifs contre un secteur « parasite et fantaisiste ».

On élimine les parasites du secteur de plusieurs façons plus ou moins efficaces selon les procédés et les appareils utilisés.

I. — LA PRISE DE TERRE : a) Ceux qui utilisent ordinairement les appareils de T.S.F. sans prise de terre peuvent, avant de faire une dépense quelconque au sujet d'appareils anti-parasites, essayer une bonne prise de terre sur leur poste. Ils pourront éliminer ainsi beaucoup de bruits parasites entendus dans le haut-parleur.

b) Ceux qui utilisent ordinairement leur appareil de T.S.F. avec une prise de terre peuvent essayer de la supprimer. Vous pouvez éliminer ainsi beaucoup de parasites également.

Ce que je vous explique là n'est pas une « bonne blague » car tout dépend du milieu, de la zone où vous utilisez votre appareil. Chez moi, aucun poste ne peut fonctionner avec une terre (j'ai un transformateur haute tension à 20 m.) ; chez un de mes amis qui habite à 500 mètres de mon logement, les mêmes appareils fonctionnent mieux avec une prise de terre qui évite radicalement les parasites du secteur.

En général, on admet qu'une bonne prise de terre évite beaucoup de parasites, mais n'oubliez pas qu'une bonne prise de terre peut vous en apporter également.

II. — APPAREILS PROTECTEURS ET ANTI-PARASITES. — Je reprends ici l'article de Fragnaud du N° 5, afin

de le compléter et de mettre définitivement cette question au point pour les besoins des camarades :

a) *Survolteur-dévolteur.* — Ainsi que l'a dit Fragnaud, cet appareil est destiné à régulariser les variations de tension du réseau. C'est avant tout un appareil de protection pour votre poste. Il est très probable que votre secteur est irrégulier, et vous vous en apercevrez en constatant les affaiblissements marqués de la lumière à certaines heures et à une reprise inquiétante du courant à d'autres moments.

Ces fluctuations du courant sont néfastes au bon fonctionnement et à la sécurité des appareils que vous utilisez.

Le survolteur dévolteur apporte le moyen de régulariser cette tension. Son maniement est très simple : un simple commutateur à tourner de gauche à droite ou de droite à gauche et vous augmenterez ou diminuerez la tension du secteur. Un voltmètre vous permet de contrôler constamment et de maintenir cette tension à sa juste valeur.

Au point de vue T.S.F., le survolteur dévolteur améliore les auditions car les postes sont étudiés pour fonctionner parfaitement sur un courant ayant une tension bien déterminée. Son rendement est lié à la stabilité de la tension qui l'alimente. Une tension inférieure déforme l'audition et en diminue l'ampleur ; c'est le cas qui se produit lorsqu'on est obligé de connecter le transformateur d'alimentation du poste par mesure de précaution, sur 240 v. alors que la prise normale est sur 220 v. Une tension supérieure, et c'est le cas le plus grave, fatigue les organes du poste et en particulier les lampes. (Il y a en effet des secteurs qui sont établis pour 220 v. et qui en réalité fournissent une tension de 160 volts).

b) *Filtres anti-parasites.* — Ces appareils sont destinés à lutter contre les parasites qui troublent les émissions radiophoniques. Les parasites sont d'origine atmosphérique ou industrielle. Les premiers étant de même natu-

re que les ondes à recevoir sont difficiles à supprimer et tout ce que l'on peut faire c'est les amortir le plus possible afin d'atténuer leurs craquements dans le haut parler.

Les parasites industriels ont des origines mieux établies : étincelles produites par des machines électriques, des moteurs, appareils médicaux, etc... Ces appareils émettent des ondes électro-magnétiques qui se propagent le long des conducteurs du réseau et viennent produire des perturbations plus ou moins fortes selon leur nature et la distance qui les sépare du poste récepteur. Ces parasites peuvent être supprimés complètement, en adaptant aussi près que possible de leur source un filtre approprié et convenablement placé. Le résultat et l'efficacité du filtre ne dépend pas dans ce cas du hasard et je maintiens qu'un bon appareil de filtrage approprié et bien placé arrêtera et supprimera complètement les parasites. Il n'y a qu'une ombre au tableau : c'est que les propriétaires d'appareils émetteurs de parasites ne possèdent pas tous encore des appareils de filtrage anti-parasites.

Mais nous avons encore une ressource qui consiste à disposer le filtre antiparasite avant l'entrée du courant du réseau dans notre appareil de T.S.F. Les résultats sont moins absolus que dans le cas précédent, mais l'amélioration est certaine et souvent on arrive à l'élimination totale des parasites.

La coopé met à la disposition de tous les camarades gênés par un secteur défectueux, un appareil réunissant dans un même boîtier de présentation élégante, un survolteur-dévolteur combiné avec un filtre anti-parasite. Le survolteur-dévolteur antiparasite que nous livrons est garanti 1 an comme tout notre matériel radio.

Il s'adapte à tous les postes de T.S.F. secteur dont il améliore sensiblement le rendement. D'un emploi très simple, il se branche par une simple prise de courant livrée avec l'appareil. Le survolteur-dévolteur antiparasite est indispensable à tous les camarades amateurs de bonne radio et soucieux de leurs intérêts.

Bien spécifier, lors de la commande,

de, la nature et la tension du secteur utilisé ; la puissance du poste utilisé ou sa marque et son n° de référence ; la gare qui vous dessert.

Renseignements et prix, chez :

Gleize, Arzac (Gironde)

N.B. N'ayant pas encore reçu le tarif ferme du constructeur, je ne puis actuellement donner le prix exact qui cependant sera compris entre 150 et 170 fr. au plus.

La Radiophonie Scolaire

La région du Sud-Est était dotée jusqu'à juillet dernier d'un émetteur : Bordeaux-Lafayette, qui avec le concours de l'A.R.C.A. organisait des heures de radiophonie scolaire. Tante Mie nous avait bien donné rendez-vous à octobre 1933, mais il a fallu se convaincre que nos heures scolaires ne reprenaient pas, ne reprendraient pas, pensions-nous même, avec pessimisme.

Grenoble faisait pour le Sud-Est un effort méritoire, mais qu'une grande partie de la France ne pouvait apprécier. D'autres Etats, relativement nombreux, parmi lesquels l'Angleterre, les E.U., l'Italie, cependant essayaient de mettre au point, d'accord avec leur mentalité et leur conception pédagogique, un système régulier d'émissions scolaires. Et nous avions la pénible impression que la France délaissait la question.

En réalité, l'Heure scolaire est momentanément suspendue, et non pas supprimée. Elle sera seulement reprise sur d'autres bases, les expériences précédentes n'ayant pas été aussi satisfaisantes qu'on l'attendait.

La question sera reprise sur un plan national, par le Comité de Coordination des programmes, pour organisation d'ensemble où la prééminence sera donnée au poste national Radio-Paris. Les émissions scolaires régionales ne feront que compléter sur le plan local les émissions du Poste National.

Ce n'est donc qu'une question de temps.

Mais voilà, c'est pour l'instant une question de temps, et j'ai un peu peur de comprendre.

M. LALLEMAND.

— Commandez **PETIT PAYSAN**. —
Un exemplaire de luxe : 3 francs.

PHONO

Réorganisation de la Discothèque sur des bases vraiment circulantes

Voilà deux ans que, les premiers en France, nous avons audacieusement créé une *Discothèque circulante*. Trente à cinquante camarades, répartis dans tous les départements ont usé de ses services et s'en sont déclaré entièrement satisfaits. Ce faisant, nous avons réalisé en même temps la meilleure des propagandes en faveur de l'emploi pédagogique du Disque. Il y a trois ans, Poulaille nous disait : « Créez le besoin du disque, et les éditeurs se lanceront alors dans la production que vous désirez ».

Nous avons créé ce besoin, et, en effet, un certain nombre d'éditions de disques intéressants ont vu le jour ; d'autres se préparent. Nous n'avons pas la prétention d'affirmer que nous avons à nous seuls créé le courant ; nous nous contentons de faire remarquer que nos réalisations ont plus fait en sa faveur que les meilleurs discours ou les écrits les plus convainquants. ***

Cette expérience de deux ans en fait de cinémathèque nous permet quelques constatations susceptibles d'influencer notre réorganisation.

a) Le choix de disques a, dans l'ensemble, donné satisfaction ; nous l'améliorerons encore incessamment par adjonction de disques nouveaux et élimination des numéros jugés indésirables ou sans aucune valeur pédagogique.

b) Pour donner son plein rendement, le disque doit être accompagné de sa fiche documentaire.

— Depuis un an, quelques-uns de nos disques circulent avec leur fiche polycopiée.

— Quelques éditions nouvelles sont livrées accompagnées du texte, parfois de la musique, ou même d'indications pédagogiques (disques Pastel).

— Nous avons édité dans notre F.S.C. quelques fiches accompagnant les disques.

— Nous sommes en train de préparer des fiches pour chaque face de disques et nous ferons plus directement appel aux éditeurs et aux usagers pour la mise au point définitive de cet énorme travail susceptible de décupler le rendement pédagogique des disques.

c) Le plus gros obstacle au service est la cherté des transports. Les disques, en effet, ne peuvent circuler que par chemin de fer. Les frais de port pour un colis s'élèvent donc toujours (aller retour) à une dizaine de francs, *deux fois plus que le prix de location* d'ailleurs très bas.

L'expérience prouve que, dans ces conditions, seules seront réduites à user de la discothèque les écoles provisoirement démunies de disques. Pour les autres, depuis surtout que sortent d'intéressantes éditions à bas prix (Lutins, par exemple), il est préférable certes de s'orienter vers la constitution d'une petite discothèque personnelle qui sera complétée par les services coopératifs nouveaux.

d) Et pourtant les disques s'usent *beaucoup moins que les films*. Les plus gros risques proviennent de la manutention et des transports. Effectivement, si nous avons quelques disques cassés en cours de route ou par une chute malencontreuse, nous n'avons pas à constater ni rayage ni détérioration qui nous fasse redouter la location collective.

Ces observations nous permettent l'organisation nouvelle que voici :

Pour ce qui concerne la location de films, il est constaté que si deux ou trois usagers s'en servent successivement sans qu'une vérification sérieuse ait été faite au passage par les services intéressés, l'usure est considérable.

Pour les disques, au contraire, moins les voyages sont nombreux, moins l'usure est forte.

Nous sommes donc en train de constituer des équipes départementales ou interdépartementales de location coopérative de disques au sujet de laquelle les intéressés ont déjà reçu une circulaire.

Trois à cinq écoles s'entendent à ce sujet et nous envoient leurs préférences pour la location. Nous adressons à

chaque école, en même temps, un colis de disques. Après le délai normal de 15 jours de location, chaque école procédera à la réexpédition de ses disques. Mais cette réexpédition ne se fera pas à la Discothèque, mais bien à l'école indiquée par le roulement établi. Si cette école est assez rapprochée, cette expédition pourra peut-être se faire à tarif réduit et dans un délai très court.

Lorsque le roulement est terminée, les envois feront retour à Saint-Paul.

Pour un roulement entre 4 classes, au rythme normal de 5 disques par envoi, la dépense sera pour chaque classe intéressée : $5 \times 4 = 20$ fr. de location plus 4 réexpéditions à 5,70, soit 22 fr. 80, plus un aller et un retour St-Paul (11,40) répartis entre 4 classes, soit 2 fr. 85. Au total : 45 fr. 65 pour 40 faces de disques 25 cm. joués pendant 3 mois environ. Avec le système actuel, la dépense pour le même nombre de disques, au même rythme aurait été de 65 fr. 60.

Si les écoles sont groupées de telles sortes que certains envois de disques puissent être faits gratuitement ou à prix réduit, la dépense pourrait devenir presque insignifiante.

Nous demandons donc aux camarades que ce service intéresse de se faire connaître, de nous indiquer si possible des équipes intéressantes pour le roulement. Le nécessaire sera fait aussitôt.

Comme on le voit aussi, cette organisation est une sorte d'orientation graduelle vers la constitution d'une discothèque départementale, qui pourrait obtenir certains avantages locaux susceptibles de réduire considérablement les frais.

Nous encouragerons toujours la constitution de semblables organismes par :

— La location globale, pour des durées déterminées, de disques de notre fonds ;

— Des conditions spéciales pour les achats de matériel ;

— Des ristournes sur la vente des appareils et accessoires qui seraient faites par leur intermédiaire.

La discothèque, comme tous nos autres services n'a été créée que pour

répondre aux besoins des adhérents ; elle disparaîtra le jour où ces besoins seront satisfaits sans son secours : en attendant, elle adaptera toujours aux circonstances l'aide efficace qu'elle apporte à nos coopérateurs.

C. F.

Disques pour Enfants

Nous croyons utile de signaler que les *Grands Magasins de la Samaritaine*, à Paris, vendent une série de disques pour enfants, bien enregistrés et qui peuvent rendre de grands services dans les classes. Chaque disque double face comprend : 1° un chant ; 2° un orchestre solo d'instrument ou saynète. Le disque, 2 fr. 50.

En voici la liste :

- 5451. Savez-vous planter les choux ; Invitation à la valse.
- 3452. La Bonne aventure ; Le joyeux buveur.
- 5453. Quand tu sortiras, Biquette ; Princesse Scottisch.
- 5454. Au près de ma blonde ; Joyeux retour.
- 5455. As-tu vu la casquette ; Point du jour.
- 5456. A ma main droite j'ai un rosier ; Plaisir d'amour.
- 5457. Une poule sur un mur ; La Paloma.
- 5458. M. de la Palisse ; Guillaume Tell.
- 5459. Le Corbeau et le Renard ; Le Pré aux Cleres.
- 5460. La Cigale et la Fourmi ; Variations pour piston.
- 5461. Parade à la foire aux Pins d'épices ; Rondes enfantines.
- 5462. Au cirque ; Titine aime Fotor.
- 5463. Une scène de Guignol ; Scottischinette.
- 5464. Une révolte à la ferme ; Trompes de chasse.
- 5465. L'Ecole des clairons ; Le chant du départ.

Les 15 disques sont livrés séparément. L'ensemble, vendu dans une jolie malette, est portée sur le catalogue.

Nous signalons ces disques parce que nous croyons rendre ainsi service à nos camarades. Mais notre note n'a rien de la réclame. Mieux, la *Samaritaine* ne consentant aucune remise, nous ne pouvons pas livrer ces disques. Nous prions les camarades de s'adresser directement à la Maison.

C. F.

Notre nouveau portatif C. E. L.



Dimensions. — Longueur : 42 cm. ;
largeur : 32 cm. ; hauteur : 18 cm.

Poids net : 6 kg., 250

Cet appareil peut rivaliser facilement avec les appareils de grandes marques le double plus cher.

La musicalité est tout à fait remarquable, elle est due au pavillon spécial en matière moulée.

C'est le vrai phonographe du vrai discophile.

350 francs franco de port et d'emballage.

Nous pouvons livrer notre ancien modèle C.E.L. à 440 fr. qui est légèrement plus puissant que celui-ci.

Ecrire : PAGÈS, St-Nazaire (P.-O.).

Voici le nouveau portatif C.E.L.

noir

Présentation grand luxe, gainerie fine avec filets, coins à gros arrondis, planchette du moteur et de la pochette à disques en acajou verni au tampon, velours dans le couvercle, plateau velours serti, boîte à aiguilles de coin, frein automatique. Très bon moteur à vis sans fin, très bon diaphragme métallique, poignée plate à ressort, **pavillon intérieur en matière moulée**, sans aucune vibration donnant une très grande puissance et une qualité inconnue dans cette catégorie d'appareils.

Devis pour l'installation d'un Phonographe à l'École

Un phonographe C.E.L.	350 »
Une boîte aiguilles variées	10 »
Un bichon	7 »
Une série pygmée-disques	30 »
Un grand disque	15 »
Total	412 »

Payable en 2 ou 3 mensualités.

Ecrire : Pagès - St-Nazaire (Pyr.-Or.)

Fichier Scolaire Coopératif

500 fiches sur papier	30 fr.
500 — carton	70 fr.

Livrables immédiatement.

(Indiquer la gare)

COMMANDEZ

L'Initiateur Camescasse

Franco **65 fr.**

Pour un Naturisme Prolétarien

La Théorie des Globules blancs

Nous donnons aujourd'hui la suite de l'étude commencée dans notre numéro précédent qui en était une sorte de préface. Voici maintenant la nouvelle et importante théorie des globules blancs.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs de la lire attentivement et de ne pas en sous-estimer la portée parce que la Faculté ne l'a point encore retenue et qu'elle lui oppose d'autres théories sans fondement scientifique indubitable.

Cette théorie des globules blancs constitue la base de toutes les réformes naturistes et c'est par elle seulement qu'on peut enfin expliquer rationnellement les phénomènes physiologiques et pathologiques de notre corps. La compréhension totale de cette théorie rendra lumineuse la logique de la technique Vrocho et évitera à notre camarade de répondre sans cesse à des questions de détail dont cette théorie fait découvrir la réponse.

Voici sommairement en quoi consiste cette nouvelle et surprenante théorie émise par le Docteur Thomas Powell :

1) Les *globules blancs*, autrement dits les *Leucocytes*, ne sont que des matières morbides, dépourvues de toute vitalité, de vrais *cadavres*. Ils proviennent de la partie de nos aliments qui n'est pas assimilée et dont le sang se charge perpétuellement d'autant plus que les éliminations surtout intestinales sont peu actives. Le sang s'en débarrasse ensuite par certains organes (poumons, glandes sudoripares, reins) qui les expulsent par les sorties naturelles (nez, pores, vessie). Mais souvent lorsque le corps par suite, notamment, de surmenage, perd en partie de sa résistance et permet la surabondance des leucocytes, le déchargement en question s'opère defectueusement, anormalement ; une quantité plus ou moins grande reste alors dans le corps et se loge dans les interstices des tissus.

Néanmoins la place pour ces intrus n'est pas illimitée. La tension des parties molles de l'organisme étant complète ne permet plus de continuer le bouchage, l'engorgement, la congestion, la pléthode. Fatalement et tant que la manière de vivre et surtout de s'alimenter continue à être defectueuse, des sorties artificielles supplémentaires, « sorties en cas de danger » commencent à se créer, principalement sur la peau, se manifestant par des éruptions cutanées bien connues, depuis le simple bouton jusqu'à la lèpre par exemple.

Les leucocytes sont en somme le trop-plein des matières fécales qui au lieu de rester dans l'intestin avec le chyme, passe dans le sang.

2) Le nombre et la nocivité des leucocytes sont donc en rapport direct avec la quantité et la qualité des aliments que nous ingérons. L'albumine exagérée, soit animale (viande, poissons, œufs, fromage) soit même végétale (légumineuses, fruits oléagineux) prise en quantité usuelle qu'on croit modérée, produit des leucocytes en masse, dont la nocivité varie suivant l'origine de l'albumine ; intense quand celle-ci est d'origine animale ; moins intense si elle provient des légumineuses et peu important si les leucocytes naissent des fruits oléagineux.

Après l'albumine c'est l'amidon qui nous fournit des leucocytes, mais leur nocivité n'est pas très intense.

La formation et la coagulation des leucocytes sont en outre favorisées par d'autres éléments encore, tel que l'alcool, le café, etc. et surtout les médicaments. On peut incriminer aussi le sel de cuisine dont le rôle néfaste dans notre organisme est déjà connu notamment par la constipation qui n'est autre qu'un ralentissement de la transformation normale du bol alimentaire. D'où il résulte une rétention des matières fécales qui entraîne à son tour une augmentation des matières leucocytaires.

3° Les globules blancs sont abondants pendant la digestion surtout après des repas copieux, tandis que leur nombre baisse considérablement au fur et à mesure que le tube digestif se vide. Ils sont toujours moins nombreux après des repas végétariens et presque absents en état de jeûne. Cela explique pourquoi le chirurgien avant et après les opérations plus ou moins importantes, ordonne, en général, presque le jeûne, ce qui empêche (peut-être à son insu) la production des leucocytes (cadavres blancs) et prévient ainsi les issues fâcheuses de son action.

4) Comme il est certain que les leucocytes et les matières fécales ont la même origine, il s'en suit qu'il y a corrélation entre la quantité et la nocivité des uns et des autres.

5) Les leucocytes ne sont pas nos policiers et nos protecteurs contre l'envahissement et les attaques des microbes. C'est justement le contraire qui arrive. Ils sont la nourriture la plus délicieuse de ces microbes, comme les matières organiques abandonnées dans les villages et agglomérations mal tenus constituent l'aliment favori des mouches. Comme les vergers de mes voisins d'enfance étaient pour moi les lieux les plus séduisants, tant que je sentais le parfum de leurs fruits.

6) Ils ne sont pas nos histoplastes (constructeurs de tissus) puisque la formation des nouveaux tissus est favorisée presque toujours en leur absence par le jeûne. D'ailleurs nombreux sont les exemples d'animaux qui refusent dans la plupart des cas complètement la nourriture, jusqu'au moment où ils se sentent guéris de leur mal, blessures, etc...

7) Le pus qui s'accumule ordinairement aux plaies et ulcères n'est pas un amas de globules blancs *tombés dans la bataille* entreprise contre les microbes, mais il s'agit déjà de cadavres dégénérés, arrivés au dernier stade de leur décomposition et putréfaction et dont le corps veut se débarrasser.

8) Les leucocytes ont échappé jusqu'aujourd'hui à la révélation de leur nature vraie, vu leur forme, fallacieusement semblable à celle de la cellule authentique, forme qu'ils prennent en traversant le tissu vivant, à l'instar du plomb qui traverse le crible.

9) Lorsqu'une maladie éclate ce ne sont pas les microbes qui provoquent la fièvre et les diverses autres manifestations, mais ce sont les leucocytes qui en sont la cause initiale. Ils n'agissent pas en ce cas en raison de leur multiplication, mais par suite de leur décomposition et élimination intense par voie naturelle et parfois aussi artificielle (boutons, furoncles, vomissements, etc.) suivant les circonstances. Les ptomaines et les divers acides parmi lesquels l'acide urique est le plus connu et le plus redoutable, sont des produits toxiques résultant de la décomposition des leucocytes.

10) Les vraies cellules se différencient bien distinctement des fausses ou leucocytes : A) Les cellules vivantes ont une forme, un emplacement et une mobilité étroitement imposée par l'organisme vivant qu'elles constituent ; alors que les leucocytes ont une certaine indépendance de forme et de mobilité par rapport à l'organisme, dans lequel ils vivent en quelques sorte en étrangers et en parasites. Ils sont amorphes, alors que les cellules vivantes ont une forme définie qui dérive de la sphère ou du cylindre. B) Leur multiplication ne s'opère pas suivant les mêmes processus, ni les mêmes lois. Les cellules vivantes se multiplient par dichotomie (dissection), chaque cellule vivante créant notamment par sissiparité, deux cellules filles. Les leucocytes foisonnent, au contraire, par création en quelque sorte autonome, sans liaison avec le nombre des leucocytes préexistants.

11) La classification des globules blancs en trois catégories : les géants, les moyens et les microscopiques, est aussi sans valeur, puisque la masse morbide change sans cesse de volume et de place. L'embaras et l'impasse où

se trouvent aujourd'hui les investigations des laboratoires est sur ce point, net, tangible.

On s'étonne que les globules géants, malgré leur volume et par conséquent leur force, soient si paresseux, si timides aux attaques des microbes, moins vigilants et plus fragiles que les globules microscopiques, dont l'agressivité contre les envahisseurs est inimaginable ».

Thomas Powell, par une logique très simple, nous fait sortir de ce chaos en nous aidant à mieux expliquer les phénomènes qui se déroulent en pareil cas.

La science accepte que dans une épidémie par exemple, sont attaquées en général les personnes, dont l'organisme est faible, « prédisposé ». Mais jusqu'à présent ce terme est resté vague, sans qu'on arrive à le définir d'une manière précise, irréfutable.

Ce sont les *globules blancs*, nous dit Powell, qui font de nous un terrain propice à l'éclosion des microbes et à leur pullulation ; donc ce sont eux la cause principale de cette « prédisposition », de cette « diathèse ».

Quand les leucocytes sont grands, géants, c'est que les masses morbides sont plus abondantes, plus compactes et plus dures, par conséquent plus résistantes à l'entraînement du courant sanguin et plus réfractaire aussi aux attaques dissolvantes et destructives des microbes.

Au contraire, les leucocytes microscopiques et en partie les « moyens » sont la masse morbide la moins dure, la plus facile à être démembrée, décomposée et dévorée par les microbes.

Il se passe donc le contraire de ce que l'on croit officiellement, c'est-à-dire que ce sont les microbes qui jouent le rôle de nettoyeurs et que les leucocytes constituent la masse à supprimer, qui sera dévorée si elle n'est pas éliminée spontanément.

Pour l'organisme, aussi bien les leucocytes que les microbes, sont des intrus indésirables. Il se débarrasse des uns et des autres de la même façon, en mettant en action la vitalité de ses *globules rouges*, la source unique de contraction et de remplacement de nos cellules, les constituants de notre vie.

Quant aux épidémies, c'est un tort de les envisager comme les génératrices uniques des manifestations pathogènes. Au contraire, elles sont des tendances thérapeutiques naturelles, quoique quelquefois exagérées et mortelles, qui nous débarrassent des globules blancs, et, manifestant une autre forme de la nocivité de ces globules, préviennent le danger que fait courir à l'organisme la « *Leucémie* ». Cette dernière étant l'intoxication générale de notre organisme, mécaniquement par l'engorgement et chimiquement par le ptomaine (poison excessivement drastique) émané de ces cadavres blancs.

Le rôle des microbes dans cette turbulence est semblable à celui des étincelles : ils amorcent les combustions des déchets et leur élimination (inflammation, fièvre, éruptions cutanées, etc.) — à l'instar du feu qui éclate dans la forêt pour consumer ses débris, c'est-à-dire les feuilles sèches et fanées, les arbres déracinés et les branches détachées de leurs troncs, déjà secs, et qui ne font plus partie de la vie.

On peut même comprendre pourquoi les grands intoxiqués restent souvent intacts pendant les épidémies. C'est parce que leur corps ne contient qu'une minime proportion de cellules vivantes, les plus efficacement vulnérables aux nocivités de l'épidémie. La virulence des processus morbides épidémiques s'épuise donc en quelque sorte dans la grande quantité de leucocytes où leur atteinte est moins perceptible. L'épidémie s'y amorce, mais elle n'acquiert toute sa virulence et tout son danger que si elle gagne ensuite les tissus sains qui sont les organes et le siège de la vie. Quand ces tissus sont rares et noyés dans un amas de déchets putréfiés à l'excès, il peut se faire qu'ils restent à l'abri de la transformation épidémique (érupti-

ve et violente) qui restent alors localisée aux tissus morts est presque inoffensive.

Que les intoxiqués ne se croient pas cependant à l'abri de tout danger épidémique, car il leur arrive aussi d'être atteints, et dans ce cas le risque du danger de mort rapide, surtout par suffocation est probable, par suite de l'obstruction que la masse des déchets exerce sur les sorties naturelles, notamment sur les voies respiratoires.

(à suivre).

B. VROCHO.

AVIS. — Vrocho est en train de préparer un questionnaire d'Hygiène qui servira d'abord à rappeler à chacun ses devoirs envers son corps durant les vingt-quatre heures de la journée pour ce qui touche aux points essentiels de la vie physique. Ce questionnaire, rempli par les correspondants qui demandent des conseils à Vrocho permettra à celui-ci de déceler moins difficilement la racine du mal individuel pour lequel on le consulte.

Ce questionnaire paraîtra sans doute dans le prochain numéro de l' E. P. Les camarades qui ont déjà écrit à Vrocho sont priés de patienter jusqu'à cette parution.

Sudations et Réactions (Vaso-dilatation et Vaso-constriction)

Dans « Cultiver l'Énergie », Ad. Ferrière indique l'utilisation méthodique que fait Vrocho de la sudation suivie de réaction par bain général, et de dérivation par bain de tronc, — technique délicate, qui ne donne vraiment son plein effet qu'à l'Institut Vrocho, sous la surveillance et grâce à l'expérience du professeur lui-même.

Nous poursuivons cependant une besogne difficile de vulgarisation ; notre but est d'aider pratiquement les camarades qui désirent améliorer leur santé par les méthodes naturistes — et la sudation suivie de réaction est une des thérapeutiques les plus précieuses.

Nous ne voulons cependant point nous engager trop gravement ni donner à nos camarades de faux espoirs générateurs de pénibles désillusions. Par sa technique, Vrocho peut, dans un laps de temps plus ou moins long, remonter n'importe quel malade, souffrant de n'importe quelle maladie, à condition que le corps de ce malade n'ait pas été exagérément usé par une alimentation malsaine doublée d'une thérapeutique intoxicante au plus haut point, à condition qu'il y ait encore du ressort et de la vie. Mais nous devons bien préciser que ces cas extrêmes ne peuvent se soigner par cette technique qu'à l'Institut Vrocho. Nous ne conseillons pas, par exemple, à un tuberculeux d'acheter un appareil à sudation et de se mettre ainsi, de but en blanc, aux réactions. Quelques erreurs techniques commises pourraient lui être fatales.

Nos conseils ne peuvent valoir que pour les camarades qui peuvent se dire couramment « non malades » c'est-à-dire qui, tout en souffrant de symptômes dont ils n'ignorent peut-être pas la gravité, trouvent dans leurs organes une résistance suffisante pour continuer leur vie et leur travail.

Pour ceux-là, cependant, penser aux sudations suppose qu'ils sont fermement décidés à venir au régime naturiste intégral, qu'ils ont déjà abandonné la viande, qu'ils suppriment graduellement tous les excitants : café, thé, vin ; qu'ils réapprennent à manger en mastiquant très longuement, et qu'ils se proposent de contrebalancer par les frictions, l'exercice physique, par les marches surtout, l'excès de sédentarisme que leur impose leur métier.

Pour ceux-là, nous pouvons alors donner quelques conseils techniques :

Nous avons déjà indiqué qu'un maison de Paris. *La sudation scientifique*, vend pour le prix de 350 fr, un appareil à sudation qui peut rendre de grands services : on s'assoit sur un escabeau, on se recouvre d'une grande pélerine feutrée et on place sous l'appareil un réchaud spécial à vapeur sur-vaporisée.

Notre camarade Boissel nous a de plus donné l'adresse d'un appareil similaire, marque Laircho, vendu par la revue l'Éducation Physique à 185 francs, qui nous paraît susceptible de rendre les mêmes services.

Ces appareils ont l'avantage de s'accrocher au mur, de se transporter facilement d'une pièce à l'autre : ils peuvent donc être employés dans n'importe quel logement, si étiqué soit-il. Ils n'ont qu'un inconvénient, grave, il est vrai : la lampe de chauffage est à hauteur des mollets. Les pieds sont donc moins chauffés que le reste du corps, ce qui dérange le cours normal de la circulation et tend malheureusement à congestionner la tête.

L'appareil idéal reste, pour ceux qui ont suffisamment de place, qui savent la fabriquer ou peuvent la faire monter, la caisse à sudation en bois dont Vrocho pourra éventuellement fournir les plans. Là, le chauffage se fait sous le corps ; tout le corps est très régulièrement chauffé.

Les vendeurs de ces appareils à sudation recommandent la simple sudation, qui est affaiblissante, qui laisse le corps las et risque d'aggraver votre santé. Il ne faut pas

oublier les principes Vrocho : la santé est un rythme ; tout est lutte dans la vie : attaque et défense, action et réaction. Il faut habituer le corps à répondre justement à l'attaque par la défense, à l'action par la réaction.

Le repos complet (en dehors du sommeil qui est imposé par la nature) est amoissant ; c'est la marche vers la mort. La température moyenne par les bains ou les douches produit le même effet. Mais la marche sans alternative de repos, la chaleur sans alternative de froid et vice-versa ont les mêmes dangers pour notre corps.

Pensez donc sans cesse à ce rythme : fatigue-repos ; chaud-froid, en veillant bien à ce que la fatigue ou le repos, le chaud et le froid ne soient jamais excessifs.

La sudation donc sera nécessairement suivie d'une réaction froide. Pour cela une grande bassine pour bain de tronc est nécessaire. Les baignoires du commerce peuvent servir éventuellement (on mettra une sorte de dossier en bois pour se reposer le tronc et on appuiera les pieds sur les rebords ou sur un petit banc accroché au bord de la baignoire).

L'eau doit être toujours à une température avoisinant 15 degrés. On peut donc tempérer légèrement l'eau du robinet en hiver, et mettre de la glace au contraire en été.

Voyons maintenant la technique elle-même.

Deux observations d'abord :

Pour subir une sudation, il faut naturellement être à jeun et avoir évacué normalement son intestin.

La sudation est contre-indiquée aux constipés opiniâtres qui doivent d'abord régulariser leur intestin par un régime approprié.

Pour un organisme plus ou moins vigoureux, voici ce que vous pouvez faire, sans risque :

La technique, au début du moins, change légèrement selon que vous employez un appareil de chauffage émettant de la vapeur d'eau, ou un appareil chauffant seulement l'air. Dans le premier cas, on peut pénétrer directement dans l'appareil. Dans le deuxième cas, entrer dans l'appareil pour se chauffer quelques minutes ; en ressortir dès qu'on a chaud ; se tremper le corps entier et rentrer à nouveau dans l'appareil. Ne pas oublier de se mouiller la tête avant de commencer la sudation.

Là, un point délicat. On nous demandera : combien de temps rester dans l'appareil à sudation ? Cela dépend des individus, des tempéraments, de la résistance. La sortie de l'appareil doit donc être terminée par l'état du patient. On sortira de l'appareil après séjour de 5-15 ou 20 minutes :

- Quand la figure devient rouge ;
- Quand la tête commence à s'alourdir ;
- Quand, dans certains cas, le cœur est au début d'une marche accélérée ;
- Dans tous les cas où une indisposition subite empêche de continuer : congestion subite, pâleur, défaillance.

Pendant tout le temps de la sudation se frotter le corps et notamment le bas-ventre avec les mains, de préférence avec un gant souple.

Sortir de l'appareil très rapidement (l'atmosphère ambiante doit être suffisamment chaude pour qu'on ne prenne pas froid à ce moment-là. Se plonger d'abord les pieds dans la baignoire (se mettre au besoin à genoux s'il s'agit d'un bassin 80 × 60 × 34) se plonger ensuite entièrement le reste du corps dans la baignoire pour la réaction nécessaire. Il s'agit là d'une simple plongée qui opère la réaction contre la chaleur de la sudation par resserrement du corps dilaté. Se mouiller la tête.

Rester ensuite étendu dans la baignoire, les pieds et la partie supérieure du corps hors de l'eau. Celle-ci attendra ainsi : en avant jusqu'à l'estomac et en arrière jusqu'à la nuque (la tête reposée sur un pose-tête). Pendant ce temps, si on sent le froid au haut du corps et aux pieds, les recouvrir d'un lainage. Pendant le bain de tronc, prendre une attitude relaxée et se frictionner le bas ventre avec un gant en caoutchouc ou en laine.

Combien de temps rester dans le bain ? Cela dépend encore des individus. Ceux qui sont forts ou entraînés, doués par conséquent d'une bonne chaleur animale, peuvent supporter un bain de tronc froid et plus prolongé. Pour les autres, plus sensibles, diminuer la durée du bain. En principe, la formation de la chair de poule dans le bain sera l'alarme de sortie. Durée approximative : de 1 à 3 minutes et même davantage.

Sortir du bain. Ici, distinguer :

1° En été ; se mettre au soleil et, aidé d'une deuxième personne, se frictionner vigoureusement tout le corps jusqu'à ce qu'on soit totalement dégrasé et desséché.

2° En hiver, on peut enlever avec une serviette l'excès d'eau, sans sécher complètement, et frictionner longuement soit dans une pièce chauffée, soit devant un bon feu, jusqu'à ce qu'on soit totalement sec. Attention de ne jamais prendre froid ni de se congestionner la tête qu'on peut mouiller de temps en temps. Au cas échéant, les pieds seront sur une planche, une natte, un tapis, etc... pour éviter un refroidissement rapide de cette partie.

Quand on est sec, deuxième série de gymnastique de Muller ou friction complète pendant 10-13 minutes et même davantage.

Voilà une séance complète de culture physique, qui ne doit pourtant pas être trop fatigante. Quand au rhabillage, il faut le faire sans retard de crainte de perte de calories (refroidissement) mais s'il fait chaud ce n'est pas indispensable. Pourtant, méfiez-vous du soleil direct sur la peau nue, il vaut mieux s'en abstenir pendant toute la journée.

Avis très important : Les débutants doivent être nécessairement assistés d'une deuxième personne, car il peut arriver que le patient soit pris d'un évanouissement plus ou moins grave. L'assistant saisira avec force le patient et le plongera dans la baignoire

froide et lui aspergera la tête d'eau froide. Le retour à l'état normal s'opère en quelques minutes.

Il se peut que vous ne soyez peut-être pas satisfaits de cette médication les premières fois ou les jours qui suivront l'opération (quoique les toutes premières sudations procurent en général un bien-être tout particulier). Mais par la suite, sudations et réactions remettront en mouvement les toxines depuis longtemps fixées. Un travail de désintoxication profonde se produira : d'anciennes douleurs se réveilleront ; si vous avez le foie fatigué, vous sentirez vos douleurs, si vous êtes arthritiques, vous sentirez la lassitude anormale. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps de ce traitement que vous en sentirez les bienfaits, qui certainement seront plus accentués si vous suivez tout le système régulièrement.

Il ne faut pas exagérer non plus le nombre de sudations : une ou deux par semaine selon les tempéraments.

Pour ceux qui ont tendance à la constipation ou qui sont devenus constipés du fait des sudations, Vrocho recommande la technique suivante : Le soir, dans le lit bien chaud avant de dormir et à une heure éloignée du dîner, d'ailleurs léger, appliquer des compresses à 4 plis d'eau glacée sur le ventre, du creux de l'épigaste jusqu'au bassin inclus. Laisser chaque compresse pendant 15 minutes, et renouveler une ou deux fois l'opération.

Manger des fruits émollients, pas de pâtes, pas d'riz, pas de pain blanc, pas de pommes de terre, même pas de pain du tout.

La réaction dans votre organisme peut parfois être si violente (surtout si vous êtes naturalistes depuis peu) que Vrocho lui-même conseille dans certains cas d'opérer progressivement, car voilà un autre usage merveilleux de la caisse à sudation :

Au lieu de faire une sudation complète, chauffez-vous jusqu'à la moiteur seulement, puis réaction complète et bain de tronc court ou simplement friction à l'eau froide et devant le feu ou dans la caisse chaude. C'est le cas aussi des gens qui ont la peur de l'eau froide.

Vous sentez un début de rhume : le matin, au saut du lit, chauffez-vous dans la caisse à sudation, faites une réaction froide suivie de friction et gymnastique, et, si nécessaire, recouchez-vous pendant 20 minutes bien au chaud.

Nous avons même pratiqué plusieurs fois ce genre de réaction sur notre fillette âgée de 4 ans et demi, lors d'un début de rhume : chaleur du lit, lever, chauffage dans l'appareil jusqu'à moiteur, friction à l'eau très froide jusqu'à ce que la peau soit sèche, recoucher dans le lit bien chaud pendant 20 minutes.

Elle avait un jour de l'irritation aux muqueuses, née d'une petite intoxication alimentaire sans doute. Une de ces réactions après chauffage l'en a débarrassée immédiatement.

En résumé, n'oubliez pas le rythme chaud-

froid ; fatigue-repos. Veillez à ne jamais être en contact avec un élément de réaction sans vous préparer à la lutte qui s'engage entre les calories de votre corps et cet élément. Si cet élément est le froid, il vous faut une bonne réserve de chaleur ; si c'est le chaud, il vous faut une bonne réfrigération.

Si vous craignez des erreurs au début, ne vous chauffez que jusqu'à la moiteur et recouchez-vous après la friction. Vous irez ensuite, progressivement, en été surtout, jusqu'à la sudation.

Tempérer l'eau pour les bains de réaction ou pour les frictions, et en été ajouter même de la glace si nécessaire. C'est là une question absolument individuelle ; à chacun de s'observer prudemment. En principe les réactions doivent être fortes mais de courte durée (5 secondes). Il n'en est pas de même pour le bain de tronc, qui est un bain de dérivation et qui s'applique longuement comme il est dit plus haut.

Veiller surtout à la rapidité dans le passage de la chaleur de la caisse à sudation au bain de réaction. Éviter les courants d'air dans la salle où l'on opère ; fermer portes et fenêtres, ménager surtout *calme et chaleur*.

Pour un organisme normal la sudation le matin n'empêche nullement de vaquer à ses occupations, en évitant cependant l'excès de fatigue.

Ces sudations bien administrées sont souveraines et vous aident merveilleusement à vous désintoxiquer. Les milliers de glandes sudoripares se mettent en action ; elles pompent les déchets du sang qu'elles éliminent.

Nous vous recommandons ces sudations à condition que vous vieilliez attentivement aux conseils que nous donnons et qui ne s'appliquent d'ailleurs qu'aux organismes relativement solides. *Pour les malades il faut nécessairement, pendant le début de cette vie nouvelle, la surveillance permanente d'une personne compétente.*

C. FREINET.

Ad. FERRIERE :

Cultiver l'Énergie

Prix : 6 francs. — Pour nos lecteurs : 5 fr. franco.

Tous les camarades qui s'intéressent à notre rubrique *naturaliste* doivent lire et répandre ce livre.

Pour votre classe !

Pour votre «home» !

5 vues géantes 24 x 30 et 5 panneaux en couleurs 25 x 60 (France et Afrique du Nord) franco : 10 fr. — 10 vues géantes et 10 panneaux, franco recommandés : 20 fr., 75

S'adresser : Jean Baylet, Marsaneix (Dordogne). - C.C.P. Bordeaux 74.67.

DOCUMENTATION INTERNATIONALE

Nous donnons, à notre rubrique de documentation Internationale, quelques articles de la plus haute importance pour la compréhension des nouvelles tendances pédagogiques soviétiques. C'est avec une sorte de satisfaction personnelle que nous publions ces documents qui sont une sorte de justification des critiques ou réserves que nous avons faites au cours de notre série d'articles.

On y verra d'une part comment le souci des dirigeants soviétiques reste celui de tous les pédagogues d'éducation nouvelle. Ils disent avec nous : « Sus au formalisme social, au dogmatisme politique, au verbalisme scolaire; allons franchement et totalement vers le monde du travail avec lequel doit s'établir une véritable liaison éducative ; mais donnons à l'éducation tout son sens et, par-delà l'écolier d'aujourd'hui voyons le constructeur communiste de demain ».

On appréciera d'autre part les nombreuses réserves sur l'emploi des manuels stables contenues dans l'article de V. Gmourman : Le manuel stable est une arme puissante pour la conquête du savoir. Ces réserves formulées avec tant de pénétrante insistance, les nombreux conseils donnés pour que les manuels ne servent pas à un enseignement formaliste sans liaison avec la vie, montrent la justesse de nos critiques contre l'emploi des manuels et la vérité de nos appréciations ci-dessus énoncées : « Nos camarades reviennent aux manuels comme à un pis-aller, comme à une nécessité de l'heure » pour la conquête nécessaire du savoir. Ce retour vers les manuels ne saurait en aucun cas être interprété comme une mesure politiquement réactionnaire, un désir délibéré d'orienter l'éducation vers le dogmatisme et l'asservissement.

Hélas ! les manuels sont par excellence les outils du bourrage capitaliste. Nous croyons que leur temps est révolu et qu'il faut marcher hardiment vers d'autres normes d'organisation scolaire du travail.

L'Enseignement des fondements des sciences comme l'un des plus importants éléments de l'éducation communiste

PAR V. GOURMAN

Analysant les tâches de l'école, au III^e Congrès des jeunesses communistes, Lénine disait : « Le communisme doit être la conclusion qui est inévitable du point de vue de l'instruction contemporaine » ; il a beaucoup de fois souligné la nécessité de s'assimiler « le total de connaissance dont le communiste lui-même est la conséquence ».

L'enseignement, l'étude des fondements des sciences ne sont pas considérés ici comme un processus extérieur ou parallèle à l'éducation, mais

comme l'un des chemins directs, comme une partie constitutive de l'éducation communiste. C'est la seule façon juste de poser la question.

L'école soviétique est la première école du monde réellement intéressée, pour l'exécution de ses tâches éducatives à armer les élèves de véritables connaissances scientifiques.

— Il faut que toute l'œuvre de l'éducation, de l'instruction, de l'enseignement de la jeunesse de nos jours converge vers la formation de la morale communiste dans son sein, disait Lénine dans le même discours.

Les « gauchistes » ont maintes fois cité ces paroles en faisant de leur mieux pour en altérer la subsistance. Voyez par exemple la brochure bien connue de Choulguin « sur l'éducation de la morale communiste ».

Dans cette brochure, Choulguin tire des conclusions d'une conversation

qu'il a eue avec le moniteur d'un détachement de pionniers. Choulguin s'indigne : « Les pionniers cherchent à qui mieux mieux à devenir les « meilleurs » élèves en oubliant qu'ils doivent être les premiers dans le travail social, les premiers à être conscients, et non, souvent, les premiers dans ce que veut en obtenir l'instituteur ». Ici, l'interprétation « gauchiste » des rapports entre l'éducation et l'enseignement apparaît dans toute sa nudité. On ramène l'éducation au travail social et l'enseignement « à ce que l'instituteur veut obtenir » ; on détache l'instituteur de l'éducation, on les oppose l'un à l'autre et finalement on cherche à nier l'instruction.

Cette rupture entre l'instruction et l'éducation, cette négation des tâches d'enseignement de l'école, constitue un trait bien caractéristique de la théorie bourgeoise de l'éducation libre sous son aspect le plus pur et conséquent.

On aurait tort de croire que cette rupture entre l'enseignement et l'éducation n'existe qu'en théorie. Sous des formes multiples elle subsiste encore dans la pratique du travail de notre école. Il n'est pas rare de voir un instituteur qui s'imagine que sa mission se borne à faire son cours et que l'éducation ne le concerne pas, que ce doit être le souci des organes de l'autonomie des écoliers, de l'organisation des pionniers, du maître principal de la classe, alors que la mission du professeur se réduit à enseigner.

Ce maître-là ne comprend pas qu'un enseignement dépouillé de son élément éducatif ne garde pas sa pleine valeur. Par exemple, si le professeur de géologie parle de la répartition des forces productrices dans notre pays, sans indiquer en même temps que le prolétariat de l'U.R.S.S. change la face du pays, modifie le cours des fleuves, déplace la civilisation du Sud au nord, etc., le professeur ne donne pas de connaissances de pleine valeur, dans sa matière.

Quand le physicien parlant de la loi de la conservation de la matière ne conduit pas les enfants à la conclusion que le monde n'a pas été créé, il ne leur donne pas la pleine connaissance de cette loi, dans toute son ampleur.

Quand le biologiste, parlant de la

théorie de l'évaluation, ne montre pas sa substance matérialiste, ne formule pas les conclusions finales qui découlent des sciences naturelles, il dépouille sa matière de sa portée instructive. On en dira autant du mathématicien, du professeur de chimie, etc.

Il ne faut pas supposer que l'étude de la physique, des mathématiques, de la chimie produit d'une façon pour ainsi dire automatique, spontanée, l'éducation communiste. Quelquefois l'instituteur expose le total des connaissances d'une façon tellement formelle qu'elles ne produisent pas l'effet éducatif nécessaire. Et encore plus souvent les éléments éducatifs ne sont pas mis à nu dans le contenu même de la matière étudiée ; ils lui sont mécaniquement juxtaposés, du dehors.

Il importe de montrer d'une façon plus complète et concrète dans la documentation qui contient des directives sur les méthodes d'enseignement, la substance éducative de chaque matière ; il faut généraliser l'expérience des meilleurs éducateurs qui savent, en enseignant, former chez les élèves la conception matérialiste du monde, l'attitude socialiste envers le travail, la pensée dialectique. Il faut en finir aussi avec une autre déformation qui se produit et qui est le principal danger à l'étape actuelle : la sous-estimation du travail social dans le système de l'éducation communiste à l'école.

Dans bien des écoles, nous observons que le travail social a baissé dans une certaine mesure. Ce sont les opportunistes de droite qui nient le rôle éducatif du travail social ; eux aussi détachent l'éducation de l'instruction en écartant le travail social, en supprimant la substance éducative des études. Cette année scolaire qui doit marquer un progrès décisif vers la liquidation du « défaut fondamental » de l'école, doit devenir d'autre part l'année d'un travail social de pleine valeur, subordonné aux buts de l'enseignement et de l'éducation. Il est bien entendu qu'il ne faut pas entendre cette subordination dans un sens par trop simpliste, en opposant les buts d'enseignement aux tâches de l'ensemble de l'éducation communiste.

« La lutte de classe continue et notre tâche consiste à lui subordonner tous les intérêts. Et nous subordon-

nons à cette tâche notre morale communiste », disait Lénine. La subordination du travail social productif aux buts d'enseignement et d'éducation ne contredit nullement à cette indication de Lénine et ne saurait lui être opposée. Bien au contraire il découle de cette indication, et il n'est possible que parce que les buts d'enseignement et d'éducation de notre école sont à leur tour les buts de classe du prolétariat qui construit la société sans classes.

L'interprétation vulgaire de la subordination du travail social aux buts d'enseignement et d'éducation s'observe aussi dans la pratique du travail scolaire. Ainsi, certains membres de l'enseignement considèrent le travail d'enseignement et le travail social comme deux processus parallèles et s'imaginent que toute la « subordination » se ramène à faire en sorte que le travail social ne gêne pas l'enseignement. Mais il importe de souligner que le travail social lui-même doit avoir une certaine valeur cognitive. Il ne faut pas oublier que la pratique sociale recèle la connaissance comme un facteur substantiel. Un travail social dépouillé de cet élément cognitif perd le plus souvent aussi, son importance éducative pour l'élève.

Ce serait une erreur de borner le travail éducatif uniquement à la formation d'une façon de voir communiste. L'éducation communiste c'est l'éducation de l'homme tout entier avec ses émotions, ses habitudes, sa conduite. L'éducation d'une attitude socialiste envers la propriété publique, le travail, les études, les camarades ; d'une attitude léniniste à l'égard de l'instituteur, d'un comportement d'homme vraiment cultivé dans la vie courante, c'est là une tâche très importante de l'école. En repoussant le « comme il faut », la « politesse » bourgeoise imprégnée de l'hypocrisie qui est le principal trait de la morale bourgeoise, nous n'avons nullement l'intention de substituer à la convenance bourgeoise l'incivilité ; nous ne tournons pas le dos à l'éducation de la véritable politesse, d'une véritable esprit d'homme cultivé.

Mais il arrive souvent de rencontrer

parmi nos écoliers la grossièreté, le manque de sollicitude envers les camarades, l'absence des habitudes élémentaires de vie en société, l'emploi d'un langage barbare.

Là encore, il faut que 1933-34 soit l'année d'une lutte énergique pour la culture et la discipline communiste. A cet effet, il faut hausser aussi à un niveau élevé, dans le système général de l'éducation communiste, l'éducation artistique. L'école doit cultiver l'intérêt, l'amour à l'égard de la science, de la technique, de l'art, l'amour de ce qui est beau dans la nature, dans la vie et dans l'art ; elle doit jeter les bases de la compréhension des œuvres du génie humain. Il est bien entendu que « l'éducation de la jeunesse communiste ne doit pas consister à lui offrir toute sorte de discours agréables et de règles sur la morale » (Lénine). — Le matériel de l'édification socialiste présente les plus grandes ressources au point de vue de sa force émotionnelle, de l'abondance des modèles de la vraie beauté du travail socialiste. Mais il faut savoir saisir ce matériel et s'en servir pour des fins éducatives. Or, il arrive souvent encore qu'on fait répéter aux enfants d'une façon fastidieuse, monotone, la définition de la M.T.S. (Stations de machines agricoles et de tracteurs), du sovkhose sans leur montrer ce que sont en réalité la M.T.S. et les sovkhoses. L'instituteur doit leur faire voir l'admirable tableau du gigantesque effort poursuivi par les sovkhoses et les M.T.S. qui changent tout le mode de vie du village. On ne doit pas se représenter l'éducation émotionnelle à la manière de l'impassible contemplation du « beau » en général, d'un esthétisme énervé.

En éduquant l'amour du beau il faut souligner en même temps la vérité de classe de l'art, la grande simplicité de l'expression succincte et la plus complète de ce qui est typique, substantiel, la sincérité comme prémisses nécessaires d'une création de pleine valeur. Ici, il y a un champ d'activité immense pour les maîtres de dessins, de littérature et de sociologie. Mais ces matières ne sont pas seules en cause. Tout l'enseignement, toute l'acti-

vité de l'école en commençant par son aménagement (en particulier, son aménagement esthétique) doivent éduquer un véritable esprit de culture.

L'éducation de la haine des exploités, de l'ignominie de l'ancien régime, des survivances repoussantes du monde ancien, doit consister dans l'éducation du mépris des traits odieux de l'héritage de l'ancienne inculture : relâchement, brutalité, travail négligé, etc... Les normes bourgeoises de la conduite n'étaient basées que sur la formule : « C'est interdit ». Ceci était « interdit » et cela, et encore autre chose à quoi il était « défendu de penser ». Mais il ne s'en suit pas qu'à l'école prolétarienne tout soit « permis » aux enfants. Il ne s'en suit pas non plus que toute coercition disparaisse et que seule la persuasion demeure.

Il faut qu'il y ait à l'école soviétique des normes déterminées de conduite (par exemple venir à l'école à l'heure exacte, observer l'ordre pendant les classes, prendre soin du matériel didactique et des livres d'études, etc.).

Mais ces normes sont exactement le contre-pied de l'ancien régime au point de vue de leurs buts, et d'ordre parce que ce sont les écoliers eux-mêmes qui luttent pour ce régime nouveau.

Cela ne supprime pas, mais suppose le rôle dirigeant du maître. On ne nie pas la coercition, on la conjugue avec la persuasion dont elle découle. Et la coercition se réalise d'autant plus facilement que la persuasion est organisée d'une façon plus juste, en s'imprégnant simplement d'éléments sociaux et pédagogiques. Ici le maître est puissamment secondé par l'écolier de choc, par le pionnier, par le self-gouvernement.

L'émulation socialiste qui comprend aussi l'entraide fraternelle, l'encouragement et la popularisation des meilleurs écoliers de choc (« oudarniks »), la mobilisation de l'opinion publique des écoliers contre le laisser-aller, la paresse, l'inculture, la brutalité, ce sont là les méthodes spécifiques de l'école soviétique.

(14-IX-Z-K-P.) V. GOURMAN

Le manuel stable est une puissante arme pour la conquête du savoir

PAR V. GOURMAN

Dans l'ancienne école, le manuel plus l'interprétation du manuel par le maître étaient presque la seule source du savoir. Cet état de choses ne peut et ne doit avoir lieu dans notre école. Mais il n'en résulte nullement une diminution du rôle du livre d'études.

L'augmentation de la place tenue par le travail manuel dans notre école, le renforcement de l'effort indépendant des élèves, n'abaissent pas, ils haussent sensiblement les exigences présentées au manuel et fortifient sa portée.

Le manuel acquiert dans le travail de l'éducateur un rôle qui offre des aspects multiples. En disant à l'élève de lire son manuel pour récapituler à la maison (ce qui doit être précédé d'explications préalables, d'indications sur les moyens d'élaborer ces matières, la simple indication « apprendre de telle à telle page » étant exclue) ; en se servant du manuel pour les travaux pratiques et en particulier pour les renseignements ; en exigeant l'élaboration de ce qu'on appelle le matériel d'entraînement ; le maître doit obtenir que les matières du manuel soient assimilées consciemment et solidement par les élèves. Le maître doit se servir aussi du manuel pour son propre cours. Autrement on risque d'avoir une rupture entre les matières exposées en classe et le contenu du manuel. Il faut que le maître enrichisse les matières du manuel, qu'il diversifie les exemples, qu'il mette à contribution des données locales, qu'il fasse usage d'illustrations complémentaires tirées de la vie et de la littérature ; et enfin ce qui est très important, qu'il fasse appel à l'expérience propre des élèves.

Ainsi donc, l'isolement du cours du maître par rapport au manuel et la reproduction pure et simple de celui-ci, ce sont là deux extrémités contre lesquelles il faut mettre en garde. Et il est encore moins admissible que

l'instituteur substitue à un exposé vivant fait par lui-même une simple lecture du manuel à haute-voix.

À l'école primaire et secondaire où les élèves ne font qu'apprendre à travailler d'une façon indépendante, la principale destination du manuel c'est de servir à une récapitulation systématique ; il doit servir à la consolidation, à l'élaboration par l'élève, à la maison, de ce qu'il aura appris en classe.

Le manuel donne toujours à l'élève la possibilité de récapituler en suivant un ordre consécutif systématique. Le maître doit exiger des élèves de s'assimiler solidement la logique et les matières de la discipline étudiée, en récapitulant ce qui a été appris. Mais il ne faut pas de borner à une récapitulation. Si l'on récapitule toujours suivant les mêmes corrélations et le même ordre consécutif on aboutit à ce que l'élève ne sait jamais partir que d'un seul et même point. Le maître doit recourir à la récapitulation des matières du point de vue de corollaires diverses, dans diverses applications, et dans des sens contraires. Le meilleur procédé de cette récapitulation consiste à souligner la similitude et la différence entre les matières nouvelles et celles élaborées antérieurement.

Dans certains cas et surtout là où prédominent les matières descriptives, illustratives, on pourra dire à l'élève de lire le manuel avant l'étude de ces matières en classe (il en sera ainsi par exemple pour la littérature et l'histoire). Cette lecture préliminaire doit avoir uniquement le caractère d'une prise de connaissance des matières, elle ne doit pas se substituer à l'élaboration à faire en classe.

Le caractère même de cette élaboration change sensiblement quand il y a un manuel. L'absence du manuel entraîne la prise de notes abondantes en classe, ce qui faisait pénétrer dans le cahier de l'élève toute sorte de fautes. Souvent l'élève après avoir pris une note fautive récapitulait les matières d'après ces notes fautes et retenait ainsi des connaissances fauses.

Le manuel donne la possibilité de diminuer très considérablement le nombre des notes prises en classe et facilite la lutte pour les bien tenus. En réduisant à un minimum les notes que doivent prendre les élèves, le maître doit d'autre part veiller à ce que ces notes soient impeccables. Il faut pour cela faire observer quelques exigences simples.

Quand on interroge les élèves sur les matières répétées d'après le manuel, il ne faut jamais perdre de vue la tendance de certains élèves à apprendre par cœur les formules du manuel, c'est-à-dire à retenir sans comprendre. C'est pourquoi il ne faut pas se contenter des réponses justes au point de vue formel ; il faut poser des questions supplémentaires s'il s'agit de questions compliquées. En particulier, il faut poser les questions partielles permettant de voir comment l'élève comprend divers mots, termes, indications, s'il sait tirer des conclusions des matières étudiées, etc...

En ce qui concerne un large travail basé sur le manuel en classe, il n'est nécessaire que si le manuel contient des exercices spéciaux pour le travail en classe, ou encore si le maître veut apprendre aux enfants à se servir du manuel. Pour l'essentiel, les matières contenues dans le manuel sont étudiées en classe au moyen de l'exposé fait par le maître, au cours des causeries et des expériences, et ensuite, elles servent à la récapitulation chez soi. Mais le pivot du travail indépendant gît dans l'exécution de divers exercices, travaux, tâches (on inventera des textes, des exemples, des problèmes, des narrations, devoirs, descriptions, compositions, exposés des données de l'observation et de l'expérience, solution des problèmes, etc.). Tous les travaux de cette espèce visent à susciter la manifestation de l'effort créateur et de l'habileté des élèves à surmonter d'une façon indépendante les difficultés, sont essentiellement nécessaires, et doivent être proposés aux élèves au fur et à mesure de l'assimilation des matières.

On peut dire, d'un certain point de vue, que la particularité essentielle de la véritable maîtrise pédagogique con-

siste précisément à conjuguer habilement les explications claires, simples et intéressantes du maître avec les travaux des élèves, des travaux substantiels, qui soient à la mesure de leurs forces et contribuent à leur développement.

Si l'exposé du maître est difficile et peu intelligible, les travaux indépendants que feront les élèves sur une telle base dépasseront leurs forces, leur seront difficiles. Mais alors même que les explications du maître sont excellentes si les élèves ne font pas un travail indépendant, leur attention s'émeousse, ils ont de la peine à comprendre, et tôt ou tard tombent dans la passivité.

Il en résulte que quand un maître est trop loquace, les enfants, loin d'apprendre à travailler d'une façon indépendante, n'apprennent même pas à écouter. Par contre, chez les maîtres qui craignent l'épouvantail des « connaissances toute prêtes » et laissent les enfants tout étudier par eux-mêmes, les élèves ne savent pas écouter et de plus ne savent pas travailler rationnellement.

Pour utiliser le manuel d'une façon complète et rationnelle, l'instituteur doit commercer par l'étudier à fond lui-même. En règle générale, les matières exposées dans le manuel sont bien connues du maître. C'est pourquoi il arrive souvent que le maître se borne à lire le manuel, à en prendre connaissance d'une façon générale. Mais ce n'est pas suffisant. Il faut qu'il réfléchisse attentivement aux matières du manuel, qu'il se mette à la place de l'élève qui aura à se servir de ce livre, il faut que le maître sache quels passages du manuel sont exposés d'une façon moins heureuse et claire et exige donc des éclaircissements préliminaires plus abondants ; ce qui y est dit en termes trop brefs, et où il faut fournir des renseignements complémentaires, quels mots et termes sont susceptibles de créer des difficultés pour les élèves, etc...

Une attention spéciale doit être accordée au choix de matières empruntées à la pratique de l'édification so-

cialiste, car le manuel étant stable, ne contient pas de documentation sur les événements courants.

Le manuel apporte de grands changements dans les méthodes de travail de l'école, il facilite sensiblement le difficile travail du maître. Mais on aurait tort de croire que par lui-même le manuel assurera l'assimilation consciente des fondements de la science par les élèves. L'efficacité de l'utilisation du manuel dépend de l'habileté pédagogique du maître. Celui-ci doit organiser son travail en conformité avec le manuel nouveau, apprendre aux enfants à en faire usage pour supprimer toute possibilité d'assimilation par cœur, d'assimilation formelle.

Z.K.P. 2/X.

LES NARDIGRAPHERS

NOUVEAU TARIF

Format utile 24 × 33 cm. :	475 francs.
— 35 × 45 cm. :	650 francs.
— 46 × 57 cm. :	980 francs.
Nardigraphe Export 24 × 33 :	325 fr.

(Livrés complets en ordre de marche).

Le fabricant nous annonce maintenant la mise en vente d'un *Nardigraphe semi-automatique*, à plus fort rendement et livré de deux façons :

Absolument complet à	850 »
Nu pour les clients	595 »

(La Coopérative consent sur ces prix une remise de 10 p. 100 port à notre charge).

GELINE C. E. L.

APPAREILS

N° 1. - Format 15 × 21	35 »
N° 2. - Format 18 × 26	50 »
N° 3. - Format 23 × 29	70 »
N° 4. - Format 26 × 36	85 »
N° 5. - Format 36 × 46	125 »

Toutes dimensions spéciales sur commande.

REMISE 20 % ; PORT A NOTRE CHARGE



Journaux et Revues

MANUEL GENERAL, 10 février.— P.-H. Gay à l'occasion d'une étude bien superficielle sur l'attention part à nouveau en guerre contre les pratiques de l'école active. Il est vrai que pour ce vieil universitaire toute pensée est scolastique. Il croit que les pédagogues novateurs font campagne pour cette attention mixte qui permet à l'élève de faire un travail manuel ou un travail écrit tout en suivant les explications du maître. Attention qu'il appelle alternante et à laquelle il préfère dans tous les cas l'attention volontaire de l'élève bras croisé peinant à écouter le maître.

Ce n'est ni l'une ni l'autre de ces attentions que nous tâchons d'atteindre parce que nous connaissons leur superficialité et leur impuissance. L'attention que nous cherchons à faire naître et à entretenir c'est cette attention fonctionnelle qui est comme une résultante de toutes les forces vitales de l'individu tendues pour atteindre au but désiré. Cette attention est considérablement plus profonde, plus incomplète, plus vitale, plus organique pour ainsi dire que tout ce que les pédagogues ont couvert de ce vocable. Mais la parole ne suffit pas pour une action aussi puissante : il faut que l'éducation nouvelle remue et virilise les individus.

Dans le même numéro, *Des fiches pour nos élèves* ! — L'idée est en marche puisque le Manuel Général lui-même est obligé de l'accueillir.

L. Castel demande qu'on étende l'idée des fiches du maître aux élèves et dit les avantages pédagogiques de leur emploi au C.S.

Raison de plus pour faire connaître notre technique et nos réalisations pour éviter à nos camarades des essais et des tâtonnements inutiles.

QUI PAIE CETTE PROPAGANDE EN FAVEUR DU SUCRE ?

Depuis un certain temps, des notes en apparence documentaires sont passées dans les journaux pédagogiques pour stimuler la consommation du sucre. L'École Libératrice elle-même les insère.

Voici par exemple une de ces notes :

Conservé la chaleur c'est bien ; en produire, c'est mieux !

Dans le petit jour glacial les enfants, même les tout petits, partent pour la classe. Certes, les mamans ont veillé à ce que les corps soient couverts de laine bien chaude pour conserver leur chaleur ; mais cette chaleur qu'elles veulent protéger, il faut d'abord la produire. Ce sera l'œuvre du petit déjeuner léger et substantiel, du café au lait ou du cacao bien chaud et bien sucré pris avant de partir. Recommandez aussi par les temps froids et humides, de donner aux enfants quelques morceaux de sucre qu'ils mettront dans leur poche en partant et croqueront en cours de route. Le sucre leur fournira, en effet, les calories nécessaires pour leur permettre de lutter avec succès contre les rigueurs de la saison.

Vrocho dira d'autre part les dangers pour l'organisme de l'ingestion de sucre industriel. Nous nous contenterons ici de faire remarquer que ou les naturalistes sont d'accord pour le proscrire. A défaut de sucre de conne qu'on ne peut pratiquement pas se procurer, ils recommandent l'emploi du miel et surtout les sucres naturels des fruits.

Les parents ignares se plaignent que leurs enfants mangent trop de sucre. Malgré cela, pour encaisser des subventions, les journaux pédagogiques ne craignent pas d'encourager ces excès. Exemple de plus des dangers d'une pédagogie dirigée par les puissances d'argent et par les agents d'affaire du capitalisme.

Camarades du S.N., demandez donc à *L'École Libératrice* qui paie cette annonce — non placée d'ailleurs dans la partie publicitaire mais insérée sous forme rédactionnelle. Et protestez au nom de la santé des enfants.

LE JARDIN DES BETES, le premier hebdomadaire consacré à tous les animaux, 165, boulevard Haussmann, Paris-8^e.

C'est avec plaisir que nous signalons le lancement de cette nouvelle revue que nos élèves et leurs maîtres pourront souvent consulter avec intérêt, et dont de nombreux documents pourront s'ajouter à nos séries de fiches. C'est certes de la vulgarisation, et pas toujours très heureuse ; les collaborateurs ont peut-être encore fort à faire pour exprimer avec quelque succès l'âme des bêtes et la poésie de la vie mystérieuse qui nous entoure.

J'engage nos camarades à demander quelques spécimens pour juger sur pièce, car il ne s'agit pas, je le précise encore, d'une publication pour enfants mais d'un de ces nombreux hebdomadaires qui partent à la recherche d'une clientèle.

L'INTERNATIONALE DE L'ENSEIGNEMENT paraît mensuellement.

L'abonnement simple (Bulletin seul) est de 10 francs.

L'abonnement de soutien (à 15 fr.) donne droit au service du Bulletin de Presse.

Krob, instituteur, 12, rue de Nice, Paris-11^e C.-C. Paris 991-58.

Dans le numéro de janvier, lire : Les journées du 24 et du 31 décembre prouvent la consolidation du mouvement d'unité. — 18 mois d'offensive contre la situation matérielle des instituteurs français. — Hommage à Lounatcharski. — Lénine et la question scolaire.

BULLETIN DE PRESSE DE L'I.T.E., N° 52-53-54, oct.-déc. 1933. (Internationale de l'Enseignement, 8, av. Mathurin-Moreau, Paris 19^e). Le numéro, 1 fr. 50.

Important bulletin polycopié qui contient de très nombreux documents sur la situation des écoles et des instituteurs à travers le monde.

VERS L'ECOLE ACTIVE (Bruxelles). — N° de janvier 1934. — Notre ami Fernand Dubois, présentant son *Almanach 1934 des Petits Amis des Animaux*, dans lequel a été reproduit notre *Mariage de Niko*, parle à nouveau avec enthousiasme de notre technique. « Le Mariage de Niko » ne constitue qu'un tout modeste exemple de ce que font les enfants grâce à l'imprimerie. C'est dans ces classes que l'on apprend, selon le vœu récent du Ministre Lippens, à écrire, à parler, à orthographier, à se servir du dictionnaire, à faire de réels efforts.

J'en ai eu maintes fois la preuve. Les Enfants le prouvent. Et aussi les résultats obtenus aux examens français de fin d'études.

A Camphin en Pévèle petit village du Nord, les écoliers n'osaient guère autrefois affronter ces concours. Actuellement, depuis qu'ils « impriment », tous y vont, et tous, ou presque, réussissent. Huit diplômes sur huit candidatures en 1933 ! Qu'on dise encore qu'on perd son temps dans les écoles nouvelles !

Dans le même numéro, une intéressante controverse avec l'abbé Dévaux, professeur à l'Université catholique de Fribourg.

Dans son désir généreux de vouloir rapprocher tous les ouvriers de l'œuvre éducative, de les engager à former le « front unique pour tenir tête à l'ignorance, l'imbécillité, la mauvaise foi ameutées », Fernand Dubois néglige des différenciations que nous tenons pour fondamentales. Il se trompe notamment à notre avis lorsqu'il dit : « Que l'on dise « besoin » avec Deeroly et Claparède, « élan vital » avec Ferrière, « amour » avec Dévaux, c'est toujours à peu près la même chose ».

Non : ceux qui prétendent mettre l'amour à la base de leur pédagogie tournent le dos au contraire à la pédagogie nouvelle. Non pas que l'amour ne soit pas capable parfois de faire des miracles. Mais nous qui n'attendons aucun miracle nous voulons bâtir une pédagogie moins subjective et pourtant plus personnelle, basée sur la satisfaction des besoins et sur l'élan vital. L'amour viendra ensuite.

Numéro de février 1934 : A propos d'une circulaire ministérielle belge partant en guerre contre l'éducation nouvelle au nom

du « rendement », une excellente mise au point est faite par Poriniot. Dans ce même numéro, *Le Pédagogue Radio*, compte-rendu de la causerie faite par F. Dubois au Poste de Radio de Bruxelles sur le folklore enfantin.

LE MONTAGNARD SYNDICALISTE (Cantal). — Maurice Dage y rend compte de son expérience d'imprimerie à l'École dans un excellent article qui attirera certainement sur notre technique l'attention de nombreux instituteurs.

L'AVENIR SOCIALISTE (Rhône). — En rendant compte du recueil de textes d'enfants de Wullens, Ch. Bontoux-Maurel parle longuement de la littérature enfantine.

LES LANDES (20 janvier 1934). — Mathias Morhart présente avec de vifs éloges, *Fleurs des Pins*, le journal scolaire de notre adhérent N. Cazeaux à Capbreton (Landes).

SPORT, hebdomadaire de la *Fédération Sportive du Travail*, nous demande si, parmi nos rédacteurs ne se trouveraient pas des instituteurs pouvant devenir des correspondants du journal. Nous transmettons bien volontiers ce vœu à nos lecteurs. Nous pourrions communiquer *Sport* aux camarades susceptibles de s'y intéresser.

LES LIVRES

— Henry Thiéry : *DERRIERE LE DECOR SOVIÉTIQUE*. — Edition des Portiques, Paris.

Un industriel bourgeois profite des services de l'Intourist pour se rendre en U.R.S.S.

C'est, inutile de le mentionner, un ennemi de la Révolution qui parle, un ennemi de l'organisation ouvrière, de la gestion socialiste. Il part de ce principe que tous les visiteurs de l'U.R.S.S. sont sympathiques à la société nouvelle, qu'il est facile de leur faire prendre des vessies pour des lanternes et que lui seul sait, par delà la mise en scène soviétique, voir les réalités sociales — et cela malgré le Guépéou qui a été mobilisé dans toute la Russie quand M. Thiéry a franchi la frontière. Pensez ! Il surprend un jour une femme de chambre en train de démonter sa bouilloire !

Nous ne dirons pas que l'auteur a, avec mauvaise foi, noirci le tableau. Mais il a vu les choses en bourgeois et non en prolétaire et son livre ne fera frémir que les bourgeois. A l'entendre « personne en France ne se contenterait de gîtes de misères comparables aux plus mauvais asiles de nuit... où séjournent des familles entières... Dans les chambres « pas d'armoire à glace, ni de mobilier comme nous l'entendons ». Ce Monsieur n'a donc jamais vu de taudis en France !

Il a payé cher ; on le sert pour son argent. Quand tout le monde s'empresse il dit que c'est pour le surveiller et un jour il notera : Service surveillé. Pas de couverts dans les plats... on se sert avec sa fourchette personnelle. *J'ai vu faire cela par les paysans du Nord de la France il y a trente ans* ».

Voilà camarades, quelques-unes des misères qu'on voit derrière le décor soviétique.

Nous ne nous arrêterons pas davantage à ces vécules pour signaler un simple fait : L'auteur est un patron du textile français. Il déclare dans la préface qu'il veut enquêter plus spécialement pour ce qui concerne cette branche de production. Conclusion de son enquête : « Il est certain que si toute l'économie soviétique était conduite comme la confection, le standard de vie de la population, au lieu d'être absolument dérisoire, se rapprocherait autant du standard américain que peut se rapprocher une affaire étatisée d'une affaire privée ».

Seules les industries pour lesquelles l'auteur n'a aucune compétence sont mal organisées.

Et pour finir donnons la répartition par chapitre des dépenses du budget soviétique « qui ne ressemblent en rien à nos budgets français » reconnaît l'auteur :

63 p. cent des recettes investies dans les installations du Plan quinquennal ;

20 p. cent pour l'éducation culturelle ;

6 p. cent pour l'armée ;

11 p. cent pour le reste. (Ne vous semble-t-il pas que la fameuse bureaucratie fonctionne à peu de frais ?)

Le jour où un bourgeois visitant l'U.R.S.S. en reviendrait satisfait la Révolution serait gravement compromise.

C. F.

H. BOUCHET : *Le scoutisme et l'individualité*. — F. Alcan, éditeur, Paris, 20 fr.

Après son livre sur *l'Individualisation de l'Enseignement* dont nous avons rendu compte, H. Bouchet étudie une réalisation permettant cette individualisation sur le plan éducatif : le scoutisme.

Nous sommes entièrement de l'avis de l'auteur : Le scoutisme résulte d'une compréhension générale des désirs et des besoins des jeunes enfants et des possibilités sociales de les satisfaire. Cette organisation mériterait d'être étudiée de fond par tous les éducateurs car elle est sans doute, dans son genre, la plus originale des réalisations pédagogiques de notre temps.

Les camarades qui veulent se familiariser avec l'esprit du scoutisme liront avec profit le livre de Bouchet dans lequel ils trouveront, de plus, la plus abondante et la plus complète documentation bibliographique qu'ils puissent souhaiter.

Ceci dit sur le terrain plus strictement psychologique et pédagogique, nous avons à faire une réserve de la plus haute importance. Ed. Goblot lui-même, membre du Comité directeur et vice-président des Eclaireurs de France n'a pu donner sa préface qu'en formulant quelques-unes de ces réserves. *

La loi scoutie, on le sait, contient la promesse formelle de servir Dieu ; elle a pour fondement la religion. Et H. Bouchet défend ce point de vue avec une sorte de parti-pris dont l'étroitesse nous a un peu surpris. Aux *Eclaireurs* laïques qui voudraient éliminer cette clause difficile à faire accepter par de nombreux parents, il répond d'avance : « Un scoutisme dont la religion est exclue n'est plus un scoutisme conforme à la pensée de son fondateur ».

Même faiblesse dialectique pour ce qui concerne le scoutisme au service du nationalisme et de la « fraternité des classes ». Il y aurait eu intérêt à envisager plus hardiment le problème sur le plan social sans crainte d'hétérodoxie scoutiste. Car, vraiment, comment, à l'heure actuelle surtout, pourrions-nous accepter ces paroles du Cérémonial des Scouts de France : « Rouge, couleur de dévouement et de sang versé, les deux seules choses dont tu ne dois pas être économe, pour te rappeler, à l'exemple de tes aînés tombés aux carrefours de France et de Palestine, qu'un Routier qui ne sait pas mourir n'est bon à rien ».

« Reçois cette hache, symbole de l'énergie qui t'ouvrira un chemin à travers les difficultés, et si jamais, pour marcher à Dieu, la route te manque, fais-là... »

Nous connaissons ces antennes et nous devons dénoncer partout l'erreur sociale de ces palabres, en nous efforçant d'adapter les principes pédagogiques de Baden-Powell aux besoins individuels et sociaux des enfants du peuple, en aidant partout à l'organisation, sur le plan ouvrier, des enfants du peuple.

C. F.

G. KASS : *L'Etat Educateur*. — Editions de la Revue des Indépendants, Paris, 7 fr.

A première vue, par la qualité des documents utilisés et dont nous pouvons directement juger puisque les événements de St-Paul y sont narrés avec la même fantaisie réactionnaires, ce livre semblait être un double de *Les Tueurs d'Ames* dont nous avons dit quelques mots. A la lecture on lui reconnaît cependant une tendance intellectualiste qui voudrait démontrer la valeur supérieure des thèses réactionnaires en fait d'éducation.

Le raisonnement employé est d'ailleurs bien fragile puisqu'il est tout entier fondé sur une conception abusive des droits des classes dirigeantes : qu'on interdise à un catholique d'inculquer aux enfants la croyance en dieu ou la sainteté de la royauté, cela s'appelle violer la liberté de conscience. Mais empêcher à l'éducateur de parler aux enfants des faits sociaux, des efforts et des luttes dont ils sont les témoins, c'est sauver la société. — S'il s'agit de parents réactionnaires, on déclare « qu'ils ont le droit de protester contre un enseignement dissolvant, qu'ils ont le droit de déchirer les manuels dans lesquels apparaît l'esprit de mensonge et de dénigrement envers les idées qu'ils professent et qui leur sont chères. » Mais si d'immenses majorités de parents athés ou révolutionnaires font

ce même geste, on les condamne sans même peser leurs arguments ; s'ils ont aidé à l'édition de manuels répondant à leurs idées, on déchire et on interdit ces manuels.

Toujours ce même mensonge, proféré par les servants d'une classe qui s'arroge le droit de parler pour leurs vassaux et qui juge immorales, nuisibles et répressibles toutes pensées ou réalisations susceptibles de nuire à leur prestige.

Nous dénonçons cependant avec l'auteur cet autre mensonge hypocrite et dangereux de l'écol neutre. Oui, « une éducation intégrale suppose, en effet, une doctrine complète de l'homme et l'Etat, n'ayant pas de doctrine, ne peut, en conséquence, donner une éducation intégrale. Pas d'éducation sans dogmes spirituels ».

Mais si l'Etat, réunion d'ouvriers et de paysans qui sont l'immense majorité des usagers de l'école, si l'Etat est prolétarien, s'il a une doctrine prolétarienne et marxiste, s'il a des dogmes spirituels à l'opposé de vos dogmes traditionnels, accepterez-vous son autorité ou continuerez-vous à parler cependant, comme nos rois découronnés, de « votre » peuple ?

On a souvent, dans les milieux réactionnaires, ridiculisé cette règle de morale prolétarienne que notre ami Boyer avait un des premiers osé affirmer en France : Est moral tout ce qui sert le prolétariat ; est immoral tout ce qui mène à son asservissement.

La bourgeoisie — elle s'en défend certes, et avec les grands mots qu'elle a à son service — a exactement la conception semblable, du point de vue opposé : Est moral tout ce qui sert la bourgeoisie ; est immoral et condamnable tout ce qui tend à saper son autorité.

C. F.

— Sigmund FREUD : Essais de psychanalyse appliquée (traduits de l'allemand par Mme Marty et M. Bonaparte). — 1 vol., aux Editions de la N.R.F.

On ne peut pas résumer, pour des lecteurs plus ou moins profanes, les livres de Freud. Leur lecture même en est toujours laborieuse : c'est que nous sommes ici sur un terrain bien difficile, dont on commence seulement l'exploration par des techniques souvent plus intuitives qu'objectives. Et pourtant, on sent à chaque page que Freud nous aide à renouer des relations psychiques dont nous ignorions les rapports, qu'ils nous aident dans des découvertes intellectuelles de la plus haute importance. Que les camarades patients et courageux s'y essayent ; ils ne le regretteront pas.

C. F.

LE BONHEUR PAR LES ANIMAUX, par Eugène Figuière. Edit. Eugène Figuière. — Prix 20 francs. Fait parti de la collection « L'école du bonheur » qui comprend du même auteur : le bonheur en 8 leçons, les bonheurs intimes, le bonheur à 50 ans, etc. — Ce fort volume de 445 pages contient une préface de Madame Camille du Gast, présidente de la Société protectrice des animaux,

une introduction, un avant-propos et un appendice. Les animaux ne sont pas seulement pour nous nourrir et pour nous servir, mais encore ils peuvent contribuer à notre bonheur. Une suite de chapitres nous initie à l'étroite parenté qui existe entre l'homme et les animaux, puis nous pénétrons dans « l'intimité » de nos frères inférieurs. La méchanceté de l'homme envers les animaux si minutieusement décrite, nous inspire des sentiments de pitié qui achèveraient de nous gagner si nous ne songions avec une obstination involontaire aux hommes qui souffrent eux aussi de la faim, de la misère ou de la guerre. Néanmoins les sentiments de bonté qui animent l'auteur sont très louables, dans la dernière partie il nous enseigne comment en faisant le bonheur des animaux nous ferons le nôtre et dans l'appendice nous faisons connaissance avec toutes les sociétés qui ont pour but de soulager la misère animale. Bourré de faits, ce livre fournit une documentation intéressante sur la vie des animaux et sur leurs rapports avec les hommes.

HAIREDE.

DEUX VILLAGES SAUVÉS DE LA MORT, par Chouvaïev. — Ce petit ouvrage publié par le Bureau d'Éditions (prix 3 fr.), illustré de 6 hors-texte porte un sous-titre : « Dépérissement sous le régime tsariste - Renaissance sous le pouvoir soviétique », qui, à lui seul, résume le but de l'ouvrage.

Ces deux villages, ce sont les agglomérations de Novo-Jivotino et de Mokhovatka qui forment aujourd'hui les kolkhoz « Octobre rouge » et « Pour le pouvoir des Soviets », et qui sont disposés sur la rive gauche du Don, à 25 kilomètres de Voronège, dans le rayon de Bérésov de la région centrale des terres noires. Sous les tsars le docteur A.-I. Chingarev avait fait une enquête très intéressante de laquelle il ressortait que la petitesse des lots, l'outillage primitif, les mauvaises récoltes, l'exploitation atroce des paysans, l'ignorance, les conditions antihygiéniques, la famine aboutissaient chaque année à une mortalité de plus en plus grande et à un arrêt de l'accroissement de la population. En 1926, l'Institut scientifique de l'économie rurale organisa une expédition dans les anciens villages expirants afin d'étudier les modifications qui s'étaient produites après la révolution d'octobre. C'est sur la base des matériaux réunis par l'expédition que Chouvaïev a écrit cet ouvrage bourré de faits, de documents et de chiffres, et qui montre d'une façon saisissante la renaissance de ces villages après octobre 1917. Les lots de terre ont été sextuplés, partout des charrettes, des semoirs, des faucheuses, des batteuses, des tracteurs. Les coopératives sont

venues remplacer le commerce privé. Ces deux kolkhozes ont augmenté de 6 fois les revenus globaux, de 5 fois les produits agricoles vendus au marché et de 15 fois l'excédent en blé. Pour l'instruction, une école de 7 années (école du premier degré), une crèche, un jardin d'enfants et autres institutions culturelles. Au centre de Novo-Jivotino s'élève un petit monument de pierre sur lequel sont gravés ces mots : « Par la volonté du soviét de Novo-Jivotino, l'instruction primaire est obligatoire. »

De 1926 à 1932, le nombre d'élèves a doublé. Le journal Oudarnaïa qui tire à 1.000 exemplaires est l'organe des pionniers et des écoliers de l'école pratique de la jeunesse paysanne de Novo-Jivotino.

Le 19 avril 1931, la cité universitaire et le village ont été visités par Vaillant-Couturier, Guinberg (Allemagne) et Kunitz (Etats-Unis). Celui-ci en quittant Novo-Jivotino a inscrit dans son carnet la formule suivante : $OA + I + E2 = I.J.C.$, et déclara : zéro argent, plus l'idée, plus l'enthousiasme au carré, égalent l'Institut des Jeunesses communistes. Grâce à toutes ces transformations, dont nous ne pouvons donner qu'un faible aperçu, la période qui suivit la révolution d'octobre, et surtout le premier plan quinquennal, marque un accroissement annuel moyen de la population inconnu dans l'histoire des ces deux villages.

Comme l'auteur conclut lui-même : « Il y a 200.000 autres kolkhoz semblables qui prouvent une fois de plus que l'U.R.S.S. marche fermement dans la voie socialiste ».

HAÏREDÉ.

HISTOIRES D'OUVRIERS, par Petzold, traduit de l'Allemand par Alzir Hella. — Valois, éditeur, 15 francs.

La première partie du livre, consacrée à des histoires d'ouvriers, est précédée d'une autobiographie de l'auteur : Enfant rachitique dont la mère, veuve de bonne heure, n'eut même pas la possibilité de lui faire apprendre un métier. Il dut son pain de chaque jour à son travail manuel. Donc, ouvrier sans métier, et il le restera toute sa vie, il fut tout à tour employé comme tourneur, ferblantier, fondeur, polisseur, menuisier, chapelier, potier, bandagiste, etc... Presque tous les jours, après une semaine d'essai, il était renvoyé, parce que « trop faible ». Son « salaire était le plus souvent trop élevé pour mourir, mais trop faible pour vivre ». On comprend facilement qu'à 44 ans il mourut épuisé, tuberculeux.

Cette enfance malheureuse et tourmentée fut dominée par son grand amour de la lecture. Ses livres préférés étaient ceux traitant d'aventures ou de sentimentalité et il en attribue la cause à « L'esprit de l'école, destructeur de toute vérité humaine et historique », esprit que les dures épreuves de la vie n'avaient pas encore chassé de lui.

Moralement et intellectuellement il progresse, mais la misère est la compagne inséparable de son existence, et c'est pourquoi ses histoires ont un accent si véridique.

Les contes de la deuxième partie nous

révèlent un grand poète, vraiment humain.

Le livre est à recommander pour nos bibliothèques populaires. Il fait partie de la collection des Romans du Nouvel Age où nous dit Pouaille, « La jeune école donnera un ensemble présentant les idées, les sentiments, les passions d'un âge où le travail aura la meilleure place ».

Ch. GAILLY de TAURINES : *Vercingétorix*. — (Collection : Les Gestes héroïques ; Larousse, éditeur, 10 fr.)

Voici un tout autre Vercingétorix que celui signalé dans l'Éducateur Prolétarien (p. 225). Bien que paru dans une collection de contes et légendes, cette étude est un travail historique sérieux et documenté. A remarquer en particulier que chacun des 26 chapitres porte en épigraphe un passage des « Commentaires » de César (avec la traduction). Ouvrage d'une lecture facile, à recommander à ceux pour qui les banalités ordinaires ne suffisent point, mais qui, faute de temps, ne peuvent recourir aux ouvrages de première main.

Livres et Manuels Scolaires

Lina ROTH : TOUS MUSICIENS (Petit cours de pipeau). — F. NATHAN, éditeur.

J'avais déjà entendu parler (par la *Nouvelle Education*) des cours de pipeau organisés depuis plusieurs années en Angleterre et depuis peu à Paris. Mais j'avoue que j'étais resté sceptique, pensant que quiconque n'est pas musicien ne peut faire faire de la musique dans son école. La méthode de Mlle L. Roth permet pourtant ce tour de force. Mieux, avec ses pipeaux à 8 francs, elle met la musique à la portée de nos écoles populaires et c'est bien, à mon sens, le plus beau de la réalisation.

Voici donc un copieux extrait de la préface de l'ouvrage en question :

On s'est lassé d'entendre dire que la France est le Pays du monde où l'on chante le moins, et le moins bien. On s'est inquiété de voir l'étude de la musique considérée comme un luxe alors qu'elle est un élément fondamental d'une éducation bien comprise.

Il importe, en effet, si l'on veut populariser la musique, de l'enseigner dans les écoles de telle sorte qu'elle devienne indispensable aux enfants de tous les milieux.

L'ambition des pédagogues attachés à cette œuvre n'est pas grande, mais elle est précise : apprendre aux enfants à chanter avec plaisir ; entendre : non le plaisir purement physique de donner de la voix, mais le plaisir artistique de chanter bien, c'est-à-dire juste et en mesure.

Deux choses sont nécessaires à ce résultat : un peu de théorie musicale et une éducation systématique de l'oreille.

L'éducation de l'oreille ne peut bien se faire que si l'instituteur dispose d'un instrument et d'un instrument à sons fixes : tout

le monde soit qu'on peut très bien jouer faux avec un violon. Eh ! bien quel instrument pourra convenir à tous les instituteurs ? Le piano et l'harmonium, impossibles d'ailleurs dans beaucoup d'écoles à cause du prix élevé, sont d'une manutention difficile et demandent de longues études. La mandoline a besoin d'être accordée souvent et les instituteurs français ne sont pas encore tous assez musiciens pour cela. Le guide-chant — encore bien cher et bien encombrant ! — mérite-t-il le nom d'instrument de musique ? On s'en contente partout où l'on ne connaît rien de mieux.

Mais il y a mieux. Il y a le pipeau !...

Le pipeau lui, est on ne peut plus facile à transporter ! Et c'est un instrument de musique, très simple, rudimentaire si l'on veut, mais véritable et complet, et poétique : c'est la flûte à six trous qui devrait être en roseau mais qui, aujourd'hui, se fait plutôt en celluloïd !...

La technique en est extrêmement facile ; le son en est agréable et son prix le met à la portée de toutes les bourses. C'est l'instrument rêvé d'initiation à la musique.

Muni d'un pipeau, l'instituteur le plus mal doué peut enseigner le chant avec succès, à la seule condition de connaître les éléments de la théorie musicale. Pour déchiffrer le chant qu'il veut enseigner, il n'a même pas besoin de savoir solfier. (Sa voix le trahirait peut-être, le pipeau ne le trahira pas). Qu'il sache seulement lire les notes en mesure et souffler net ; le pipeau lui chantera l'air du morceau ; et, si l'instituteur n'a pas de voix du tout et ne peut pas répéter, le pipeau chantera devant les élèves.

Aux leçons de solfège, c'est le pipeau qui donnera la note que les élèves n'ont pas encodée dans l'oreille, qui attirera leur attention sur les dièses et les bémols et qui les exercera à solfier juste sans que le maître ait besoin d'ouvrir la bouche.

Et si les élèves peuvent avoir aussi un pipeau, oh ! alors, la musique entrera vraiment dans leurs mœurs ! Des vocations musicales se révéleront, qui se seraient toujours ignorées ; des jeunes gens, des jeunes filles de la campagne qui n'auraient jamais su dépenser leur argent qu'en toilettes ou en beuveries s'offriront des leçons de violon et deviendront de vrais musiciens. Les moins bien doués s'en tiendront aux chansons populaires, mais on peut espérer qu'ils les joueront sur leur pipeau au lieu d'en chanter les inertes paroles et « ce sera toujours ça de gagné » !

Ici, à St-Menoux, où Mlle Lina Roth a commencé l'expérience il y a sept ou huit ans, les résultats ont été concluants : toutes les élèves de la première classe (8 à 13 ans) jouent du pipeau ; elles acquièrent très facilement les notions fondamentales de solfège. Les plus travailleuses sont, en sortant de l'école, capables de déchiffrer seules un morceau de musique, simple mais non enfantin ; une gavotte de Haendel, la Chanson du printemps de Mendelssohn, le Chant du moissonneur, de Schumann, un air de Figaro viennent d'être étudiés par les deux

meilleures : 10 ans et 11 ans. Elles peuvent transposer un morceau qui se trouve dans un ton difficile, elles savent noter un air facile qu'elles ont entendu. Plusieurs d'entre elles ont appris, séparément et chez elles, un chant (Chant de printemps, extrait de la Walkyrie) qu'elles ont chanté ensuite, à l'unisson, avec beaucoup d'ensemble.

Ces résultats, très intéressants ont été obtenus sans grande dépense de temps, par la grâce du pipeau qui a éveillé l'amour de la musique dans toutes les âmes, qui a donné aux fillettes le courage de travailler beaucoup à la maison et à leurs parents la patience d'écouter leurs débuts. Parents et enfants sont bien récompensés aujourd'hui !

Et moi qui, si longtemps, ai considéré l'aptitude à la musique comme un privilège réservé à quelques élus (dont je n'étais pas !) je m'émerveille de voir « ce ch'tit fûtiau », comme dit Lina Roth, ouvrir tout simplement, à tout le monde, les portes du domaine sacré... à tout le monde, car il n'est pas de réfractaires ; il s'affirme à l'expérience, que, sauf infirmité, toutes les oreilles peuvent s'éduquer et toutes les voix aussi.

Tout le monde peut être musicien ; tout le monde peut chanter agréablement.

C'est dans cette conviction que Mlle Lina Roth poursuit depuis plusieurs années une active propagande.

Elle voudrait voir un pipeau dans chaque école d'abord, sûre qu'alors il y aurait tôt ou tard un pipeau dans chaque famille, que, peu à peu, le goût de la musique s'éveillerait chez nous comme ailleurs et que disparaîtrait enfin une infériorité qui ne s'explique que par notre longue indifférence.

Tout ce qui est indiqué ci-dessus est rigoureusement exact. J'ai acheté un « ch'ti fûtiau » pour mon jeune fils et... ça va très bien.

L'ouvrage comprend d'abord dix pages où sont condensées les notions essentielles de solfège. Puis vient le cours de pipeau proprement dit, en cinq leçons. Je ne vous dirai pas que l'on peut expédier ces leçons à la cadence d'une jour ; ce serait trop rapide ! La première peut durer une semaine, facilement, car il est déjà difficile de tirer un son net du pipeau, mais quand on y est arrivé, ça va tout seul et la preuve, c'est que, dès la fin de cette première leçon, l'élève sait jouer « le roi d'Agobert » ! Au cours de la seconde leçon, on se perfectionne dans la gamme de do, puis avec la 3^e arrivent les bémols et les dièses... Mais, je ne vous en dis pas plus long. Essayez plutôt.

M. D.

LE CROQUIS GÉOGRAPHIQUE, par Ochsenstein (Presses Universitaires de France).

Cette petite brochure contient 11 schémas très simples des principales régions et colonies françaises. D'abord quelques points de repères géométriques sont établis, puis le schéma est construit dans ses lignes essentielles. Des croquis ainsi faits donnent à l'enseignement de la géographie une base solide. Mais en dehors de ces schémas, l'au-

teur n'aurait-il pas pu en donner d'autres, spéciaux à telle région, à tel fait géographique? 24 pages 4 fr. pour 11 schémas, c'est un gaspillage insensé. Güllér, pour ses croquis géographiques et scientifiques, use 6 fois moins de papier.

LEGENDES D'ALSACE, par André Dorny (Librairie Istra, Strasbourg) 15.

André Dorny a choisi parmi les nombreuses légendes alsaciennes les plus connues et les plus belles. Le récit est simple et l'auteur a trouvé le ton qui convient. On pourrait toutefois critiquer l'auteur de parler des Bugatti, du maréchal Joffre, de la Victoire de la Marne, parce que ces évocations détonnent un peu au milieu de vieilles légendes.

RECUEIL DE CHANSONS, par Joseph Hemmerlé (Editions Maurice Senart, Paris).

C'est un recueil très riche, précédé de notions élémentaires de musique. A côté de chants populaires, nous trouvons des mélodies de grands musiciens, mais aussi un nombre relativement élevé d'auteurs obscurs. Comme chants à trois voix nous aurions préféré exclusivement des compositions de musiciens de valeur. Le superbe « Départ » de Mendelssohn p. ex., était tout indiqué comme chœur à trois voix, alors qu'il fait bien pauvre figure à une seule voix. Nous aurions aimé ne pas trouver des chansons telles que « Bébé militaire », « le Soldat français » (« Il est prêt à la revanche ! ») Le texte des chants « A Guynemer » et « Les petits Aviateurs » est très peu poétique. En somme, la moitié des chants du présent ouvrage feraient un excellent recueil.

COURS DE MORALE, par Georges Guy-Grand. (Fernand Nathan).

On peut être d'avis que la « leçon » de morale n'a aucune utilité et qu'il n'y a qu'une chose qui compte : la solidarité vécue et que celle-ci n'est pas le produit de leçons de morale. L'auteur fait d'ailleurs remarquer que « la vie morale n'est pas affaire de littérature, qu'elle doit être réellement vécue ». Considéré comme livre de morale traditionnel, celui de Guy-Grand est bien fait : Bien écrit, de lecture agréable ; les problèmes sont étudiés à fond et l'auteur cite des passages marquants de moralistes et de grands écrivains. Chaque entretien est suivi d'une illustration. Pour certaines gravures il faut faire un certain effort pour trouver la relation ; mais même sans cela, il nous semble que l'auteur est sur une fausse voie. La vie esthétique et la vie morale représentent deux mondes différents et parfois même opposés.

* — Armand Viré : LE CALEL ou l'Éclairage préhistorique en Quercy. (Imprimerie Coueslant, Cahors).

De la lampe magdaléenne en grès jusqu'aux beaux calels sculptés qui viennent à peine de disparaître des cuisines paysannes, l'auteur passe en revue les diverses formes d'é-

clairage au cours des âges. Brochure admirablement illustrée de beaux dessins de l'auteur. Nous pourrions éventuellement trouver dans cette brochure les éléments d'une intéressante brochure de notre Bibliothèque de Travail.

L.-A. GARRE et L. ADELAIDE : *Gymnastique et danses rythmiques* (dessins de S. Theureau). — Editions Bourrelier, Paris.

L'évolution vers des pratiques normales de la gymnastique scolaire est peut-être une de nos plus belles conquêtes pédagogiques ; et c'est encore aux écoles maternelles que nous la devons. Toutes considérations scolastiques et pseudo-scientifiques sont ici abandonnées au bénéfice de l'élan vers la vie, vers le rythme et l'harmonie des jeunes enfants.

Mlle Bardot, qui avec Mme Coirault préface ce bel album, a raison de mettre en garde contre une forme froide et formelle de la rythmique. Le but n'en est point de former des numéros pour fêtes scolaires, mais de libérer le subconscient des jeunes êtres, de leur enseigner un langage nouveau qui s'exprime par l'être tout entier obéissant aux vibrations mystérieuses mobilisées par une harmonie extérieure.

Nous ne pouvons que recommander cet album à nos lecteurs, en leur signalant une possibilité non mentionnée par les auteurs : Le piano est l'instrument idéal pour l'accompagnement rythmique. Mais combien d'écoles possèdent un piano ? Le phonographe peut alors, fort utilement, venir à notre secours. Nous possédons déjà de nombreux disques qui incitent au rythme et à la danse ; d'autres seront certainement édités sous peu. Il y a là certainement une possibilité précieuse pour les écoles peu favorisées.

C. F.

— R. Caviglioli : « POUR MON G.E.P. : Cent dictées suivies de questions séparées ». (Ed. Soubiron, Alger).

Un livre à l'usage de l'élève ? Evidemment non. Alors, à l'usage du maître ? Oui, il peut rendre service dans les classes où se pratique le bourrage intensif avant le C. E.P. Mais un livre à l'usage des parents ? Vous n'y auriez pas pensé ; c'est pourtant ce qu'annonce l'auteur dans sa préface : « Nous nous proposons de donner aux parents qui n'ignorent pas la place importante que tient — avec juste raison — l'épreuve d'orthographe dans certains examens, un moyen de contrôler et d'accroître le savoir de leurs enfants ». Souhaitons-lui donc de vendre son ouvrage à beaucoup de parents !

M. D.

BENJAMINE AU BORD DE LA MER (De-lachaux et Niestlé, Paris (7^e) rue St-Dominique 26). — Par Else Ury. Traduit de l'allemand par Mlle H.G. Chopard.

C'est l'histoire d'une petite fille, enfant terrible, envoyée dans une pension de famille au bord de la mer en convalescence. Le milieu est bourgeois et catholique. L'ouvrage, par ailleurs, ne s'impose par aucun mérite exceptionnel.

HISTOIRE DU PETIT PERE RENAUD, par Léopol Chauveau. — Editions Denoël et Steele (15, rue Amélie).

Cet ouvrage élégant, bien imprimé, avec d'originales illustrations de l'auteur, fait partie de la « Bibliothèque merveilleuse où nous avons déjà trouvé » Alice au pays des Merveilles ». Le petit père Renaud (drôle de nom pour un enfant) est le fils de l'auteur, et un dialogue entre le père et le fils sert de transition entre chacune des histoires au nombre de 8. Léopol Chauveau fait juger son livre par ses 2 personnages lorsqu'il leur fait dire : « Elle est très très cette histoire. — Ah ! tu trouves ? — Oui ! très, très bête ! mais elles sont bien plus amusantes quand elles sont bêtes ».

HAIREDE.

LES CONTES DU GEIGNEUX BEAUCE-
RON, par Paul Léger. — Edit. Eugène Fi-
gurière, 166, Bd Montparnasse, 5 francs).

L'auteur a dédié son livre « à ceux qui combattent pour que nos vieux pays conservent leurs beautés et leurs traditions » ; et ce petit ouvrage est un recueil de contes du pays beauceron.

Le geigneux est un pot à boire employé en Beauce, et c'est autour d'eux qu'autrefois les paysans devaient se transmettre les contes qu'a recueillis Paul Léger. Ecrire dans un style alerte les 12 récits sont une agréable distraction qui nous fait mieux comprendre la mentalité beauceronne et l'existence de ces « culs-terreux » qui ne s'éva-
daient de leur labeur quotidien qu'en écou-
tant autour des « geigneux » les vieilles his-
toires du temps passé.

HAIREDE.

LE SOLITAIRE A L'OREILLE COUPEE. —
Roman par W.-A. Prestre. — Editions de la
Baconnière, Neuchâtel, 12 francs.

Deux hommes, dont un jeune Français d'Erguel, sont partis chasser le taureau sauvage dans le bush, forêt naturelle de la Nouvelle-Zélande, aux arbres gigantesques, aux lianes énormes, aux fougères géantes, et dont le sol volcanique et marécageux se perd parfois sous le pied.

Dans la nuit, trois coups de feu : le S.O.S. du bush. Dès lors, le mystérieux et l'action rapide nous accaparent. Nous suivons avec plaisir d'Erguel le Révolté. Révolté contre la vie bourgeoise où l'homme vit parqué, gras et satisfait ; son compagnon en est le type. Révolté aussi contre la toute-puissance de l'argent. Pour lui, ce que la vie donne de plus, « on ne l'achète pas, on le lui arrache avec les ongles, avec les dents ». Il recherche l'équilibre complet de son moi dans cette vie rude au sein de la nature.

Une tendre jeune fille sur sa route. Lui, le lutteur, qui se refusait à aimer « une » femme, il s'émue, mais intérieurement. Dans une chasse au sanglier, au vieux solitaire à l'oreille coupée, Tony est mortellement blessé. Il avoue son amour. Dès lors, il n'a plus qu'une idée : tuer le solitaire. Lutte farouche d'un homme affamé, épuisé, qui se termine par une victoire féroce.

Tout cela est traité dans un style énergi-
que et rude comme le caractère du héros.
L'auteur a cru cependant devoir bien finir,
comme dans tous les « bons romans » :
Tony a survécu...

— L. DUMAS : *Le Livre unique de Fran-
çois, cours moyen.* — (Hachette).

Le français par la méthode des centres
d'intérêt. L'auteur ne veut pas s'écarter des
instructions ministérielles et s'en tient à
l'étude du paragraphe, ce qui est bien arti-
ficiel. Les sujets de rédaction proposés doi-
vent d'ailleurs donner des résultats très va-
riables comme volume. Je note au hasard :
« L'automobile et la flaque d'eau » ; « Glous-
sette et ses poussins ». Je crois être large
en prévoyant un maximum de 4 lignes pour
décrire le fait rapide exprimé par le premier
sujet. Quant au second, ma foi, on peut sui-
vre une mère poule tout une journée et on
verra le spectacle changer à chaque pas ; je
ne serais donc pas étonné de voir certains de
mes élèves me remettre plusieurs pages d'ob-
servations fort intéressantes. Il y a, évidem-
ment, des paragraphes de toutes longueurs !

M. D.

— Simone RATEL : *Histoire du Poussin
Chaussé* (illustration de J. Duché). — Un
bel album en couleurs aux éditions Bourre-
lier et Cie, Paris.

Un très beau conte à l'origine, dont, mal-
heureusement le dévouement n'est guère
susceptible de satisfaire l'esprit des enfants.
C'est un conte, d'ailleurs sans plus, qui n'a
peut-être que les défauts des contes, aujour-
d'hui inventés par les grandes personnes.

Les contes tirés du folklore contiennent
tous une sorte de signification psychique
qui leur assure une puissante résonance
dans l'âme des primitifs et dans celle des
enfants. Ces contes avaient un sens et une
portée. On veut aujourd'hui faire plus ra-
tionnel, plus calculé, moins instinctif et on
aboutit souvent à une sécheresse plus ou
moins dangereuse selon le talent de l'au-
teur.

Qui s'essayera un jour aux véritables con-
tes modernes, répondant à l'esprit des en-
fants du XX^e siècle.

La réalisation graphique est excellente.
Malgré ces quelques critiques atténuées par
l'incontestable talent de l'auteur, cet album
est certainement un cadeau appréciable.

C. F.

CRITIQUE DE LIVRES

Nous recevons en service de presse à peu
près toutes les nouveautés pédagogiques.

Les camarades qui désiraient lire quel-
ques-uns de livres, pour comptes-rendus,
sont priés de nous écrire en précisant leurs
préférences.

— Abonnez-vous à LA GERBE !

Revue Pédagogique de l'Étranger

REVUE INTERNATIONALE DE PÉDAGOGIE. — Cette revue, publiée sous la direction du docteur Schneider de Cologne et patronnée par plusieurs instituts pédagogiques : trois allemands, un anglais, un américain, et par le Bureau International d'Éducation à Genève, après avoir été sous l'influence catholique, est devenue une publication hitlérienne.

Dans le deuxième numéro de l'année 1933-34, un seul article, le compte-rendu relatif à la « caractérologie allemande » laissait prévoir la nouvelle orientation. Mais dans le N° 3 la mainmise nazi devient manifeste. Comptez-t-on sur la veulerie, l'oubli, ou sur la lassitude du lecteur étranger ? On a bien essayé un camouflé grossier : « Le présent numéro et son contenu sont destinés à satisfaire certains désirs exprimés par « nombreux lecteurs non-allemands », mais tout cela est si maladroit qu'on doit nous prendre pour de bien grands nigauds.

Ernest Kriek, recteur national-socialiste de l'Université de Francfort, parle de l'« éducation nationale, fonction du sang et du sol ». Il emploie, pour dire des banalités, un ton de métaphysicien. Cette façon d'éblouir les masses est caractéristique pour les nouveaux maîtres de l'Allemagne ou la mystique des mots joue un grand rôle. Ceci nous rappelle des discours radiodiffusés, discours faits par le même Kriek, par d'autres chefs nazis et par le Führer lui-même, lorsque, au lieu de crier comme un sourd, il se mettait à faire un cours de philosophie de l'art ou d'histoire de la culture. « Sang, sol, héroïsme ! » Kriek emploie souvent ce dernier mot. Et cela nous fait penser à un certain professeur de l'institut pédagogique de Francfort qui, menacé de sanctions parce qu'il avait crié « Vive le troisième Reich », a déclaré qu'il n'était pas national-socialiste et a essayé de donner aux paroles incriminées un autre sens. Et c'est ce professeur, qui n'est autre que Kriek lui-même, qui veut être actuellement quelque chose comme le prophète attiré de la pédagogie nationale-socialiste ! Un héros, cela ? Allons donc ! Des héros, tous ces professeurs, pédagogues, écrivains qui se sont mis au pas avec un tel manque de dignité ? Si actuellement 1) des héros en Allemagne, c'est surtout parmi les ouvriers socialistes et communistes qui refusent de se soumettre qu'il faut les chercher. Si d'ailleurs des nazis de la première heure expriment leur mépris pour les nouveaux convertis, ces derniers le méritent bien.

Parmi les pédagogues nazis que cite Dolch dans son article consacré à la littérature pédagogique du troisième Reich, j'étais étonné de trouver Petersen que l'auteur de l'aperçu bibliographique met à côté de Kriek. Petersen ne nous est pas un inconnu ; nous pourrions même lui décerner le titre d'an-

ancien collaborateur de l'Éducateur Prolétaire, puisque Bourguignon a traduit dans les numéros 5 et 6 de l'année 1933 un long exposé de Petersen, écrit spécialement pour notre groupe. Certaines phrases de Petersen prennent aujourd'hui une saveur bien particulière, p. ex. : « Les professeurs des universités allemandes sont entièrement libres du point de vue de leurs doctrines et de leurs recherches scientifiques et philosophiques. » Les nazis sont vraiment effrayants : dans leurs réunions, dans leurs revues, ils rejettent généralement en bloc tout ce qui a été fait par les hommes de la République de Weimar. Or, voici qu'ils élèvent à la dignité d'apôtre nazi un pédagogue qui encore en octobre 1932 disait tout le bien qu'il pensait des écoles-communautés de travail, nées après la révolution de 1918 à Hambourg, ville que les nazis appelaient le château fort du marxisme, un homme qui alors ne distinguait guère des autres pédagogues, auxquels la République avait permis de réaliser leurs idées. Cette tendance des nazis d'adopter des pédagogues en vue se comprend mieux lorsqu'on a lu ou entendu des pauvretés débitées sur un ton emphatique et violent par un Hans Schemm, ministre de l'Instruction publique et des cultes de Bavière et Führer de l'ensemble des éducateurs allemands. Puisque Petersen est devenu un grand nazi, je me demande ce qu'est devenue la fameuse « autonomie de la pédagogie » qu'il réclamait autrefois.

Pour en finir avec la Revue internationale de Pédagogie, voilà encore quelque chose d'amusant. Un auteur s'est permis d'avoir une opinion légèrement différente de celle des pédagogues nazis officiels, et on déclare triomphalement que c'est une preuve pour les lecteurs étrangers que, contrairement à des affirmations mensongères, la synchronisation spirituelle forcée n'existe pas. Or, il suffit de jeter un coup d'œil sur le titre du livre et sur quelques sous-titres pour voir que l'auteur en question est un raciste notoire (Éducation de l'homme allemand, L'homme nordique entre le Ciel et la Terre. La joie de porter les armes. Race et virilité). J'ai d'ailleurs trouvé cette « preuve » ridicule de la « tolérance nazie » dans d'autres revues allemandes.

Qu'on continue donc à lire la Revue Internationale de Pédagogie ; nous n'y voyons aucun inconvénient ; mais qu'on n'oublie pas ce qu'elle est : une revue nazie plus ou moins bien camouflée.

V. R.

Histoire du pain (relié)	3 "
Histoire du Livre (relié)	3 "
Chronologie mobile d'Histoire de France	6 "
Chronologie d'Histoire de France ...	4 "

PRÊTS DE LIVRES

Nos camarades voient par la copieuse rubrique des livres que nous recevons actuellement à peu près toutes les éditions susceptibles d'intéresser des pédagogues.

Cette rubrique a un double but : vous donner un aperçu et comme une sorte de résumé analytique de ce qui se publie chaque mois — et aussi vous guider dans les achats et les lectures que vous désirez faire.

Les livres dont nous rendons compte restent, de plus à votre disposition. Vous pouvez les demander si vous voulez les consulter : Nous vous prions seulement de payer un petit droit de manutention de 0 fr., 50 par livre, porté en sus — le tout étant automatiquement inscrit à votre compte à chaque envoi, sans autre formalité.

Retour obligatoire avant six mois. Passé ce délai les livres seront facturés comme neufs.

Entr'aide Coopérative : OCCASIONS

A la demande de nombreux camarades, nous reprenons la publication régulière de cette rubrique qui est ouverte à tous nos adhérents.

Si vous avez un appareil radio, un phono, un matériel d'imprimerie à céder ou à échanger ; si vous désirez acheter ou vendre des disques occasions, des films, des livres, inscrivez-vous.

Nous vous ferons connaître le règlement de notre service : *Occasions*.

RECUEIL DE DEVOIRS choisis contre la guerre. — A l'occasion du xx^e anniversaire de la déclaration de la guerre, notre ami Wullens se propose de rééditer cet intéressant recueil qui avait eu un tel succès lors de sa parution en 1924.

Désirant faire œuvre collective, Wullens demande à tous les camarades que cette question intéresse de lui adresser avant le *premier mai* tous projets, critiques, suggestions concernant la mise au point de cette publication.

Ecrire aux Hamble, 229, rue de Tolbiac, Paris 13^e.

POUR LES VACANCES DE PAQUES

Côte-d'Azur-Menton. « Les Sapins ». — Un des plus beaux coins du monde : la mer, les montagnes, les fleurs. Vie en plein air réalisée. Repas servis dans le jardin. Verger, pinède, oliveraies. A 500 m. de la plage : 30 à 35 fr. par jour toutes taxes comprises. Recommandé par le Touring-Club. Convient aussi aux Naturistes. — Se recommander de l'E.P.

COURS D'ESPERANTO

Un cours d'Esperanto par correspondance, organisé par la *Fédération des Espérantistes Prolétariens*, fonctionne toute l'année. A la fin du cours, l'élève est mis en relations avec des camarades de tous pays (en particulier de l'U.R.S.S. et d'Allemagne) et est à même de remplir une tâche de rabcor international. Ce cours est gratuit. Pour tous renseignements, s'adresser à

Fédération des Espérantistes Prolétariens (Bourse du Travail, 14, rue Pavée, 14, Nîmes (Gard)).

HISTOIRE DE LA CIVILISATION.

— La première série de cartes postales est totalement épuisée. La deuxième série est parue (31 cartes, contre 5 fr., à notre camarade GAUTHIER, à Salterre (Loiret) C.-C. 88.10 : Orléans). — Elle comprend, entre autres cartes, la série des 12 mois, sculptures de la cathédrale de Chartres.

Solliès-Pont, le 8-2-24.

« Cher camarade,

Travaillant tous dans un but pacifiste et international, nous vous informons :

Qu'un groupe espérantiste ouvrier (affilié à la F.E.O.) a été créé à Solliès-Pont, et que, sous la direction d'un camarade, un cours public et gratuit fonctionne deux fois par semaine et réunit une vingtaine d'élèves. Nous œuvrons pour l'émancipation des classes rurales. A tous, que cet exemple se propage pour faciliter l'intercompréhension des peuples !

Prolet Kultur

14, Rue Notre-Dame, Solliès-Pont (Var).

Nous vous remercions à l'avance de bien vouloir faire part de la naissance de ce petit groupe aux camarades espérantistes que cela peut intéresser, aux camarades étrangers, ainsi que dans l'Éducateur Proletarien. Bien fraternellement,

La Secrétaire.

« Je saisis cette circonstance pour vous dire tous les services que me rend plus de dix fois par jour votre fichier scolaire coopératif. Je l'ai d'ailleurs presque doublé, car mes élèves m'apportent sans cesse des quantités de documents destinés à Penrichir.

J'ai la certitude que, sans lui, ma classe serait morte et que je travaillerais sans plaisir.

De tout cela, je vous remercie. »

Signé: Léo DELOM,
instituteur, Souillac (Lot).

Petites Annonces

— Je vends aux camarades qui en sont amateurs un PYROMETRE à cadran fabriqué par un horloger mécanicien de Lac-ou-Villers.

Cet appareil, tout en métal : pied en fonte formant auget pour l'alcool, cadran et aiguille en laiton, tige en fer et en laiton, d'une grande précision et de fabrication soignée, est vendu au prix de 35 fr. (il vaut 50 fr. dans les maisons d'appareils scientifiques).

Demandez-en l'achat à la municipalité de votre commune et commandez-le au camarade H. Meunier, aux Basots, par Lac-ou-Villers (Doubs).

— A vendre : PATHE-BABY remis à neuf, double griffe. Modèle récent. Excellente occasion. — S'adresser : Pagès, instituteur, St-Nazaire (P.-O.).

— Ecole communale de Plein-Air, Gironde, demande INSTITUTRICE (ou instituteur) au courant méthodes nouvelles. — La Maison des Petits, Foyer de St-Alban, Souillac-sur-Mer.

POUR ACHAT

de PATHÉ-BABY
de CAMÉRAS
de FILMS

Pour tout ce qui concerne le CINEMA, écrivez à :
BOYAU, A CAMBLANES (Gironde)

NOUS POUVONS VOUS LIVRER UN
PHONO CEL de luxe à 440 fr. franco

FACILITÉS DE PAIEMENT

RADIO C.E.L.

C. E. L. 6 T. O.

Ondes de 20 à 2.000 mètres

Super 5 lampes plus 1 lampe anti-fading. — Changement de fréquence par deux lampes dont 1 penthode. — Moyenne fréquence penthode. — Détection par binode. — Basse-fréquence par penthode de 9 watts. — Commande unique. — Grand cadran rectangulaire horizontal, éclairé par transparence par lampes traceuses, gradué en longueurs d'ondes et en noms de stations de 20 m. à 2.000 mètres. — Contacteur quatre positions, chaque position correspondant à un hublot illuminé par une lampe de couleur et permettant le repérage immédiat de la position du contacteur. — Prise de pick-up. — Adaptation aux diverses tensions du secteur. — Haut-parleur ortho-dynamique Brunet, etc...

Ce nouveau poste est une merveille de précision donnant des auditions d'une très grande pureté, grâce à une minutieuse mise au point.

C'est encore un poste de grande classe que nous mettons entre vos mains. Vous ne trouverez pas mieux sur le marché à moins de 2.800 francs.

Prix complet en ordre de marche **1.900 fr.**

C. E. L. 6 R. P. (Radio-Phono)

Ce combiné a le même châssis T.S.F. que le C.E.L. 6 normal. Son ébénisterie s'ouvre à la partie supérieure pour montrer le phono (tourne-disque, pick-up, etc...). Le pick-up de grande marque ainsi que le moteur, sont à arrêt automatique. L'arrêt automatique fonctionne sans réglage et quel que soit le disque. Distributeur automatique d'aiguilles, etc...

Prix complet en ordre de marche **2.000 fr.**